

Reportage
Liban : voyage au
bout des ruines

Enquête
De l'islam au Christ :
les nouveaux martyrs

Entretien
LOW : crépuscule
en musique

Et aussi : RENTRÉE LITTÉRAIRE, L-H DE LA ROCHEFOUCAULD,
VOLODINE, 11 SEPTEMBRE 2001, MONTÉNÉGR0, GRAMSCI,
ÉDOUARD CORTÈS, MÉTAL HURLANT, LES SEINS, LES SPARKS,
TANGERINE DREAM, BRASSENS, MATTHIEU FALCONE,
LES TALIBANS, CHRISTOPHE DICKÈS, CASTELLANI...

L'INCORRECT

Faites-le taire !

LE CHOIX DANS LA DROITE

QUI SUCCÉDERA À DE GAULLE ?



L 13401 - 46 - F - 6.50 € - RD

min de Diesbach pour L'Incorrect - DR

BELUX : 7€ - CH : 9.10 CHF - CAN : 11.50\$ CAD

TOUS LES JOURS

uniquement sur
lincorrect.org



DES HISTOIRES

DE L'INFO

DE L'ANALYSE

À partir de
2,95€
par mois

L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

26 mai – Saint Béranger

L'Edito

Ange Appino

Acte III, scène I

« Un âne à deux pieds peut devenir général et rester âne ».
Oui, ces mots qui éclairent mieux la vie politique française que n'importe quel babillage matraqué d'éditorialiste sont de la comtesse de Ségur. Ils viennent de son Général Dourakine, pour être précis. Il était important de commencer par elle car son nom s'apprête à être souillé par des journalistes et des politiques, rivaux en inculture, qui ne connaîtront pas une ligne de l'univers cruel, tendre et coloré auquel l'énigme russe donna naissance.

Car oui, le Ségur de la Santé est bien le nom étrange que, dans le cabinet de je-ne-sais-quel ministère, celui de la Santé sûrement (qui se trouve sur l'avenue du même nom), un cerveau déjà rouillé d'ex-étudiant en com' vient de donner au plan du gouvernement pour guérir l'hôpital public, dont la crise du coronavirus a révélé les failles. Au programme, revalorisation du salaire des soignants et investissements publics. De fort bonnes attentions me direz-vous, et vous aurez raison. Quoi, le gouvernement tire de fort instructives leçons de la situation tragique dans lequel est plongé le pays, et nous trouvons encore matière à pinaillage ? Malheureusement, ce plan trop tardif, trop timide et bientôt abandonné dans les méandres de je-ne-sais-quelle commission, n'aura que pour participer au lancement du

LA LETTRE QUOTIDIENNE DE L'INCORRECT



ÉDITORIAL

Par Jacques de Guillebon

Ma droite, mes droits !

« **I**l en est un grand nombre qui, à l'exemple de Lucifer, de qui est ce mot criminel : Je ne servirai pas, entendent par le nom de liberté ce qui n'est qu'une pure et absurde licence. Tels sont ceux qui empruntant leur nom au mot de liberté, veulent être appelés Libéraux ». Violent ? Oui, comme les paroles inspirées d'une encyclique de Léon XIII (*Libertas praestantissimum*, 1888) : quand l'Église était un glaive, quand le Saint-Siège était un poignard. Contre la liberté des modernes, l'épouse du Christ n'aura jamais assez tonné, et elle n'en aura jamais fini puisqu'elle aura été *a priori* défaite dans chaque bataille depuis deux cents ans. Avait-elle tort de condamner « l'absurde licence » dont notre civilisation se revendique aujourd'hui sans rougir ? Faudrait-il vivre comme des talibans, diront les imbéciles, pour qui liberté n'est qu'un grigri agité en toute situation ?

Il est étonnant que libéral soit devenu un mot de droite, voire de chrétiens, quand il désignait originellement ce mouvement révolutionnaire simplet consistant à remplacer toutes les antiques vertus de la cité, justice, bien commun, vérité, honneur, par les petits mots de liberté individuelle. On ne discutera pas ici des fameuses « lois du marché » – apparemment les seules dont le vaniteux contemporain admet de porter le joug ; fameux et glorieux joug que celui du cours de la carotte et de la patate – mais plutôt de ce sentiment de propriété de soi qui anime l'homme moderne libéré et lui fait songer qu'il n'a plus à rechercher rien qui le dépasse sinon pour que ça le satisfasse. D'ailleurs, rien ne le dépasse et il est en tout la somme de tout. Aussi le moindre événement l'inquiète, le tend, le rend semi-fou, car à qui ne souhaite que sa liberté le moindre extérieur se révèle foncièrement contrariété.

Et la droite est plus coupable que quiconque d'avoir goûté au fruit de l'arbre de la liberté, la liberté n'étant au fond que

le cadeau du fort fait au faible, car le fort recherche la vérité et quand il la connaît il n'a nul besoin d'exiger quelque liberté d'en jouir. La vérité est un don, la liberté une aumône faite aux aveugles.

Mais on dirait que le monde des forts s'est changé en un tas de victimes. La droite ressemble à ces filles de nouveaux livres d'aventures pour enfants promus par des ordures éditoriales, qui combattent le sexisme partout, et triomphent finalement du méchant garçon (blanc, évidemment). La droite est devenue une pleureuse, fille de Guizot et de Daladier : munichienne, elle gémit devant ses droits perdus, remuant à peine l'orteil, mais éructant son malheur à la face du monde, et réclamant qu'un *deus ex machina* vienne la sauver. Et c'est le petit homme qui nous gouverne, né d'un croisement de la banque et de la licence, qui est obligé de nous rappeler à l'ordre, de redire à des Français grincheux que pour que France et civilisation continuent, les devoirs passent avant les droits. Banalité certes, mais que ces temps odieux nécessitent.

**CE MICROBE SERA
TEL LA ZIZANIE OU LE
GRAIN DE MOUTARDE
LE MOYEN OU DE
NOTRE CHUTE OU DE
NOTRE SALUT.**

Finalement, la providence à son habitude se sera servi du plus minuscule des êtres – un virus – pour nous renverser de notre trône, nous les superbes, nous les puissants (que nous croyions). Ce microbe sera tel la zizanie ou le grain de moutarde le moyen ou de notre chute ou de notre salut. Et c'est ici que la vraie liberté, pas n'importe laquelle, celle du libre-arbitre, entre en jeu : que ferons-nous de cette situation qui nous est donnée, de ce temps qui nous reste à vivre ? Ou l'occasion de nous déchirer, ou l'occasion de nous réconcilier dans une destinée supérieure.

Au milieu du chemin de cette vie, nous nous retrouvons au carrefour : que proposerons-nous à ce pays, à nos enfants, à nos contemporains, le sang, la sueur et les larmes ; ou la sempiternelle réaffirmation de notre droit à jouir ? ♦

BAHIA-CARLA STENDHAL

Glam Patriote

Texte Aurore Leclerc
Photo Fabrice Itumba Mbokolo

Si l'habit ne fait pas le moine, celui de la jeune femme encore moins. Bahia-Carla Stendhal a 21 ans et cartonne sur TikTok. Dans ses vidéos, elle se met en scène comme une femme de droite, et particulièrement comme une « zemmourette » : petites danses en tenue sexy avec messages aguicheurs à l'attention du polémiste, dont elle n'hésite pas à exhiber les ouvrages. Bienvenue dans la quatrième dimension. Cependant, on aurait tort de s'arrêter à son ravissant minois et à ses attitudes de groupie délurée : malgré son jeune âge, Bahia-Carla est une femme d'affaires structurée, patriote et prête à s'engager.

Brune sublime aux yeux azur et au sourire ravageur, Bahia-Carla vient d'une famille aussi improbable que son prénom – dont la partie arabe signifie littéralement « éclatante de beauté ». Son père est né dans la riche noblesse piémontaise, élevé dans le catholicisme au pied d'une abbaye. Sa mère est fille d'ouvriers algériens ayant eu à cœur de s'assimiler et de réussir. Bien que ses parents ne lui choisissent pas de religion, Bahia-Carla est élevée dans la foi et surtout dans l'amour de la France : « J'ai beaucoup de photos de moi petite avec des drapeaux français. Ma mère m'avait même acheté dans une brocante un énorme écriteau portant une citation de de Gaulle. J'adorais notre drapeau et j'étais fière d'être française ».

LONGTEMPS PRÉSERVÉE, LA JEUNE FILLE SE RETROUVE À L'ADOLESCENCE DANS UN COLLÈGE PUBLIC DES YVELINES, OÙ UN GROUPE DE RACAILLES VENU DES CITÉS AVOISINANTES TERRORISE LES AUTRES ÉLÈVES. « J'ai beaucoup souffert durant cette période. On me frappait, on me rackettait et on m'insultait car j'avais un prénom européen apposé à un prénom arabe. J'en voulais beaucoup à ma mère de m'avoir donné le prénom Carla ». Les choses changent quand elle entre au lycée professionnel où elle prépare un baccalauréat « service et commercialisation » axé sur l'hôtellerie et le luxe : « Je me suis enfin retrouvée avec des gens qui aimaient la France, qui étaient passionnés par son histoire et son patrimoine. Cette France qu'on m'avait interdit d'aimer au collège, je la redécouvrais enfin ».

Après son bac, la jeune fille trace sa route : elle part découvrir les États-Unis, puis de retour en France intègre une grande école de commerce et enfin HEC pour un cursus court. Là, elle est de nouveau confrontée à la pensée unique et à la détestation de la France : « Mes valeurs ont toujours été conservatrices, mais je ne m'étais pas encore clairement positionnée sur l'échiquier

politique. Ce qui ne m'empêchait pas d'être discriminée pour mes opinions jugées trop à droite ».

AVEC L'ARRIVÉE D'ÉRIC ZEMMOUR SUR CNEWS, BAHIA-CARLA DÉVELOPPE SA CONSCIENCE POLITIQUE, SANS POUR AUTANT IMAGINER D'ABORD DÉFENDRE SES IDÉES SUR LA PLACE PUBLIQUE. Le déclic vient des élections américaines : « J'étais émue par l'acharnement politico-médiatique contre Donald Trump, y compris en France, et effrayée par la dictature des minorités. J'ai compris qu'il se passerait la même chose ici et que je pouvais agir à mon niveau ». Déjà présente sur TikTok où elle publie des vidéos de mode, elle ne supporte plus le harcèlement idéologique de la plateforme : « On est baigné dans des contenus publicitaires en faveur des LGBT, de Black Lives Matter ou tout simplement de contenus anti-blancs. Je me suis dit que si je continuais mes petites vidéos sur la mode sans défendre mes valeurs et mes opinions, c'était comme si je cautionnais ce martèlement idéologique ».

S'AFFICHER DE DROITE ET CONSERVATRICE A UN PRIX SUR INTERNET : CENSURE DE LA PART DE LA PLATEFORME, INSULTES ET MENACES DE MORT FONT DÉSORMAIS PARTIE DE SON QUOTIDIEN.

La jeune femme commence à parler politique dans ses contenus et fédère d'autres vidéastes excédés par le diktat des réseaux-sociaux. Les abonnés s'engrangent et de fil en aiguille, elle devient un hameçon pour attirer les plus jeunes à droite. Objectif : se servir de son physique avantageux pour donner de la voix à des opinions interdites de cité. « Il faut vivre avec son temps et se servir des canaux qu'utilisent les jeunes si on veut les atteindre ».

S'afficher de droite et conservatrice a un prix sur internet : censure de la part de la plateforme, insultes et menaces de mort font désormais partie de son quotidien. Et – surprise – ces menaces viennent surtout de jeunes issus de l'immigration maghrébine qui, ne tolérant pas que l'on puisse porter un prénom arabe sans vomir constamment sur la France, la considèrent comme une traîtresse.

Mais TikTok n'est pas un moyen de gagner sa vie et la demoiselle n'a pas l'intention de vivre des « cadeaux » – rémunération – de ses fans. Elle est la cofondatrice de FairPay, un site de paiement en ligne qui permet à l'utilisateur de soutenir l'œuvre caritative de son choix. Et comme si cela ne suffisait pas, elle fera sa rentrée au lycée général en septembre afin « d'améliorer [sa] culture générale pour mieux défendre ses idées ». Le tout filmé et publié sous forme de série sur YouTube. Talons de 15 cm et *Suicide français* sous le bras, on a hâte de voir la tête des professeurs en voyant débarquer la plus glam des Z girls. ♦



CHRISTOPHE DICKÈS

En eaux profondes

Texte Rémi Carlu
Photo Benjamin de Diesbach

Lest l'homme par qui le scandale arriva, puisque c'est au détour d'une recension de son *Bainville* qu'Éric Zemmour fit part de ses velléités politiques à la France entière. Avec chaleur, l'historien et vaticaniste Christophe Dickès nous reçoit dans son *antre*, quelques heures avant un départ en vacances. Dans le sous-sol d'un pavillon de banlieue fabuleusement transformé en bibliothèque, des étagères tapissées de livres balisent un parcours sinueux qui mène à un majestueux bureau fait de bois massif. En chemin, il s'arrête pour montrer un vieux Maurras dédicacé, et surtout un courrier signé de la main de Benoît XVI, marque d'une rencontre bouleversante avec le pape émérite. Dans ce labyrinthe invitant à la flânerie trônent encore un portrait de Jean de Vignerie, un presse-papier orné d'une fleur de lys et une farandole de figurines Star Wars, qui tous témoignent d'un esprit éclectique et enjoué fort éloigné de la rigidité universitaire.

ARRIVÉ À L'HISTOIRE PAR LA POLITIQUE, CHRISTOPHE DICKÈS S'EST PLONGÉ DANS LES MÉANDRES DU PASSÉ DEPUIS SES 18 ANS GRÂCE À LA TRÈS DENSE BIBLIOTHÈQUE FAMILIALE, et étudiant à la Sorbonne se lance dans une thèse sur Bainville avec son maître George-Henri Soutou. Pourtant, la voie n'est pas rectiligne : attiré par le journalisme, le jeune marié se résout sur les conseils de son beau-père à entrer dans le monde du travail dès 1998, tout en poursuivant son doctorat. Ce sera la communication dans une start-up dont il deviendra co-directeur, depuis rachetée par Kantar pour qui il travaille toujours. Cette double-vie est un sacrifice permanent pour les Dickès. « *L'épouse de Jean de Vignerie nous disait que si notre couple passait le doctorat, il affronterait n'importe quelle tempête* ». La prévision était juste : il est aujourd'hui l'heureux père de quatre enfants. La thèse soutenue en 2004, tout s'enchaîne rapidement : une proposition pour rejoindre « Canal Académies » d'abord, la radio de l'Institut de France, et très vite la commande par Robert Laffont d'un recueil des œuvres de Bainville, puis encore d'un dictionnaire du Vatican et du Saint-Siège. « *On dit qu'on a une bonne étoile. Moi, je crois en la Providence.* »

En ce mois de septembre, sa webradio « Storiavoce » souffle sa cinquième bougie : « *Notre objectif était de mettre en avant des livres d'histoire et la recherche historiographique afin d'aider les professeurs de collège et lycée à rester à jour* ». Suivie par professeurs, étudiants et férus d'histoire, cette aventure purement bénévole est un pari réussi qui lui procure une liberté dont il ne jouirait pas à l'université, « *gangrenée* ». La vocation d'enseignant, il ne l'a de toute façon jamais eue, quoiqu'il aime passionnément transmettre. Avec gourmandise, il nous révèle

l'idée de la rentrée sur « Storiavoce » : des correspondants vont confronter le monde de la recherche aux historiographies étonnantes. « *Une idée qui me semble géniale !* » Aussi présentateur d'une émission sur KTO, il vient d'achever une biographie de saint Pierre à paraître en novembre.

Par beaucoup, il a été estampillé de droite pour avoir choisi l'histoire politique, un attachement aux grandes figures qui en ferait un défenseur du roman national par trop réactionnaire. Détrompez-vous : « *Le roman national, c'est Jules Michelet, et tous ses protagonistes sont des anticléricaux. L'Église en a été chassée* ». Lui préfère le « *récit national* », et l'objectivité aux raccourcis. « *On a un devoir de vérité, on ne peut pas raconter des carabistouilles* ». Pourfendeur d'une classe politique amnésique, il s'inquiète des déconstructeurs qui jouent aux procureurs outre-Atlantique, mais croit dur comme fer que la France n'y cédera rien : « *Nous avons des anticorps civilisationnels : les Français aiment l'histoire, et nos pierres parlent* ».

Au cours de notre discussion, une figure revient inlassablement, « *papa* », dont la tendresse qu'emprunte sa voix en le prononçant dit beaucoup sur la force de leur relation, depuis sa tendre enfance à Boulogne-sur-Mer avec ses quatre frères et sœurs, jusqu'au décès l'an dernier. « *Dès l'âge de 14 ans, il m'a donné le virus de la politique. J'allais le voir en Conseil municipal. Il était au RPR, mais on disait que c'était un infiltré d'extrême droite* ». Historien local, le docteur Jean-Pierre Dickès aurait aimé que son fils en fasse autant. « *Dieu merci, il n'y avait pas d'université à Boulogne !* » Il n'en restera pas moins sa très sûre boussole une vie durant : « *Papa était très important, je lui dois beaucoup* ».

EN DEHORS DE L'HISTOIRE, C'EST LA BANDE DESSINÉE QUI LE PASSIONNE, depuis ce dimanche post-bac où lui et son meilleur ami regardent *I comme Icare* avec Yves Montand. « *Il m'a dit que ça ressemblait à XIII, et est revenu avec huit bd sous le bras. J'ai commencé à les lire le dimanche à 20 heures, et j'ai fini à 3 heures du matin. J'ai trouvé ça génial !* » Depuis, il est un adepte invétéré de la BD, mais regrette la raréfaction des scénarios de qualité. Une seconde passion, plus singulière encore : la plongée sous-marine, dont il est diplômé et qu'il pratique en Espagne grâce à un pied-à-terre familial, animé d'une approche toute chrétienne de l'écologie : « *La plongée rejoint un peu ma foi : c'est une hymne à la Création. En plongeant, je la touche un peu du doigt* ».

« LE ROMAN NATIONAL, C'EST JULES MICHELET, ET TOUS SES PROTAGONISTES SONT DES ANTICLÉRICAUX. L'ÉGLISE EN A ÉTÉ CHASSÉE ».
CHRISTOPHE DICKÈS

Quelques jours après notre entrevue et sans l'en avoir sollicité, Christophe Dickès a tenu à nous envoyer une phrase prononcée par le cardinal Biffi dans la mini-série *The New Pope* : « *Nous sommes tous des misérables créatures que Dieu a réunies pour former une glorieuse Église.* » Deo gratias. ♦



ÉDOUARD CORTÈS

Voyageur immobile

Texte Thibaud Collin
Photo Benjamin de Diesbach

Difficile de ne pas être charmé par Édouard Cortès ! L'homme, trapu, barbu et au crâne monacal, arbore toujours un accueil souriant, yeux pétillants et accolade virile. Avec lui, on ne s'ennuie jamais et pour cause, sa vie est aventure : quête d'aventure, projet d'aventure, récit d'aventure. Mais rien à voir avec un adolescent attardé en mal d'expériences fortes. L'aventure prend chez lui des proportions structurelles. Il a compris que la vie humaine est aventure, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas. Édouard Cortès est ce que l'on appelle un écri-

vain voyageur. Il voyage à pied : Jérusalem en voyage de noces avec Mathilde, Rome en famille, Compostelle bien sûr. Mais il voyage aussi en voiture : Paris-Saïgon sur les traces de Larigaudie ou encore la Russie, et l'Afghanistan. Chaque voyage est matériau et vecteur de son propre itinéraire personnel ; et la mise en mots qu'il en effectue lui donne une nouvelle dimension. L'écriture est un filtre par lequel se décantent ses expériences, ses rencontres, ses sentiments, qui ouvre ainsi au lecteur un monde d'une très grande richesse, ou plutôt une lecture de notre monde commun. Chaque lecture d'un ouvrage de Cortès est la source d'une méditation sur le sens de la vie et sur notre appartenance au cosmos. Car ce voyageur qui écrit est aussi un paysan. Il a un sens de la terre, du terrain, de la faune et de la flore qui s'y déploient. Mais comment peut-on être à la fois enraciné et nomade ? Comment habiter et cultiver la terre tout en la parcourant en long, en large et en travers ? Telle est la tension de cet homme, sa fêlure secrète dont sourd toute la fécondité.

CE FILS DE FINANCIER AURAIT PU DEVENIR UN BOURGEOIS COMME UN AUTRE, communiquant pour des savonnettes ou journaliste. Mais ce petit-fils de pieds-noirs ne tient pas en place, à la recherche d'une terre promise qui se révèle toujours trop étroite. Berger sur les bords de Loire puis fermier en Périgord ont été autant d'expériences intenses de rapport

à une nature belle à découvrir et riche à cultiver. Mais la terre ne se laisse domestiquer que par celui qui accepte d'en dépendre et de porter son joug au quotidien. La quête de Cortès ne peut s'y assouvir ; les contraintes économiques et sociales sont trop pesantes. Comment dès lors communier avec la terre et voyager ? En se confinant trois mois dans un chêne centenaire ! Le récit qu'il a fait de ce voyage immobile, *Par la force des arbres*, est remarquable de prose méditative et d'observations naturalistes. Installé dans la cabane qu'il a fabriquée à sept mètres au-dessus du sol, il observe les nombreux habitants de la forêt et se laisse consoler de son échec paysan. Dans cette thébaïde, il fait « *un jeûne des hommes et une cure sylvatique* », laissant la forêt lui enseigner ce chemin vers lui-même. Égocentré le Cortès ? Il connaît

ses démons et les combat courageusement. Et par là, il cherche à transmettre à autrui le fruit de ce voyage intérieur. En exposant le plus profond de sa singularité personnelle, il permet à nombre de lecteurs d'y voir plus clair dans leurs propres méandres intérieurs. Comment traverser ce temps où l'artifice ne cesse de croître et par là éloigne l'homme de lui-même, du cosmos et de Dieu ? Cortès a l'intrépidité chevillée au cœur. Les défis que nos modes de vie ne cessent de nous lancer, il les relève avec panache et, avec persévérance, il trace sa route en nous invitant à le suivre dans cette restauration d'un mode d'existence plus pur et plus authentique.

Son dernier livre est une étape importante dans sa maturation. L'écriture y devient plus dense ; elle recueille le poids de présence que chaque instant de notre vie offre à celui qui développe son attention. Ce voyageur écrivain, ce paysan nomade se révèle être un philosophe. Et non pas « philosophe du dimanche » comme il le confesse modestement ; ce qui sous-entendrait que ne seraient philosophes que les diplômés en philosophie, ce qui aurait fait bien rire Socrate, Montaigne ou encore Rousseau. Cortès est un philosophe ordinaire, c'est-à-dire selon l'ordre. Non pas au sens dévoyé et réactionnaire du terme. Un philosophe de l'ordre parce que, dans notre *tohu-bohu* quotidien, il tend à correspondre au grand rythme du monde. Cette tension est son voyage. Nous attendons avec patience sa prochaine étape. Nous n'avons pas fini d'entendre parler de Cortès. ♦

IL TRACE SA ROUTE EN NOUS INVITANT À LE SUIVRE DANS CETTE RESTAURATION D'UN MODE D'EXISTENCE PLUS PUR ET PLUS AUTHENTIQUE.



L'INCORRECT

Faites-le taire!

Directeur de publication
Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction
Jacques de Guillebon

Directeur adjoint de la rédaction
Arthur de Watrigant

Directeur artistique
Nicolas Pinet

Rédacteur en chef Culture

Romarc Sangars

Rédacteur en chef Monde

Laurent Gayard

Rédacteur en chef L'Époque

Gabriel Robin

Rédacteur en chef Politique

Bruno Larebière

Rédacteur en chef Essais

Rémi Lélian, Rémi Carlu (adjoint)

Rédacteurs en chef L'Inco

Marc Obregon & Ange Appino

L'Inco Madame

Domitille Faure

Comité éditorial : Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Benoît Dumoulin, Bérénice Levat, Bertrand Lacarelle, Marc Defay, Gwen Garnier-Duguy, Jérôme Besnard, Romée de Saint Céran, Joseph Achoury Klejman, Sylvie Perez, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Pierre Valentin, Jupiter, Aurore Leclerc, Sylvain de Mullenheim

Photographe : Benjamin de Diesbach
Graphiste : Jeanne de Guillebon

Cantinière : Laurence Prévaut

Ont collaboré à ce numéro :

Fabrice Itumba Mbokolo, Adélaïde Barba, Frédéric Saint Clair, Pierre Robin, Maël Pellan, Paolo Kowalski, Jacques Terpent, Alexandra Do Nascimento, Maximilien Friche, Jean-Emmanuel Deluxe, Jérôme Malbert, Bernard Quiriny, Anne-Sophie Yoo, Jean-Baptiste Noé, Géraldine Vivian, Christophe Boutin, Caroline Torbey, Alexis Lequerc

Responsable impression
Henri Charrier

Impression
Estimprim
8, rue Jacquard
25000 Besançon

ISSN : 2557-1966

Commission paritaire : 1024 D

93.514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS
L'Incorrect

Courriel : contact@lincorrect.org

Courrier et abonnements :

L'Incorrect

28, rue saint Lazare - BP

32 149

75425 Paris cedex 09

Téléphone : 01 40 34 72 70

lincorrect.org
facebook.com/lincorrect
twitter: @MagLincorrect

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.



ALLÔ L'INCO !

COURRIER DES LECTEURS

MADAME LA PRÉSIDENTE NOUS ÉCRIT



Dès ma nomination comme ministre du budget et des comptes publics en juillet 2011, j'ai décidé - sans attendre l'entrée en vigueur de la loi relative à la déontologie et à la prévention des conflits d'intérêt qui était votée mais non encore appliquée à l'époque - d'édicter une circulaire à l'attention du secrétaire général et de tous les directeurs du ministère des finances leur interdisant de soumettre à ma décision, ou à celle de mon cabinet, tout dossier en lien avec l'entreprise Alstom dans laquelle travaillait mon mari et de limiter strictement les informations portées à ma connaissance sur cette entreprise aux seules informations destinées à être rendues publiques. En cas de nécessité d'arbitrage ou d'une validation de décision inter-directionnelle ou interministérielle, le secrétaire général et les directeurs de Bercy étaient soumis à l'obligation de saisir directement les services du Premier ministre, seuls compétents pour en connaître.

Réponse à madame Pécresse

Nous n'avons pas accusé madame Valérie Pécresse d'avoir personnellement favorisé les affaires de son mari depuis son poste de ministre du Budget. Mais nous maintenons que le soutien d'Alstom par EDF et les représentants du ministère du Budget, quels qu'ils soient, a été anormal, et que l'histoire n'aurait pas eu lieu sans la présence du tandem Jérôme et Valérie aux affaires. Et nous constatons que madame Pécresse, dans son présent courrier, ne le nie pas. — **La rédaction**

Bonjour à vous, Merci de noter que je souhaite mettre fin à mon abonnement à votre revue. Je la trouve « trop intellectuelle » à mon goût et présentant plus de figures que de débats... Le numéro sur Mitterrand semblait même bâclé. — **DB**

J'ai lu avec grand intérêt l'entretien avec le père Stalla-Bourdillon qui a été curé, il y a longtemps, à Saint-Étienne du-Mont mais je ne suis pas d'accord avec son analyse très technocratique de l'Église car, me semble-t-il, c'est justement de cette technocratie que l'Église meurt, en particulier à cause de l'absence de transcendance, à cause du contenu inexistant des homélies réduit à un décalque de la vie du Christ sur les problèmes de société. On ne parle plus de la Croix, du salut, le Christ n'est plus une personne vivante. L'Église meurt de courir après le monde! La foi est réduite à « l'amour » le plus païen qui soit, qui a toujours gouverné le monde et au nom duquel se font les réformes contraires au bien. — **M-H V**



TOUS LES MOIS, RECEVEZ L'INCORRECT CHEZ VOUS

ABONNEZ-VOUS SUR **lincorrect.org**

ou au **01 40 34 72 70**



SOMMAIRE

EN COUVERTURE LE CHOIX DANS LA DROITE

ENTRÉE

**3. MA DROITE,
MES DROITS !**

L'ÉPOQUE

**26. 11 SEPTEMBRE,
ANNÉE ZÉRO**

**28. TRIGGERMOMETRY,
L'ANGLOSPHÈRE SOUS
TOUS LES ANGLES**

**31. CHRONIQUE
CIVILISATIONNELLE**

**36. ENVERS ET
CONTRE-COOL**

**39. LE SOUTIF EST-IL DE
DROITE ?**

ENQUÊTE

**42. QUITTER L'ISLAM,
RISQUER LA MORT**

MONDE

**48. LA CIVILISATION DU
QR CODE**

**49. GOOD MORNING
AFGHANISTAN**

**54. LIBAN, C'EST
BEYROUTH – REPORTAGE**

LES ESSAIS

**60. LE MONDE D'AVANT
N'AURA PAS LIEU**

**62. CASTELLANI, LA VOIX
VÉRITABLE**

CULTURE

**67. RENDEZ-VOUS SUR
L'EMBARCADÈRE**

**68. RENTRÉE LITTÉRAIRE
AVEC LOUIS-HENRI DE LA
ROCHEFOUCAULD**

**78. LOW : TRANSE LENTE,
EXTASE CERTAINE**

**83. LE CINÉMA FRANÇAIS
EST-IL DE GAUCHE ?**

L'INCO MADAME

90. BLANC SEIN

LA FABRIQUE DU FABO

92. LA CAVE SE REBIFFE

Chez les Républicains, c'est à qui sera plus à droite que l'autre.
 Vous pensiez que c'était Wauquiez ? Erreur ! C'est Péresse.
 À moins que ce ne soit Bertrand. Ou bien alors Emmanuel
 Macron ? Il est des électeurs de droite pour le croire. Petit
 problème : le mot de droite est en train de devenir un mot-valise.
 Alors, on cherche toujours, et un projet, et un candidat qui soit
 véritablement de droite.

Tout le monde, il est de droite

Dossier dirigé par Bruno Larebière

La bonne nouvelle, c'est que le temps est enfin révolu où nul, dans la classe politique française, n'osait se déclarer ouvertement de droite, de crainte de subir les foudres du terrorisme intellectuel de la gauche marxiste qui avait vite fait de vous renvoyer aux « années les plus sombres de notre histoire », celles où le maréchal Pétain présidait aux destinées de la France. Les rares qui avaient l'imprudence de se dire de droite étaient aussitôt catalogués à l'extrême droite, synonyme de bannissement à l'île du Diable, donc de mort sociale.

Désormais, hormis ceux sur lesquels on comptait pour défendre les idées de droite mais qui estiment que le clivage droite/gauche n'existe plus, ayant été remplacé par un clivage entre « patriotes » et « mondialistes », tout le monde il est de droite ! Même Xavier Bertrand, qui se définit comme « le candidat de la droite républicaine » (le candidat de la droite monarchiste est prié de prendre contact avec nous au plus vite). Et même, plus fort encore, Valérie Péresse !

À PART PEUT-ÊTRE, MADAME PÉRESSE

Dans un entretien au *Point*, la présidente du conseil régional d'Ile-de-France, confirmant être candidate à la présidence de la République, affirme être « au barycentre des trois droites que décrivait René Rémond » – tel que ! – et

proclame : « *Les valeurs de la droite sont devenues centrales dans la société. Il serait donc paradoxal qu'elles ne soient pas incarnées par quelqu'un sincèrement de droite, qui ne pratique pas la godille politique* », c'est-à-dire, naturellement, elle ! On en déduira donc que, contrairement à ce qu'on avait compris à l'époque, si elle a quitté Les Républicains en 2019, ce n'est pas parce que LR, sous la direction de Laurent Wauquiez, était devenu trop à droite.

Et vas-y, dans ce même entretien, que je cite Fernand Braudel ; vas-y que je me réfère à *l'Identité malheureuse* d'Alain Finkielkraut, et même au sociologue Mathieu Bock-Côté ; et vas-y que je revendique, pour me distinguer de Xavier Bertrand, de Michel Barnier – on l'avait oublié celui-là – et de Laurent Wauquiez, « *une forme de radicalité [...] dans les réformes à accomplir* » ! Et de se dire, en une formule destinée à lui donner de l'épaisseur, mais qui risque de se retourner contre elle, « 2/3 Merkel et 1/3 Thatcher ». Deux tiers d'elle voudraient donc ouvrir toutes grandes les frontières du pays et un tiers d'elle laisserait bien crever les prisonniers politiques ? On pose ça là et on attend les réactions...

LA DÉCADENCE, OUI, MAIS DANS L'ORDRE

La mauvaise nouvelle, c'est qu'en même temps que tout un chacun se découvre de droite et le clame haut et fort, le beau mot de « droite » est vidé de sa substance.



▲ Valérie Pécresse, Rachida Dati et Pierre Liscia lors de la bataille de « Stalincrack » le 30 mai. – Photo : Facebook Valérie Pécresse

Réduit à ne plus rien signifier en termes de valeurs et, a fortiori, de civilisation. De droite, Pécresse, quand elle fait élire, au conseil régional d'Île-de-France, une certaine Catherine Michaud, qui n'est autre que la présidente de GayLib, l'association qui défend « *les LGBTI libéraux et humanistes* » (sic), veut « *permettre aux personnes trans de changer leur état civil gratuitement en mairie et sans délai* » ou « *réclame un débat national sur une GPA éthique* » (re-sic) ? Dans son esprit, oui. D'une « droite moderne », comme dit celle qui se définissait aussi, en 2019, comme « *l'héritière de l'aile droite du juppéisme* », sans se rendre compte – mais il est vrai qu'elle ne confie pas avoir lu *Les Antimodernes*, d'Antoine Compagnon – qu'il y a comme une légère contradiction dans les termes. En tout cas, elle n'est nullement « *au barycentre des trois droites* ».

Le cas Pécresse est intéressant en ce qu'il est représentatif de ce qu'est devenue la quasi-totalité de la droite française, du moins celle que l'on appelle « de gouvernement » et qui aspire à le redevenir. Pour elle – cette droite-là – être de droite, c'est rétablir l'autorité de l'État ainsi que les conditions permettant aux Français de retrouver leur prospérité. Point barre. C'est, tout en prenant bien soin de préserver la devise républicaine, et notamment le sacrosaint principe d'égalité, avoir pour projet d'y adjoindre la devise du Brésil (empruntée au Français Auguste Comte) : « Ordre et progrès ». Et c'est tout. Pour le

**LE CAS PÉCRESSE EST
INTÉRESSANT EN CE
QU'IL EST REPRÉSENTATIF
DE CE QU'EST DEVENUE
LA QUASI-TOTALITÉ DE
LA DROITE FRANÇAISE.
POUR ELLE ÊTRE
DE DROITE, C'EST
RÉTABLIR L'AUTORITÉ
DE L'ÉTAT AINSI QUE LES
CONDITIONS PERMETTANT
AUX FRANÇAIS DE
RETROUVER LEUR
PROSPÉRITÉ. POINT
BARRE.**

4 juillet, pour la Route du Louvre
Xavier Bertrand a la frite. – Photo :
Facebook Xavier Bertrand



reste – l'essentiel – la modernité impose que l'on suive le mouvement en feignant de l'organiser. Qu'importe la décadence, du moment qu'elle se déroule dans l'ordre.

UN HOMME, UNE INTELLIGENCE, UN CHEMIN

S'afficher de droite, c'est vouloir occuper un créneau assurément porteur. Un créneau peut-être gagnant, tant Emmanuel Macron lui-même ne parvient à faire encore un peu illusion que grâce à ses ministres issus de la « droite ». De même que se dire gaulliste – ou « gaulliste social », comme Xavier Bertrand – est rassurant. Mais les affichages de communication ne font pas les véritables projets pour la France, ni les hommes d'État, ces personnages dont on attend qu'ils indiquent le chemin qu'ils estiment bon pour le pays, fussent-ils prendre leur électorat à rebours ou leur parler de sujets qui ne leur semblent pas majeurs, alors qu'ils le sont au premier chef – alors qu'ils sont justement ceux qui exigent qu'on y consacre tous ses efforts et pour lesquels la mobilisation de tout le pays doit être requise.

Intellectuellement, la droite française a perdu depuis... On dira prudemment qu'elle a perdu depuis très longtemps et que ça n'a fait que s'accroître au fil de la V^e République, jusqu'à ce que ces dernières années, par la conjonction du glissement à droite d'intellectuels de gauche réputés, de l'émergence d'une nouvelle génération d'essayistes et

de l'ouverture de fenêtres de tir médiatiques, une pensée divergente de l'opinion dominante dans l'intelligentsia commence à émerger.

Hélas, les partis politiques sont restés à distance de ce mouvement dextrogyre, dont ils ne tiennent compte qu'en termes de parts de marché, en étudiant les sondages, notamment les études qualitatives qui viennent les éclairer sur les raisons des évolutions quantitatives. Est-ce par flemme, ignorance, méfiance, frilosité, désintérêt ou par un mélange de tout cela ? On ne sait, mais toujours est-il que la réflexion de fond – le combat des idées – se déroule sans eux et loin d'eux. Ils n'en retiennent alors que ce qui les arrange, les uns qu'il y a un « créneau » sur le flanc droit, les autres qu'il y a un « créneau » dans la contestation du pouvoir des « élites ».

UNE DÉCENNIE POUR NE RIEN FAIRE

Ils s'y engouffrent donc, mettant sous l'étiquette qu'ils ont choisie, et qui est généralement celle qui leur offre la grille de lecture avec laquelle ils sont le plus à l'aise, tout et son contraire – comme quoi Macron n'a pas le monopole du « en même temps ». Ainsi de Valérie Pécresse, encore elle, qui n'est pas loin de prôner la préférence nationale en matière d'aides sociales – on ne doute pas qu'elle poussera de hauts cris dès qu'on lui fera remarquer – mais

CELA FERA BIENTÔT DIX ANS QUE LA DROITE A PERDU L'ÉLYSÉE, DONC LE POUVOIR. PAR LA FAUTE DE NICOLAS SARKOZY, QUI L'AVAIT CONQUIS SUR UN PROJET RÉSOLUMENT DE DROITE (« LIQUIDER UNE BONNE FOIS POUR TOUTES L'HÉRITAGE DE MAI 68 »), UN PROJET QUI AVAIT RÉUSSI À RALLIER CE QU'ON APPELLE LE PEUPLE COMME LA BOURGEOISIE, ET QUI A ÉTÉ BATTU POUR NE PAS L'AVOIR CONCRÉTISÉ.

plaide pour « une stratégie de peuplement » – telle est sa formulation ! – afin de « *lutter contre les ghettos, les éradiquer en interdisant de construire plus de 30 % de logements très sociaux par quartier* ». Ce qui voudrait dire, primo, qu'on continuerait à offrir des logements « très sociaux » aux immigrés ; et, secundo, qu'on amplifierait la politique actuelle qui consiste à les disséminer sur l'ensemble du territoire ! C'est bien la peine d'avoir pour directeur de campagne un homme qui vient de publier *Immigration – Ces réalités qu'on nous cache* (Robert Laffont) et qui avait été pressenti par Éric Zemmour pour diriger sa campagne...

Cela fera bientôt dix ans que la droite a perdu l'Élysée, donc le pouvoir. Par la faute de Nicolas Sarkozy, qui l'avait conquis sur un projet résolument de droite (« liquider une bonne fois pour toutes l'héritage de Mai 68 »), un projet qui avait réussi à rallier ce qu'on appelle le peuple comme la bourgeoisie, et qui a été battu pour ne pas l'avoir concrétisé. Un de ses très proches collaborateurs nous disait durant son quinquennat, alors qu'on l'interrogeait sur l'idée saugrenue d'avoir fait entrer au gouvernement des ministres d'« ouverture » comme Kouchner et autres Fadela Amara : « Mais tu n'as rien compris ! Comme ça, on est débarrassés de la gauche pour vingt ans ! » Bien sûr...

COMBAT SANS IDÉES

En une décennie donc, la droite « de gouvernement » n'a réfléchi à rien. À rien d'autre qu'aux échéances électorales du mois ou de l'année d'après. À rien d'autre qu'à ses ambitions médiocres. Hormis deux hommes : Bruno Retailleau, le président du groupe LR au Sénat, qui a publié un intéressant *Refondation* (L'Observatoire), et David Lisnard, le maire LR de Cannes et outsider dans la course à l'Élysée, qui a récemment publié, chez le même éditeur, *La Culture nous sauvera*. Le « camp national » n'a pas fait mieux. Il a même fait pire. La revue d'idées, dont Marine Le Pen avait annoncé la création lors du congrès de Lille, en mars 2018, n'a jamais vu le jour. Et si le Front

national avait bien des défauts, il avait eu une qualité, que le Rassemblement national n'a pas : s'être doté, sous l'impulsion de Bruno Mégret et Jean-Yves Le Gallou, d'un conseil scientifique composé d'universitaires et de chercheurs et qui avait eu pour président, excusez du peu, le grand sociologue Jules Monnerot.

Une présidentielle ne se joue pas sur un combat d'idées ? C'est à voir. Quand les idées sont absentes, la communication remplit en effet tout l'espace. Quand elles sont présentes, la communication n'est plus qu'un outil à leur service. Donc au service du pays. Or il se trouve que c'est justement à cela – désigner le meilleur serviteur du pays – qu'est supposée servir une élection présidentielle.

À tous ceux qui, à sept mois de la présidentielle, sont quelque peu désabusés – et il y a de quoi – ayant oublié que « tout désespoir en politique est une sottise absolue », voici quelques chiffres, ils leur permettront de relativiser tout ce que les sondages indiquent aujourd'hui. Début septembre 2016, soit à la même distance de l'échéance présidentielle que nous le sommes aujourd'hui, toutes les études d'opinion donnaient Alain Juppé largement en tête au premier tour et vainqueur au second. Fin novembre, la primaire de la droite et du centre ayant balayé les ambitions présidentielles dudit Juppé, les mêmes sondages donnaient François Fillon tout aussi largement en tête au premier tour et vainqueur au second, alors pourtant qu'Emmanuel Macron avait déclaré sa candidature, suscitant ce commentaire du Monde : « *Jamais aventure personnelle comme la sienne n'a été couronnée de succès sous la V^e République* ».

Un petit dernier pour la route : au début de la campagne des primaires républicaines de 2016, qu'il allait remporter avant de conquérir la présidence des États-Unis, Donald Trump a eu bien du courage de maintenir sa candidature : de tous les prétendants à l'investiture, il arrivait bon dernier. Il était crédité dans son seul camp, selon un sondage commandé par CNN, de 3 % des suffrages... ♦ Bruno Larebière

Le théorème semble faire l'unanimité : plus il y aura de candidats dans un camp, moins celui-ci aura de chances d'être présent au second tour. L'histoire des présidentielles montre que c'est faux. Que la politique n'est pas simplement une histoire d'arithmétique.

Plus on est de fous, mieux on se porte

Ca se bouscule, dans les couloirs de droite, sur la ligne de départ pour la présidentielle de l'an prochain. Marine Le Pen est candidate à l'Élysée. Nicolas Dupont-Aignan aussi. Jean-Frédéric Poisson également. Florian Philippot de même. Sans oublier François Asselineau. Sous réserve que tous obtiennent les parrainages requis, cela ferait donc cinq candidats classés à la droite de la droite. Puis six lorsque Éric Zemmour se sera déclaré. C'est beaucoup. Ce serait trop. Le risque, exprimé dans nos colonnes en avril dernier par la présidente du Rassemblement national : qu'elle ne puisse pas se qualifier pour le second tour, « ou, à tout le moins, [que cela l'empêche] d'arriver en tête, ce qui est également important ».

LE SYNDROME TAUBIRA

Éric Zemmour n'a encore rien dit de ses intentions qu'il est déjà présenté comme le rival le plus dangereux. Non pas qu'il soit susceptible d'être élu – personne n'y croit à cette heure – mais il ne faudrait pas qu'il soit « la Taubira du camp national », affirmait Marine Le Pen au printemps, en référence à la candidature, à la présidentielle de 2002, de Christiane Taubira à laquelle on attribue la non-qualification du socialiste Lionel Jospin pour le second tour. Et, subséquemment, le retrait de la vie politique active de l'ancien Premier ministre... Il ne faudrait pas que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, Marine Le Pen soit contrainte, à 53 ans, de demander son relevé de carrière auquel il manquera forcément un bon paquet de trimestres.

Lionel Jospin n'ayant été devancé par Jean-Marie Le Pen que de moins de 200 000 voix, alors que

Christiane Taubira en avait recueilli 660 000, le « syndrome Taubira » est dans tous les esprits, aussi ancré dans la tête des prétendants à l'Élysée ayant une chance de l'emporter que l'est le « syndrome Malik Oussekin » dans celle des ministres de l'Intérieur ; il faut donc tout faire pour renvoyer au paradis des prétentieux les ambitieux dont le projet ne justifie pas qu'ils présentent une candidature distincte.

On l'a oublié mais, en 2002 justement, quand Jean-Marie Le Pen accède au second tour, il bénéficie peut-être de la soustraction opérée par Taubira sur l'électorat de Lionel Jospin, mais il ne pâtit pas, lui, de la candidature de Bruno Mégret. Or non seulement l'ancien numéro 2 du Front national, désormais à la tête du Mouvement national républicain, s'est porté candidat mais il va recueillir 660 000 voix, soit plus de suffrages que l'ancien garde des Sceaux ! Pourquoi les uns auraient-ils manqué à Lionel Jospin, alors que les autres n'auraient pas été nécessaires à Le Pen ?

Parce que la cinétique électorale ne relève pas de l'arithmétique. Parce qu'en politique, les scores ne s'additionnent pas ni ne se soustraient, parce que deux et deux n'y font pas quatre comme le montrent les accords de désistement (lors des législatives par exemple), quelle que soit la proximité idéologique ou programmatique des candidats. Quand l'électeur vote pour X, c'est parce qu'il n'a pas envie de voter pour Y et rien n'est jamais venu prouver qu'il aurait opté pour Y si l'option X ne s'était pas présentée. Si Le Pen a pu affronter Jacques Chirac au second tour, c'est surtout parce que, côté Le Pen, il y avait une dynamique, et que, côté Jospin, il n'y en avait pas.

POUR S'ALLIER, IL FAUT DES CONCURRENTS

Quinze ans plus tard, en 2017, c'est Marine Le Pen qui accède pour la première fois au second tour de la présidentielle. De justesse, certes, puisqu'elle n'a que 460 000 voix d'avance sur François Fillon et 610 000 sur Jean-Luc Mélenchon, mais, avec 21,30 % des suffrages (contre 20,01 pour Fillon), elle est en finale. Or elle n'était pas la seule du « camp national » : Nicolas Dupont-Aignan était lui aussi candidat. Portant un projet qui était quasiment un copier-coller de celui de la patronne du Front national d'alors.

Rien d'autre que l'absolue certitude d'avoir un destin national ne justifiait qu'il se soit porté candidat, comme il l'avait déjà fait cinq ans plus tôt. En 2012, il avait plafonné à 1,79 %, ne séduisant que 640 000 électeurs, tandis que Marine Le Pen, avec 17,90 %, en avait attiré dix fois plus, mais la présidentielle avait été focalisée sur le duel entre le président sortant, Nicolas Sarkozy, et son rival socialiste, François Hollande, de sorte que le seuil de qualification pour le second tour avait été exceptionnellement élevé.





◀ 29 avril 2017, NDA et MLP présentent leur accord de gouvernement. – Photo : Facebook Marine Le Pen

En 2017, NDA va engranger un million de voix supplémentaires ! Mais Marine Le Pen va en gagner de son côté 1,2 million ! Résultats : lui n'est pas remboursé des frais de campagne – il n'atteint pas les 5 % – elle, avec 21,30 %, va affronter l'inconnu Emmanuel Macron au second tour. Et disposer de la réserve de voix constituée par Dupont-Aignan, avec lequel, entre les deux tours, elle va conclure un accord de gouvernement et qu'elle présente comme son futur Premier ministre.

Même si l'accord fut vite rompu et que son échec, sévère, a d'autres causes, Marine Le Pen a retenu, ainsi qu'elle l'a déclaré sous forme de litote lors du congrès de Lille, en 2018, que « *sous la V^e République qui repose sur un mode de scrutin à deux tours, gagner sans alliances est ardu* ». Ce qui veut dire, si l'on pousse la logique jusqu'à son terme, qu'il faut à la fois avoir des rivaux, créer une dynamique suffisante pour les distancer et se qualifier pour le second tour, et se les rallier entre les deux tours – ou, à défaut de se les mettre dans la poche, et peut-être mieux encore car moins politicien, convaincre leurs électeurs de se reporter sur soi.

COMBAT SANS MERCI

Les Républicains, qui se disent certains que plusieurs candidatures issues de leurs rangs ruinerait tout espoir de reprendre l'Élysée, feraient bien, eux aussi, de se consacrer au projet qu'ils

entendent proposer aux Français pour susciter, sinon de l'enthousiasme – il y a longtemps qu'on a arrêté de rêver – au moins une adhésion, plutôt que de se livrer à des additions et des soustractions qu'il est indispensable de maîtriser dès le plus jeune âge mais qui ne sont plus d'aucune utilité dans la cour des grands.

PARTIR À LA BATAILLE EN RANGS SERRÉS DERRIÈRE UN SEUL CANDIDAT POUR VIRER EN TÊTE AU PREMIER TOUR N'A DÉCIDÉMENT AUCUN INTÉRÊT.

À cet égard, les présidentielles de 1974 et de 1981 sont particulièrement instructives. Après la mort de Georges Pompidou, la droite part au combat divisée. Très divisée. Entre le gaulliste Jacques Chaban-Delmas et Valéry Giscard d'Estaing (sans compter le maire de Tours, Jean Royer, ni Jean-Marie Le Pen), la lutte est sans merci. À coups de couteaux particulièrement aiguisés et de trahisons savamment organisées. La gauche, elle, qui a conclu deux ans plus tôt un programme commun de gouvernement, se range, bon gré mal gré, à l'exception de candidats marginaux comme les trotskistes Laguiller et Krivine et l'écologiste René Dumont, derrière la candidature de François Mitterrand.

Le premier secrétaire du Parti socialiste fait la course en tête. Largement. Il est presque donné vainqueur dès le premier tour, en progression constante au fil des semaines et crédité, dans le dernier sondage d'avant le premier tour, de 45 % des suffrages ! Il en obtiendra 43,25, Giscard 32,60 et Chaban 15,11. Sortir en tête du premier tour est-il si important, comme le dit Marine Le Pen ? La suite a montré que l'avance confortable de François Mitterrand a surtout eu pour effet... de mobiliser les abstentionnistes. Pour lui faire barrage ! D'un tour à l'autre, un million d'électeurs supplémentaires se sont déplacés. Et pour 400 000 voix, c'est Giscard qui l'a emporté.

Sept ans plus tard va se jouer la revanche. Cette fois, François Mitterrand n'est plus que le candidat du Parti socialiste. L'union de la gauche, conclue sur la base du programme commun de gouvernement, a volé en éclats. Il doit faire face à la concurrence de ses anciens partenaires, Georges Marchais pour le parti communiste et Michel Crépeau pour les radicaux de gauche. À droite, le président sortant est concurrencé par son ancien Premier ministre, Jacques Chirac. Et cette fois, c'est Giscard qui vire en tête. Mais c'est Mitterrand qui sera élu, à près de 52 contre 48. L'élément déterminant : non pas le nombre de candidatures – on n'a pas mentionné Brice Lalonde, qui a réalisé un score non négligeable – mais la volonté de Chirac de faire la peau de Giscard, en faisant voter en sous-main pour François Mitterrand.

Jacques Chirac devra attendre 1995 pour accéder à l'Élysée. Après un duel fratricide avec son « ami de trente ans », Édouard Balladur ; en n'ayant obtenu que 20,84 % des suffrages au premier tour (contre 18,56 % pour Balladur et 15 % pour Le Pen) ; et en ayant été devancé par Lionel Jospin (23,30 %).

Partir à la bataille en rangs serrés derrière un seul candidat pour virer en tête au premier tour n'a décidément aucun intérêt. Une présidentielle, ça se gagne ou ça se perd sur sa capacité à entraîner derrière soi un nombre suffisant de Français pour se qualifier pour le second tour, puis pour obtenir une voix de plus que son adversaire. Tout le reste n'est qu'excuses et alibis.

◆ **Blanche Sanlehenné**

Le désamour des Français pour la politique ne se dément pas. Les taux d'abstention le montrent, les études du Cevipof détaillent ce mouvement de fond. À quoi les Français sont-ils réfractaires ? À la chose publique, à la démocratie représentative ou aux partis politiques ? Et comment les réconcilier avec la politique ?

Du désintérêt des Français pour la vie politique



Le 22 février, le Cevipof, Centre de recherches politiques de Sciences Po, publiait, en collaboration avec l'institut de sondages OpinionWay son baromètre annuel de la confiance politique titré : « En qu(o)i les Français ont-ils confiance aujourd'hui ? » À la question : « Quand vous pensez à la politique, pouvez-vous me dire ce que vous éprouvez d'abord ? », 77 % des sondés répondaient par un terme à connotation négative. Ils étaient 39 % à affirmer que la politique leur inspirait de la méfiance, 23 % du dégoût, 12 % de l'ennui – et même, pour 3 %, de la peur ! Seuls 4 % affirmaient de but en blanc avoir du « respect » pour la politique et 1 % éprouver de l'« enthousiasme ».

Des taux de défiance du reste bien plus élevés que ceux enregistrés chez nos voisins britanniques ou allemands. Outre-Rhin, par exemple, le « dégoût » ressenti par rapport à la politique n'est exprimé que par 8 % des Allemands.

DU DÉGOÛT POUR LES ÉGOÛTS

Une analyse fine des différents baromètres Cevipof des années précédentes montre d'ailleurs que le phénomène est ancien. Il n'est pas corrélé à la présidence d'Emmanuel Macron. Les taux de « méfiance » et de « dégoût » sont exactement les mêmes que ceux enregistrés en 2010, alors que la présidence de la République était assurée par Nicolas Sarkozy. Mais si, à peu de chose près, le taux de « méfiance » est resté stable – près de 40 % des Français sont donc d'un naturel prudent... –, celui du « dégoût » fluctue considérablement, jusqu'à connaître des pics à 33 % de Français écœurés par la politique. Dernier sommet en date : à la fin de 2018, soit en plein dans la montée en puissance du mouvement des Gilets jaunes. Depuis, c'est la décrue : de 32 % de « dégoûtés » fin 2018, la France est passée à 27 % fin 2019 et donc 23 % fin 2020.

Dans le même esprit, le niveau de confiance dans les partis politiques, qui était tombé à 9 %, est paradoxalement remonté depuis l'élection d'Emmanuel Macron. Paradoxalement car LR et le PS se sont effondrés, le PCF n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut, le RN, ex-FN, connaît un nombre d'adhérents historiquement faible, et le parti du président de la République n'a aucune existence sur le terrain ! 16 % des Français disent néanmoins faire confiance aux partis politiques. C'est tout de même peu ? En effet. C'est nettement moins que les trois autres institutions les plus impopulaires que sont les médias (28 %), les syndicats (32 %) et les banques (38 %) ! Pour compléter le tableau, les Français jugent à 65 % que les hommes politiques sont « plutôt corrompus » et à 80 % qu'ils ne se « préoccupent pas d'eux ». Se fait aussi jour en filigrane la certitude que les prochaines générations « auront moins de chances de réussir que leurs parents ».

DE LA PAIX ET DE LA PROSPÉRITÉ

Cela étant, et contrairement à ce qu'affirment quelques éditorialistes en manque de sensations fortes, les Français sont attachés au fonctionnement démocratique des institutions. Ils ne demandent pas l'instauration d'un régime autoritaire. De fait, ils ressentent la v^e République comme de moins en moins démocratique et de plus en plus déconnectée de leurs attentes personnelles comme de leurs aspirations collectives. Ils sont 55 % à le dire : elle ne fonctionne pas très bien (19 % estimant même qu'elle ne fonctionne « pas bien du tout »). Il n'y a qu'en Italie qu'on soit plus mécontents de son fonctionnement. La question est donc : pourquoi les Français ont-ils cette impression diffuse de ne plus vivre dans une démocratie ? Peut-être parce que rien ne change jamais même quand ils daignent se déplacer aux urnes ?

Le peuple, quelle que soit la définition qu'on lui donne, ne se sent plus ni représenté par le mode de scrutin, ni correctement défendu par une classe qui a tout décidé sans tenir compte de ses avis (sur l'immigration, par exemple, ou, exemple le plus caricatural, sur la construction européenne, puisque son « non » au référendum de 2005 a été balayé par

PENSER LA PUISSANCE POUR SAUVER LA CIVILISATION

La droite française s'accorde de plus en plus largement à déplorer la ruine progressive de la civilisation. Elle inclut régulièrement dans ses éléments de langage des formules du type: « *C'est un enjeu de civilisation.* » Sans définir ce qu'elle est et avec une grille de lecture du monde obsolète.

Inutile de lister les notions qui ponctuent le discours des droites françaises, de la plus sociale à la plus libérale en passant par les souverainistes, libéral-conservatrices, etc., car elles sont toutes inscrites dans un même cadre paradigmatique, structuré progressivement au cours des xix^e et xx^e siècles. Non pas que ces droites soient identiques, car les points de divergence existent et sont non négligeables, mais aucune d'elles ne parvient à s'extraire du cadre tracé par Francis Fukuyama dans *La Fin de l'histoire* et le *Dernier Homme*, lequel consacre la victoire définitive des démocraties libérales. En trois points: politique (le demos); juridique (les droits individuels); économique (le pouvoir d'achat).

Certaines droites croient se distinguer en invoquant la souveraineté. Ceci n'est pas tant une rupture qu'une autre façon, plus réaliste, d'envisager le gouvernement démocratique et libéral, réduisant l'influence de la mondialisation et des structures supra-étatiques et réaffirmant l'importance des frontières. Le changement est notable et salutaire, mais il ne remet pas fondamentalement en question le paradigme social-libéral de Fukuyama.

D'autres droites estiment qu'il faut adjoindre aux points évoqués ci-dessus le terme « identité ». Cette notion est celle qui approche le plus le bord du cadre. Elle porte en elle, même si c'est de façon maladroite et politiquement inopérante, les germes d'une pensée civilisationnelle, mais elle échoue néanmoins à réfuter Fukuyama. Certes, les restrictions migratoires, la révision des politiques droitdelhomnistes, la lutte contre l'islamisation, la promotion du localisme, l'essor de la France périphérique, la réindustrialisation du pays sont aujourd'hui nécessaires, voire indispensables, mais la civilisation française, dans ce qu'elle a de plus essentiel, ne s'y réduit pas.

Le hic? Tous prétendent aujourd'hui avoir acté la défaite de Fukuyama et la victoire de cet autre grand politologue américain, Samuel Huntington, dont le *Choc des civilisations* a été le plus grand coup de tonnerre intellectuel de la fin du xx^e siècle. Pourtant, nul n'est capable de définir un cadre politique qui rompe réellement avec les présupposés de la *Fin de l'histoire* pour adopter ceux du paradigme huntingtonien. La raison? Une conception passéiste de la puissance.

Se pourrait-il que l'immense majorité d'entre nous ait mal lu cet ouvrage visionnaire? Plus qu'une question, c'est une certitude. Car le paradigme civilisationnel est bel et bien fondé en puissance: « *L'axe central de la politique mondiale d'après la guerre froide, écrit Huntington, est ainsi l'interaction entre, d'une part, la puissance et la culture de l'Occident, et, d'autre part, la puissance et la culture des civilisations non occidentales.* » Puissance et culture: les deux mots-clefs du paradigme civilisationnel sont là. Le xxi^e siècle sera celui qui conjuguera comme jamais auparavant puissance et culture au sein d'une dynamique politique post-guerre froide. Encore faut-il entrer dans ce xxi^e siècle pour être à même de s'en convaincre, et, pour cela, refonder notre conception de la puissance. En gros, dépasser à la fois Napoléon et Adam Smith.

Or, la réflexion sur la puissance est un point faible commun à toutes les droites françaises: elles n'ont jamais franchi l'obstacle conceptuel de « l'après-guerre froide ». Il est encore temps qu'elles s'y mettent. Sinon, ses dirigeants continueront de sauter sur leur chaise comme un cabri en clamant: « la civilisation », « la civilisation », « la civilisation », mais cela n'aboutit à rien et cela ne signifie rien. ♦ **Frédéric Saint Clair**

le Parlement). Ils sont 70 % à penser que « les hommes politiques sont déconnectés de la réalité et ne servent que leurs propres intérêts ».

Or les Français ont des aspirations très simples: la prospérité et la sécurité, soit les fins du politique selon Rousseau. Un populisme bien pensé ne doit donc pas s'envisager autrement que comme la nécessaire réconciliation entre le peuple et les structures de pouvoir. Tout régime tire sa légitimité du peuple. Mais ce populisme doit nécessairement se montrer capable de gouverner et non simplement constituer un défouloir, auquel cas il serait un simple discours du déclin, c'est-à-dire de la démagogie. Il n'y a pas de chemin possible entre la révolution et la réforme.

Au fond, l'impuissance qui caractérise les Français dans leur façon d'appréhender la politique n'est que le miroir de l'impuissance de la classe gouvernante à influencer le destin du monde. L'État français est encore bercé par l'illusion de sa puissance militaire, industrielle, commerciale, culturelle ou éducative, chaque jour démentie par les réalités du xxi^e siècle. Alors il resserre la vis sur les petits, se gargarise de prétentions ridicules, monte sur ses ergots administratifs avec le zèle des petits chefs qui se vengent.

**L'IMPUISSANCE QUI
CARACTÉRISE LES
FRANÇAIS DANS LEUR
FAÇON D'APPRÉHENDER LA
POLITIQUE N'EST QUE LE
MIROIR DE L'IMPUISSANCE DE
LA CLASSE GOUVERNANTE À
INFLUENCER LE DESTIN DU
MONDE.**

Un discours politique aux objectifs modestes serait probablement plus à même de séduire les Français. Leurs ambitions sont aussi mesurées qu'importantes; un pays en sécurité, pacifié et prospère. C'est déjà beaucoup, beaucoup plus qu'on ne l'imagine. Pour parler aux Français, le mieux à faire est de reconnaître les vérités qu'ils énoncent, sans verser dans le catastrophisme outrancier ou la démagogie simplificatrice. ♦ **Frédéric Grimal**

Pas de revues, pas de débats d'idées, pas d'idées tout court. Les partis de droite ont mis le cerveau en mode pause, et, au grand bal des politiques, les intellectuels de droite font banquette. Pourquoi cette spectaculaire prise de distance ? Où se retrouvent-ils ? Et où donc pourraient-ils aller ?

Où sont les intellectuels de droite ?



Contrairement à ce qui existe dans d'autres pays (comme les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, la Pologne ou l'Allemagne), contrairement aussi à ce qui fut le cas en France à d'autres époques (on songe à la III^e République, mais aussi à la brillante cohorte (en tête de laquelle Raymond Aron et Jules Monnerot) réunie au sein de *Liberté de l'esprit*, la revue du RPF du général de Gaulle), les « intellectuels de droite », les producteurs d'idées et de textes appartenant à cette sensibilité, semblent avoir déserté les partis politiques dits « de droite ». Les Républicains ou le Rassemblement national, et jusqu'aux abords de ces derniers. Pourquoi ne sont-ils plus dans les partis ?

Sans doute parce que, depuis maintenant une soixantaine d'années, depuis les débuts de la V^e République, ce qu'il est convenu d'appeler « la droite » a très largement abandonné le combat intellectuel, fascinée sinon

tétanisée par la prétendue légitimité de la gauche en la matière : c'est au point que l'appellation « intellectuel de droite » est longtemps apparue comme une sorte d'oxymore, l'intellectuel étant par définition et en quelque sorte naturellement de gauche, car *comment penser à droite* ?

IL N'EST DE BON INTELLO QUE DE GAUCHE

Cette situation se traduit par le manque d'intérêt des partis de droite à l'égard des intellectuels et des questions théoriques, quand bien même prétendent-ils parfois avoir en leur sein un « groupe de réflexion » ou un « centre d'études ». À ce sujet, on peut évoquer une anecdote révélatrice, celle de la présentation publique, en février 2012, du tout premier numéro de la revue théorique de l'UMP, *Le Mouvement des idées*. Ce soir-là, devant les hautes autorités du parti, devant la presse et en présence des auteurs y ayant contribué, Jean-François Copé, alors secrétaire général de l'UMP, ne

parvint malheureusement plus à se souvenir... du titre de la revue ! Ce qui, et c'est peut-être le plus significatif, ne gêna ni ne surprit manifestement personne. Toutes ces choses sont au fond si secondaires...

Inversement, on note une tendance des partis politiques de droite à se débarrasser de leurs intellectuels, que ce soit par une négligence confinant au mépris, ou quasiment *manu militari*, lorsqu'ils prennent trop de place ou développent un discours original. L'exception qui confirme la règle est la présence chez *Les Républicains* du philosophe François-Xavier Bellamy, vrai penseur et incontestable homme de droite ; elle s'explique peut-être par la modestie de ses ambitions politiciennes et par une capacité indéniabla à mettre ses idées dans sa poche lorsqu'elles risqueraient de créer des turbulences excessives.

Non contents d'écarter les intellectuels de droite de leurs instances dirigeantes,

ces partis apprécient en revanche la présence massive à leurs côtés de penseurs de gauche, censée prouver leur goût pour le débat et le jeu des idées, mais traduisant au fond leur sujétion idéologique à leur adversaire supposé. Peu leur importe : faire appel à des intellectuels de gauche, c'est s'offrir à peu de frais une caution bourgeoise que les intellectuels de droite sont incapables de leur fournir. Il est vrai que ces derniers n'occupent pas, le plus souvent, une place dominante au sein du « pouvoir intellectuel » – dans l'université, les médias *mainstream* ou les grandes maisons d'édition – ayant été marginalisés par une gauche encore toute-puissante dans ces milieux.

C'EST AU POINT QUE L'APPELLATION « INTELLECTUEL DE DROITE » EST LONGTEMPS APPARUE COMME UNE SORTE D'OXYMORE.

DES PETITS CHEZ SOI PLUTÔT QUE LE MÉPRIS CHEZ LES PUISSANTS

Mais alors, où sont passés les intellectuels de droite ? Après s'être longtemps dispersés, ils semblent être parvenus depuis quelques années à se regrouper selon des modes de « sociabilité » diversifiés. Dans des revues d'abord, initialement confidentielles, puis d'un tirage et d'une visibilité accrus (*Causeur*, *L'Incorrect*, *Le Nouveau Conservateur*, *Le Bien commun*, *Éléments*, *Politique magazine*, auxquelles on peut ajouter dans une certaine mesure *Valeurs actuelles* ou le *Figaro Vox*) ; en investissant les nouveaux moyens de communication (*Le Salon beige*, *Boulevard Voltaire*, *Atlantico*) ; en participant à des entreprises éditoriales fédératrices (depuis le *Livre noir du communisme* jusqu'au *Dictionnaire du conservatisme*) ; en bénéficiant de l'appui d'éditeurs à l'affichage politique sans ambiguïté (comme les éditions Pierre-Guillaume de Roux ou La Nouvelle Librairie), ou encore, de l'apparition de certains think tanks, ces derniers pouvant d'ailleurs connaître des destins complexes.

LE MIRAGE POPULISTE

Voilà un bon quart de siècle que nous – la droite – supposons que, nous frottant au fameux « réel », nous serions par décret providentiel au courant des souffrances et des aspirations d'un peuple quasi-rousseauisé dans sa bonté naturelle et que « common decency » aidant, quelque réclamation, souhait, exigence qu'il manifeste, comme un enfant-roi il faudrait y satisfaire. Nous supposons que de ces sons pythiques nous serions les interprètes désignés. Et surtout que nous disposions de l'efficace pour les réaliser.

Nous avons désigné tout cela sous un mot, un concept et une pensée magiques, le populisme. Mais, outre que des exemples étrangers et antécédents – quoiqu'ils ne soient évidemment pas transposables par principe ici – eussent dû nous alerter, les exemples de Trump, de Bolsonaro, de Poutine, de Salvini, il était déjà par soi étrange que ceux qui se réclament de la droite pussent croire trouver dans un peuple « souverain » la légitimité politique qui leur manquait. Jean-Marie Le Pen, interrogé par Patrick Poivre d'Arvor sur *TF1* en 1994, à propos de l'accession au pouvoir du premier populiste postmoderne, Silvio Berlusconi, ne rejetait pas le terme ni le concept et les définissait ainsi : « *Les populistes sont ceux qui s'intéressent ou qui voient la politique à travers le peuple, à travers les souffrances de celui-ci* ». C'est bref, c'est simple, cela indique une posture, mais cela indique-t-il une source et une embouchure ? Certes non. On connaît la fonction tribunitienne depuis la Rome antique, où il fallait bien que des orateurs et des politiques se fissent les porte-parole du peuple dans l'agora, mais jamais il n'avait été question qu'ils présidassent seuls aux destinées de la cité.

Or, le populiste contemporain, s'appuyant sur les rôles d'un peuple (aux contours d'ailleurs guère définis, et c'est peut-être même à ça qu'on est censé le reconnaître) croit en dégager une légitimité parfaite qui devrait le porter au pouvoir, sans plus d'opposition qu'un pape ex cathedra de ses fidèles. Cependant, que l'on se souvienne, la droite était précisément née de ce refus d'une souveraineté populaire sans limite. « Il faut entendre le langage du peuple, il ne faut pas le parler », était une intelligente sentence que nous avons oubliée au cours des ans : quand monsieur Gilet jaune descend sur son rond-point, il est mû par de contradictoires émotions, celle qui le pousse à réclamer plus de services publics comme celle qui le fait pester contre le trop-plein de taxes. Qu'il ait partiellement raison en chacune de ces émotions lui dissimule le fait qu'elles puissent être contradictoires. Quand monsieur anti-passe sanitaire va pleurer ses libertés perdues sans comprendre que cela puisse être dû au fait qu'il a refusé de se confiner et de se vacciner, l'aporie de son raisonnement lui est dissimulée par le voile rouge de la colère qui lui tombe sur les yeux. C'est, c'était en tout cas, l'éminent rôle du politique que de guider ces pulsions vers un bien commun, qui par principe transcende les intérêts immédiats. Aussi est-il évident par soi qu'aucun gouvernement populiste ait jamais réussi.

Le citoyen n'est certes pas un enfant, mais quand il se constitue en peuple, l'histoire nous a trop appris quelle mécanique de régression le travaille. Il lui faut des tuteurs. Sans quoi, tel l'hystérique de Lacan, il réclamera un maître sur qui régner. Et ce maître sera certainement inflexible. ♦ Jacques de Guillebon

On peut s'arrêter à ce propos sur le cas de la Fondation pour l'innovation politique (Fondapol), créée en 2004 à l'initiative du conseiller du président Chirac, Jérôme Monod. Avec l'aide de Jean de Boishue – le futur « Monsieur Culture » de François Fillon – la Fondapol est alors conçue comme le premier véritable think tank de droite depuis la Libération, tous les autres revendiquant leur ancrage à gauche suivant une tradition qui remonte au Club Jean-Moulin (créé en 1958). Pendant cinq ans, la Fondapol va donc rassembler un

nombre conséquent d'intellectuels de droite, avant d'être « récupérée » par un politiste, qui, quoique lié à l'UMP, s'est fréquemment présenté comme étant « plutôt de gauche », Dominique Reynié. En arrivant à sa tête en 2009, celui-ci supprimera la revue *2050*, clairement affichée à droite, il écartera tous les intervenants « historiques » et lui choisira pour slogan un triptyque pour le moins ambigu, « libéral, progressiste et européen ».

À partir des années 2010, de nouvelles initiatives apparaissent cependant sur la droite du paysage politique,

► Grâce au *Point*,
ça gaze pour
Xavier Bertrand.

avec des groupes parfois spécialisés, parfois religieux, parfois généralistes comme l'Institut Thomas-More, l'Institut Iliade ou la Fondation du Pont-Neuf. En parallèle, certaines initiatives novatrices parviennent à faire collaborer à un même projet des intellectuels de droite et de gauche, permettant de trouver des points de convergence plus pertinents que ceux qu'autoriserait la chape de plomb des partis : on songe ici au succès rencontré par la revue *Front populaire* de Michel Onfray.

Enfin, sur un autre plan, on ne peut manquer d'évoquer le travail essentiel accompli par Patrick Buisson, notamment à la tête de la chaîne *Histoire*, ou l'impact d'une chaîne comme *CNews*, sur laquelle l'arrivée d'intellectuels comme Franck Ferrand ou Éric Zemmour – et bientôt de Mathieu Bock-Côté – à des heures de grande écoute contribue de façon spectaculaire à désenclaver la pensée de droite.

EUX AUSSI ATTENDENT LE RENOUVEAU

L'ultime question est alors de savoir où pourraient aller, demain, ces intellectuels de droite ? Certains d'entre eux n'ont sans doute nulle envie de tenter l'expérience partisane et de renoncer à une indépendance chèrement acquise. D'autres, en revanche, qui souhaiteraient peser plus directement sur le jeu politique, pourraient vouloir entrer dans de telles structures ou participer à leurs travaux, en particulier dans la perspective des prochaines élections. Mais les partis de la droite historique, des Républicains au Rassemblement national, seraient-ils susceptibles d'ouvrir leurs portes sans faire passer ces intellectuels sous les fourches caudines du politiquement correct ou les assujettir à leurs choix tactiques ? Au regard de l'expérience tant ancienne que récente, rien ne permet de l'envisager de manière plausible.

À l'inverse, on peut supposer que des mouvements nouveaux, manifestant une appétence plus visible à l'égard des choses de l'esprit, pourraient fédérer certains d'entre eux. Et leur permettre de contribuer ainsi à l'élaboration d'une offre politique renouvelée.

◆ **Christophe Boutin et Frédéric Rouvillois**



Le mythe de l'homme providentiel

Comme toujours, la droite cherche, ou attend, ou essaye de se donner à un homme providentiel qui la sauvera, et la France avec. Son ardeur à la tâche est admirable mais elle ne le trouve pas. Et pour cause.

C'est qu'à bien des égards, la droite ne jure que par cet homme providentiel qui occupe une place si importante dans son imaginaire : depuis la mort du roi – ce père généreusement désigné par la tradition, et/ou Dieu-donné – elle n'a de cesse de chercher un tuteur de substitution auquel se donner, qu'il se nomme Bonaparte ou Napoléon III, Boulanger ou Pétain, de Gaulle ou Chirac. Les uns réclament un monarque, les autres un empereur, les autres encore un despote éclairé ou un tribun. Toujours la personne, jamais l'institution et ses mécanismes.

Si la droite, contrairement aux socialistes ou aux libéraux, n'a d'ailleurs jamais su se nommer doctrinalement, c'est qu'elle n'était que – mais c'est déjà beaucoup – légitimiste, autrement dit fidélité à une figure. C'est que la droite, nobiliaire par essence car adepte du principe de hiérarchie, préfère la légitimité à la légalité et la relation

interpersonnelle au rapport de droit. Elle choisit l'homme de chair plutôt que la rhétorique très managériale du projet ou celle très gauchisante du plan – qui toutes deux postulent un monde malléable à souhait – et réclame un chef qui soit tout à la fois fruit et incarnation de sa vision du monde. Se joue un certain rapport à la volonté et à l'ordre naturel : à bien des égards, la sensibilité de droite hait le volontarisme, péché originel et cosmos obligent. L'homme providentiel est ce héraut qui, transcendentement donné pour dominer les flots, est seul légitimement habilité à agir. Au fond, l'homme providentiel est une saine mythologie d'humilité, de justice et de confiance, à forte connotation catholique.

Reste qu'à l'époque démocratique, cette mythologie peut vite se transformer en une attente anesthésiante si elle stérilise la besogne politique habituelle : prospective intellectuelle, diagnostic des problèmes, évaluation des politiques publiques, travail de propositions et sélection des instruments. Certes, la politique qui n'est que programme nu ne vaut rien, car nous n'abordons jamais où l'on souhaiterait, et plus encore ignorons les crises qui modifieront sensiblement les desseins de l'exécutif – le virus a magnifiquement enterré le big bang structurel promis par la macronie.

Ce travail de fond, ingrat et laborieux, n'en reste pas moins nécessaire, ce que la droite a par trop souvent négligé. Dernièrement, elle s'est bêtement jetée dans les bras de la candidature Sarkozy pour être bien punie par sa présidence, car, sans autre exigence que l'allant, l'on finit par se donner au premier des voraces.

LA FABRIQUE DE L'HOMME PROVIDENTIEL

Quid de l'homme providentiel avec nos institutions ? Si la IV^e visait à son anéantissement par l'anonymat parlementaire, la V^e – cette royale rencontre d'un homme et d'un peuple – pèche en laissant croire qu'un surhomme puisse être donné à la France tous les sept ou cinq ans. La proposition se dément elle-même, car, outre qu'elle demanderait une quantité proprement providentielle d'hommes providentiels, elle normaliserait et routiniserait le surnaturel. Or l'homme providentiel est fait d'un bois hors du commun, et l'action de la main providentielle ne se discerne que dans les situations extraordinaires : Jeanne d'Arc, Napoléon ou de Gaulle surgissent dans les moments critiques de notre histoire, puisque seul le tragique étalonne les caractères et filtre les plus trempés pour en faire des phares.

L'homme providentiel n'est en aucune façon un moyen régulier de gouvernement, et il

serait bon de ne plus l'ignorer. Peut-être son attente unanime nous dit-elle simplement que le sentiment d'urgence est largement répandu.

IL FAUT ENCORE QUESTIONNER L'ÈRE ÉGALITAIRE-DÉMOCRATIQUE, CAR JAMAIS L'ON N'A VU D'HOMMES PROVIDENTIELS SORTIR DES URNES.

Nos institutions, et avec elles la modernité politique, posent encore la sinieuse question de sa fabrique. Sinieuse, car il n'est rien que l'on puisse moins fabriquer que ce qui est providentiel. Il est pourtant des conditions essentielles à son épanouissement, dont le mystère. Méditons cette phrase de Joseph de Maistre, dans son *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1814) : « Dieu fait les rois, au pied de la lettre. Il prépare les races royales, il les mûrit au milieu d'un nuage qui cache leur origine. »

Pour tout conservateur, le silence, la pénombre, l'obscurité sont des éléments essentiels à tout ordre politique complexe et constitué. Scruter quotidiennement les moindres faits et gestes pour deviner l'avènement d'un homme d'exception, comme le font Les Républicains depuis des années, c'est s'assurer que cette élévation n'aura pas lieu, car c'est lui ôter toute sacralité. « Il y a des choses que l'on détruit en les montrant », ajoutait l'auteur des *Considérations sur la France*. À l'ère de la transparence généralisée et de la sur-médiatisation, les distances sont abolies, et avec elles les possibilités même d'un sacre naturel réduites.

Il faut encore questionner l'ère égalitaire-démocratique, car jamais l'on n'a vu d'hommes providentiels sortir des urnes : ce sont les événements qui se chargent de l'élection. Le peuple avalise plus qu'il ne choisit. Pour parler comme le sociologue allemand Max Weber, sa légitimité n'est certainement pas légale-rationnelle. Chercher l'homme providentiel, c'est inverser la démarche, et déjà échouer.

Nul doute que notre situation dramatique appellera tôt ou tard l'un de ces hérauts dont notre histoire est parsemée ; en attendant, tâchons simplement mais rigoureusement de faire ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour en préparer l'avènement. Dieu récompense les bonnes œuvres plus que les sursis. ♦ Rémi Carlu



Pour la première fois, la présidentielle va se jouer dans un paysage audiovisuel un peu diversifié. Grâce à Vincent Bolloré, qui a chamboulé CNews et s'apprête à rénover Europe 1. Mais deux mois avant le scrutin, il prendra sa retraite. Et Emmanuel Macron a encore des cartes en main. Des cartes maîtresses.

Lagardère se fait bolosser

Dépêche AFP du 14 août à 8 heures : « La chaîne C8 du milliardaire Vincent Bolloré provoque le débat en consacrant l'essentiel de son antenne dimanche, jour de la fête chrétienne de l'Assomption, à des contenus catholiques... » Jadis, un rédacteur en chef digne de ce nom eût immédiatement exigé de l'auteur d'une telle phrase de récrire son papier par l'apostrophe suivante : « Où est l'info, coco ? » C'est vrai ça ! Que le 15 août, une chaîne de télé d'un pays catholique depuis plus de quinze siècles parle de l'Assomption de la Sainte Vierge, voilà qui est d'une banalité affligeante et ne mérite pas la moindre ligne nulle part, encore moins une dépêche de l'Agence France Presse, sans parler de la multitude de reprises de cette non-information dans toute la galaxie médiatique. Mais nous sommes en France en 2021, et, comme dit le sociologue québécois Mathieu Bock-Côté, « il suffit que la gauche n'ait plus le monopole pour qu'elle crie au fascisme ».

Cette polémique complètement artificielle n'est qu'un épisode supplémentaire de la terreur qu'inspire Vincent Bolloré depuis qu'il a dopé l'audience de CNews – l'ex-*iTélé* qu'il avait reprise, moribonde – en la « droitisant », ou plutôt en l'ouvrant à des intervenants plus divers que ceux qui squattent les plateaux concurrents. Et voilà qu'il envisage de réitérer l'exploit avec Europe 1, qui a perdu la moitié de son audience

en dix ans : sa grille de rentrée, dont nous avons pu prendre connaissance dans les grandes lignes, va susciter des hurlements sur les bancs de la gauche... Une indiscretion au passage : Mathieu Bock-Côté, justement, en sera – et, histoire qu'il ne vienne pas s'installer en France pour si peu, on va aussi le retrouver sur CNews.

Bolloré : 2, Macron : 0. Car le président avait tout fait, en 2020, pour empêcher l'homme d'affaires de prendre le contrôle de la radio, mais le Breton têtue (pléonasme) avait fini par obtenir ce qu'il voulait en faisant disparaître le statut exorbitant de commandite qui permettait à Arnaud Lagardère de ne rendre aucun compte de sa gestion à ses actionnaires, dont Bolloré, à travers Vivendi, est le plus important. Le groupe Lagardère est devenu une société anonyme de droit commun. En échange de la promesse faite à Arnaud Lagardère d'en rester le patron durant encore six ans, les actionnaires ont désormais leur mot à dire. Cela signifie-t-il qu'après Europe 1, Paris Match et Le Journal du Dimanche – autres propriétés de Lagardère – vont voir leur ligne éditoriale modifiée ? Rien n'est moins sûr.

17 FÉVRIER 2022, PREMIER ACTE DE LA PRÉSIDENTIELLE ?

Car le 17 février 2022, six semaines avant ses 70 ans et deux mois avant le premier tour de la présidentielle, Vincent Bol-

loré va prendre sa retraite. Il s'est toujours publiquement fixé cette échéance, qui correspond au jour du 200^e anniversaire de la fondation du groupe, en 1822. Il passera le flambeau à la septième génération, notamment deux de ses trois fils, le benjamin Cyrille, 36 ans, PDG depuis 2019 de la holding qui a la haute main sur les activités les plus rentables (le transport, la logistique, les ports africains), et le cadet, Yannick, 40 ans, patron de Vivendi, la filiale médias. Dans quelles conditions ? Toute la question est là car tout est possible : que Vincent Bolloré se retire entièrement et ne s'intéresse que marginalement à la vie du groupe en ne s'impliquant plus que dans la ligne éditoriale d'*Europe 1* et de *CNews*, ou qu'il continue, du haut d'une présidence d'honneur, à guider les choix de ses fils. Lui seul le sait.

Vincent Bolloré est un homme d'affaires avisé. Il a sauvé *CNews* de la noyade en arrêtant d'en faire une pâle copie de *BFM*, le défi est identique pour *Europe 1*. Cette chaîne écoutée par des cadres et des CSP+ largement électeurs d'une droite libérale et conservatrice avait opéré une réorientation radicale au début du siècle après mûre réflexion des technocrates à sa tête. Ainsi que nous le confie un ancien journaliste de la station, « on est allé chercher des Cohn-Bendit, des Fogiel, des Nicolas Demorand, des Patrick Cohen et des Pascale Clark après avoir constaté qu'à chaque grève à Radio France, les auditeurs de France Inter choisissaient *Europe 1*. On a donc essayé de les retenir à grands coups de gauchisme bobo. On a simplement oublié qu'aussitôt la grève terminée, les auditeurs préféraient toujours un vrai France Inter sans publicité à un faux avec ! »

La suite, Bolloré la connaît comme tout le monde : les auditeurs traditionnels sont partis vers *RTL*, *Radio Classique*, *Sud Radio* et même, humiliation suprême, vers *RMC* – que les équipes d'*Europe 1* appelaient avec condescendance « Radio Mon Cul » et qui lui est passée devant – pendant qu'*Europe 1* dégringolait jusqu'à 5 % d'audience. Les auditeurs ne sont d'ailleurs pas les seuls à avoir fui ; un certain nombre de vedettes sont parties faire les beaux jours de *Radio Classique* : Franck Ferrand, David Abiker, Bruno Cras, Emmanuel Faux, entre autres. Bolloré a donc, avant tout, l'ambition, de ramener au bercail l'auditorat d'*Europe 1* en lui offrant le contenu dont il a besoin.

QUID DU JDD ET DE PARIS MATCH ?

Tout autre est la situation du *Journal du Dimanche* et de *Paris Match*. Hervé Gattegno, directeur des rédactions des deux hebdomadaires, a carte blanche pour continuer à imprimer sa marque. Le premier est, clairement, devenu le journal officiel du macronisme. Pas un jour du Seigneur ne passe sans qu'un émissaire de Jupiter ne vienne y prononcer un oracle élyséen. La recette fonctionne : si l'on veut savoir ce que mijote Macron, on lit le « JDD ». Le cas de « Match » est un peu différent : ses ventes ont du mal à se redresser mais le pôle presse écrite de Lagardère ne perd pas d'argent, contrairement au tonneau des Danaïdes d'*Europe 1*.

Vincent Bolloré, qui est pragmatique, n'a aucune raison de changer des contenus qui se vendent. D'autant qu'il lui reste une autre option.

Contrairement à *Europe 1*, invendable en l'état, les deux titres peuvent intéresser un autre milliardaire, macroniste de la première heure celui-là : Bernard Arnault. En 2019, un certain Joseph Oughourlian, patron du fonds d'investissement Amber Capital, convaincu du potentiel du groupe fondé par Jean-Luc Lagardère mais exaspéré de l'incompétence de son fils qui conduit la maison à la ruine, décida de lancer un raid contre lui et d'en finir avec le statut de la commandite pour y prendre le pouvoir. Pour s'en protéger, Lagardère ne trouva rien de mieux que d'appeler Bolloré et Arnault à la rescousse. Il fallait s'appeler Arnaud Lagardère pour croire que ces deux-là étaient des enfants de chœur.

Comme on l'a vu, c'est Bolloré, avec 29 % du capital, qui a fini par avoir la peau du statut de commandite ; de son côté, Oughourlian en détient toujours 20 % et escompte des plus-values confortables ; reste Bernard Arnault, qui détient toujours plus de 7 % de la maison Lagardère et s'intéresse de près à deux activités qui dégageraient d'intéressantes synergies : la distribution, notamment les Relay des aéroports et des gares, qui complète ses propres boutiques, et les deux hebdomadaires qui complèteraient idéalement son groupe Les Échos-Le Parisien.

SARKOZY AU SECOURS DE LA MACRONIE ?

De là à imaginer que Macron ait fini par accepter cette prise de contrôle indirecte en échange de la garantie que *Match* et le *JDD* lui resteraient complaisants, il n'y a qu'un pas. Ou Bolloré et Vivendi en gardent le contrôle et les laissent en l'état parce qu'ils sont rentables tels quels, ou ils passent dans le giron de son copain Arnault. Le résultat sera le même : il n'y a aucune illusion à se faire, en tout cas pour l'instant, pour la ligne de *Paris Match* et du *Journal du dimanche* durant la campagne présidentielle.

Quant à Vincent Bolloré, qu'il prenne une retraite active ou ludique, *CNews* et *Europe 1* gagneront de l'argent avec leur ligne conservatrice. La gauche continuera à hurler, mais, en parts de marché, il y aura encore beaucoup de chemin à faire pour établir un vrai pluralisme dans l'audiovisuel

français. Pour l'anecdote, il n'est pas impossible que celui qui aura empêché cet élargissement du pluralisme soit un certain... Nicolas Sarkozy. Administrateur du Groupe Lagardère, dans les meilleurs termes avec Vincent Bolloré comme avec Emmanuel Macron, il pourrait avoir convaincu ce dernier de laisser Bolloré s'occuper d'*Europe 1* en échange de sa non-intervention dans les hebdomadaires du groupe. C'est en tout cas ce qui se dit à Paris dans les milieux économiques « généralement bien informés ». Réponse tout bientôt. ♦ **Géraldine Vivian**

**COMME ON L'A VU,
C'EST BOLLORÉ,
AVEC 29 % DU
CAPITAL, QUI A
FINI PAR AVOIR LA
PEAU DU STATUT DE
COMMANDITE.**

11 SEPTEMBRE 2001

Année zéro

Par Gabriel Robin

« **L**e 11 septembre a été l'actualisation d'une schize – sans doute terminale – dans l'histoire humaine. Voici la première guerre mondiale CIVILE. Des appareils civils frappent des tours civiles, des civils détournent des avions remplis de civils pour accomplir leur "mission" purement "symbolique". C'est l'évacuation du militaire hors de la sphère de la guerre, c'est non pas le choc des civilisations, mais leur disjonction absolue, car "synthétique", "globale" », écrivait Maurice Dantec. De fait, cette attaque a sidéré le monde entier, notamment parce qu'elle est la première à avoir été diffusée en direct à la télévision. Vingt ans plus tard, qu'en reste-t-il ?

Un choc. Un cataclysme. Un retour de l'Histoire avec une majuscule. La chute du bloc soviétique annonçait alors une Pax Americana pour mille ans. L'Europe entérinait la paix, s'abandonnant au marché unique et à l'euro qui devait entrer en vigueur l'année suivante. Personne ne parlait du problème de l'islam, hors les cercles informés de géopolitique. Il y avait bien eu quelques soubresauts, notamment en France du fait de la guerre civile algérienne, mais ce sujet ne semblait pas majeur pour le grand public. Bien que placé sur la liste des dix criminels les plus recherchés par le FBI, après des attentats perpétrés contre les ambassades américaines du Kenya et de Tanzanie, Oussama Ben Laden était peu connu. Il n'était pas encore l'ennemi public numéro un, le diable du monde libre.

Entre 1993 et 1998, Oussama Ben Laden fut un djihadiste errant. Interdit de séjour dans son Arabie saoudite natale, pays dont la population le considérait comme un véritable héros, il aida les moudjahidines bosniaques et fut soupçonné d'avoir été derrière le premier attentat contre le World Trade Center qui fit six morts. L'homme était même estimé pour son historique combat antisoviétique par les Américains qui aidèrent longtemps les Talibans dans les années 1980. Al-Qaïda ne représentait pas une source d'inquiétude durant cette période où l'Occident crut pouvoir manipuler des combattants salafistes à la détermination sans faille, qui haïssaient en réalité avec la même intensité les deux principaux belligérants de la Guerre froide.

Une chose est certaine : l'effondrement des deux tours est pour le moment l'image la plus marquante du siècle et le point de départ du grand conflit opposant les vieilles puissances occidentales aux anciens peuples colonisés. Cela, peu l'ont compris sur le moment, mis à part quelques oracles souvent méprisés qui pour certains s'en réjouissaient et pour d'autres le déploiraient. La stupide réponse américaine, appuyée par le mouvement néo-conservateur international, fut purement réactive et mal pensée.

Le vrai succès de Ben Laden ne fut pas l'habile opération militaire de son commando terroriste mais d'avoir su incarner la rébellion d'un tiers-monde en lutte contre ceux qui furent ses

maîtres : nous. La popularité d'Oussama Ben Laden est encore immense dans une grande partie des pays musulmans comme dans nos banlieues. Sa tête orne toujours des posters et des tee-shirts, façon Che Guevara mahométan. Le 11 septembre a même été fêté comme une victoire en Coupe du Monde de football dans certains endroits, au grand jour ou plus secrètement.

Sans Oussama Ben Laden et le 11 septembre, peut-être n'y aurait-il pas eu d'État Islamique. En revanche, nous aurions probablement connu aussi la série d'attentats des années 2010 en France, sous une autre forme, puisque notre islamisme provient autant de ses sources allogènes que du poids démographique des musulmans en France. Le 11 septembre a été une apocalypse car il a révélé ce que nous ignorions, c'est-à-dire que l'adversaire millénaire fourbissait ses armes et entendait livrer la guerre. Les signaux avant-coureurs en Afghanistan, Bosnie, Afrique de l'Est, Algérie ou Tchétchénie n'avaient pas été des électrochocs suffisants pour un Occident repu et oublieux des grandes mécaniques qui président aux destinées humaines.

L'EFFONDREMENT DES DEUX TOURS EST POUR LE MOMENT L'IMAGE LA PLUS MARQUANTE DU SIÈCLE ET LE POINT DE DÉPART DU GRAND CONFLIT OPPOSANT LES VIEILLES PUISSANCES OCCIDENTALES AUX ANCIENS PEUPLES COLONISÉS.

Le 11 septembre a aussi été le point de départ d'une nouvelle rhétorique conspirationniste. Évidemment, il y a encore des zones d'ombre relatives au rôle joué par les services secrets américains et aux relations qu'ils entretenaient avec Ben Laden, tout comme au caractère messianique de l'administration Bush, mais nier que les attentats ont existé et qu'ils ont été le fruit d'un commando est aussi faux que stupide. Cela revient à penser que l'incroyable est impensable et le stupéfiant impossible. Pourtant, un imprévu est toujours envisageable dans l'histoire. Ce sont même ces moments hors-norme qui déterminent la vie des civilisations.

Ils remodelent en profondeur la psychologie des foules. Une semaine après les attentats sur le sol américain, la ville de Toulouse assistait à l'explosion des usines AZF. Ceux qui en ont été témoins se souviennent d'une ville persuadée que la Troisième guerre mondiale venait de commencer, des policiers re-commandant de s'armer rapidement à des lycéens terrifiés qui essayaient de rentrer chez eux dans la cohue. Il n'y a pas eu de Troisième guerre mondiale. En revanche, il existe toujours une même guerre menée contre ce que l'homme a de plus précieux, son humanité. C'est celle que livrent Ben Laden et ses émules. ♦





TRIGGERNOMETRY

L'anglosphère sous tous les angles

Jordan Peterson, Douglas Murray, Bret Weinstein, Aayan Hirsi Ali, Patrick Moore... ils y vont tous. Les têtes pensantes de l'anglosphère causent sur *Triggernometry*, le podcast de Konstantin Kisin et Francis Foster. Ces deux humoristes ont renoncé au stand-up. On les trouve désormais assis, à essayer de saisir ce qui se trame en Occident.

Par Sylvie Perez

« **L'**humilité est l'antichambre de toutes les perfections ». Ce mot de Marcel Aymé résume le principe de *Triggernometry*, le podcast qui casse la baraque en Angleterre. Francis Foster et Konstantin Kisin, en toute humilité, reçoivent les personnalités les plus susceptibles d'éclairer leur auditoire sur les sujets du moment, l'OMS, le populisme, les drogues, l'intelligence artificielle, l'impérialisme chinois, le post-modernisme, le progrès, la notion de privilège et toutes sortes de thèmes de société à mesure qu'ils surgissent dans l'actualité. Une heure d'interview pendant laquelle le temps de parole de l'invité n'est pas compté. Pas d'interruptions intempestives pour paraphraser ce qui vient d'être dit, ça n'est pas le genre de la maison. Les personnalités peuvent à loisir nuancer leur propos, dérouler leur pensée, revenir sur leur parcours.

Triggernometry est un jeu de mots – un peu alambiqué, convenons-en

– entre trigonométrie (l'étude des angles : comprendre de tous les angles de vue, de toutes les opinions) et *trigger-warning* (expression issue des universités anglo-saxonnes, où un *trigger-warning* est une alerte qui prévient les étudiants sensibles lorsque des chefs-d'œuvre risquent de heurter leur « identité sexuelle ou raciale », ou les deux). C'est entendu, Francis Foster et Konstantin Kisin se tiennent à distance de l'utopie progressiste. Leur idée du podcast : « Des conversations honnêtes avec des gens fascinants ».

Le décor du studio d'enregistrement, dans l'Est de Londres, est bien connu de leurs 300 000 aficionados (dont 260 000 abonnés à la chaîne Youtube, le nombre a plus que doublé en un an). Sur une affiche, les profils volontaristes des deux hôtes, tournés vers des lendemains qui chantent, surplombent une composition dans le plus pur style du réalisme socialiste. Un autre photo-

montage figure Staline, main levée vers le slogan contemporain : « Cancel culture is a myth ».

L'histoire personnelle des créateurs de *Triggernometry* les prémunit contre tout tropisme communiste. La mère de Francis est vénézuélienne. Quant à Konstantin, ses parents, inquiétés par les services secrets russes, ont fui Moscou du jour au lendemain et trouvé refuge dans le Haut-Karabagh arménien, laissant tout derrière eux. Faute de ressources, Konstantin va interrompre sa troisième année universitaire d'économie et politique à Edimbourg et dormira trois semaines dans la rue avant de gagner sa vie comme traducteur vers le russe. Voilà pour la première tuile.

Plus tard, Konstantin se tourne vers le *stand-up*, milieu où il rencontre Francis, ex-prof reconverti dans la comédie, qui travaille avec Eddie Izzard, pond des textes pour les émissions humoristiques de la BBC et tourne ses spectacles dans toute l'Angleterre. Mais bientôt la scène comique suffoque, étranglée par les mouchards du politiquement correct. Voilà pour la deuxième tuile.

Exemple : une association étudiante qui a invité Konstantin à jouer son *one-man show* lui demande de signer un « protocole de bonne conduite » l'engageant à aborder tout sujet « de façon respectueuse et correcte » et à se plier à « notre politique de tolérance zéro envers tout propos raciste, sexiste, classiste, moquant l'âge ou le handicap, homophobe, biphobe, transphobe, xénophobe, islamophobe, anti-religion, anti-atheïste ». Séduisante feuille de route... Konstantin décline l'invitation, sa mésaventure fait le tour des journaux télévisés jusqu'aux États-Unis et lui inspire un nouveau sketch. Mais l'ambiance n'y est plus. La déconne est sous étroite surveillance, le mauvais esprit proscrit, l'ironie mal vue, les sarcasmes passibles d'excommunication.

Les deux humoristes, ne correspondant plus à leur époque, entreprennent de la démasquer. Première émission le 23 avril 2018. Deux ans se sont écoulés depuis le référendum sur le Brexit mais le psychodrame continue de battre son plein. « *Bien qu'ayant tous les deux voté*



Remain [c'est-à-dire pour rester dans l'UE], nous étions stupéfaits par l'analyse des médias sur la victoire du Brexit : 52 % des Britanniques étaient racistes, stupides, incultes et avaient voté contre leur intérêt. C'a été le déclencheur qui nous a embarqués dans l'aventure du podcast, la volonté d'y regarder de plus près sur toutes les absurdités dont on est abreuvés ».

200 émissions plus tard, le podcast est financé par ses fans (40 % de Britanniques, 30 % d'Américains, 10 % de Canadiens, le reste disséminé un peu partout) ; l'équipe s'est agrandie d'un producteur et d'un ingénieur-son. Konstantin Kisin, contacté par

Triggernometry

LE PODCAST ENREGISTRE DES PICS À UN MILLION DE VUES.

un éditeur, prépare un essai pour 2022 : « *La déclaration d'amour d'un émigré russe pour son pays d'accueil ! Il est urgent d'apprécier la valeur de la culture occidentale et le péril auquel nous expose la haine de soi* ».

Le podcast enregistre des pics à un million de vues, comme pour cette interview de Posie Parker, critique de l'idéologie transgenre. Quelques mois plus tôt, *Triggernometry* avait reçu une « trans femme » au point de vue opposé. Changement climatique ? Ils ont reçu Roger Hallam, co-fondateur d'Extinction Rebellion, puis Patrick Moore, climatocéphale, fondateur et ex-membre de Greenpeace, docteur en écologie. « *Ceux qui écoutent l'émission peuvent se faire une opinion par eux-mêmes. Notre objectif est de mettre les termes des débats contemporains à la portée du plus grand nombre* ».

De fait, l'audience ne cesse de croître.

Les confinements ont aidé mais la recette de leur succès tient surtout à leur aisance acquise par la pratique de la scène (le public de stand-up n'est pas le plus indulgent), leur indépendance d'esprit, leur irrévérence. Notons que certains des podcasts les plus populaires sont animés par des humoristes (comme Dave Rubin ou Joe Rogan).

Triggernometry accueille des interlocuteurs de tous bords ? C'est ce qui déplaît aux woke. « *On a plus de mal à faire venir les gens les plus à gauche, inquiets de la façon dont leur passage chez nous sera perçu dans leur propre camp. Mais les réticences tendent à s'estomper à mesure que le podcast s'installe* ». Une seule règle : pas d'homme politique en exercice, façon de préserver ironie et liberté de ton. Ce qui n'empêche pas d'aborder les sujets les plus graves comme lors de ce témoignage poignant d'Ella Hill, victime à l'adolescence d'un gang de violeurs d'origine pakistanaise, violée en groupe, battue, torturée pendant une année comme l'ont été des dizaines de milliers de fillettes des classes populaires au Royaume-Uni. Une enquête gouvernementale est en cours sur ce scandale qui dure depuis plus de trente ans. Des tragédies négligées au nom du « vivre-ensemble » par la police et les services sociaux qui, craignant d'être taxés de racisme, refusent d'intervenir et laissent les victimes à leur triste sort. Et le scandale outrepassa le Royaume-Uni tant la presse internationale en a peu parlé...

Le podcast se conclut rituellement par la même question : à votre avis, quel est le sujet dont on ne parle pas assez ? Il y a peu, l'invité du jour répondit : la disparition des hérissons et ses conséquences sur l'écosystème anglais. On parle de tout sur *Triggernometry*. ♦



Les Sparks au panthéon pop

Actualité étincelante cet été pour le binôme de rock-pop-électro précieux **Sparks**, le plus européen des groupes américains : les frères Ron et Russel Maël ont fait l'ouverture du festival de Cannes pour *Annette*, leur comédie musicale mise en images par leur fan Leos Carax, avec Marion Cotillard. Et peu après sortait un documentaire exhaustif sur 50 ans de carrière, *The Sparks Brothers*.

Par Pierre Robin

Ils étaient apparus au printemps 1974 à l'émission-institution britannique « Top of the Pops », introduits par un synthé obsédant : tout de suite la voix de haute-contre de Russel Maël et son physique de minet viscontien, et surtout les cheveux gominés, la moustache « chaplinesque » et l'immobilité kraftwerkienne, derrière son clavier, de son grand frère Ron, avaient fait sensation. Comme leur chanson « This Town ain't big enough for both of us », tube du troisième type avec tir de revolver, guitare hard, synthé baroque, rythme affolé, au service d'une obscure histoire de cannibales, de bombardier et d'amours zoomorphes. Provocation « son et image » totalement réussie, la chanson se classant n° 2 au Royaume-Uni, et honorablement dans le reste de l'Europe. Personne en France, sauf Patrick Eudeline, ne savait que ces deux frères, si anglo-européens par leur musique, commerciale mais subtile, leur dégaine de dandies bizarres et leurs textes *tongue in cheek*, étaient nés californiens, et avaient sorti, en 1972/73, deux délectables albums pas prophètes dans leur pays, avant de demander l'asile à la patrie des Beatles et de Roxy Music.

CHANGEMENTS (DE SON ET DE MOUSTACHE)

Trois 33 tours étincelants d'inventivité, de sens mélodique et d'ironie littéraire – *Kimono my house*, *Propaganda*, *Indiscreet* – sortirent dans le sillage fulgurant de « This Town », en l'espace d'une année, avec moult succès sur le vieux continent. Et puis ce sera le reflux, avec un album à coloration hard – *Big Beat* (1976) – et un autre honnête mais démodé par le punk – *Introducing* (1977), flops caractérisés. Alors les Sparks font comme Bowie, ils se réinventent et s'acquiennent avec le producteur proto-électro munichois Giorgio Moroder, le pygmalion de Donna Summer : en 1979, l'album *Number One in Heaven*, mi-disco, mi-new wave, plein de claviers, de séquenceurs, de boîtes à rythmes, et aussi d'une certaine poésie fu-

turiste, renoue avec le succès. Dans la foulée, les Sparks vont casser la baraque pop avec un tube disco planétaire – pas passionnant – *When I'm with you* (1980). Après ce sera le retour au rock chantourné et persifleur, pour quelques albums plus anecdotiques. Avant un nouveau tour de piste électro...

Pendant ces années héroïques, la moustache historiquement typée de Ron suscite autant de commentaires que sa musique : le nom d'Hitler est fréquemment associé au groupe, et en 1980, après l'attentat de la rue Copernic, les Sparks seront carrément interdits de télé par Michel Drucker, alors que *When I'm with you* triomphe au pays de Johnny ! Il est vrai que les frères Maël ne s'étendront jamais sur leur origine juive russe et que dès leur premier 45 tours, *Girl from Germany* (1972), le deuxième degré leur a permis d'aborder de façon primesautière un certain passé allemand.

Dans la décennie 80, Ron changera de moustache (au grand regret des fans), et le groupe se fera à nouveau connaître chez nous par sa collaboration à succès avec les Rita Mitsouko (*Singing in the shower*, 1988). Avec le nouveau millénaire, nouveau son, nouvelle approche via l'album *Lil'Beethoven* (2002) : place à des compositions répétitives et électroniques, où la voix de Russel sonne presque comme un instrument synthétique. Gros succès critique sinon commercial. Mais les Sparks n'oublient pas d'être des songwriters classiques et classiques : en témoigne en 2017 une magnifique ballade à l'âpre romantisme, servie par un beau clip d'animation digne du marionnettiste tchèque Trnka, *Edith Piaf*, où Russel reprend le vers « Je ne regrette rien », hommage à la culture française qui renouait d'ailleurs avec les tout débuts du groupe et le morceau « Le Louvre » (1972). Tour à tour triomphants et oubliés, ils sont restés assez forts pour entrer dans cette histoire-là. Assez bons pour avoir séduit le gotha du rock : oui, les Sparks sont une contribution, mineure mais délectable, à notre vieille civilisation. ♦



CHRONIQUE CIVILISATIONNELLE

Par Frédéric Saint Clair

Crop top ou burkini ?

L'ombre présidentielle plane sur le nombril des lycéennes en cette rentrée 2021-2022, depuis qu'en juillet Emmanuel Macron a jugé bon de clore une interview fleuve au magazine féminin *Elle* par quelques lignes réacs sur le *crop top* : « À l'école, je suis plutôt "tenue décente exigée" ». Quelques mots terriblement révélateurs de la conception qu'a le Président du fameux « art de vivre à la française » qu'il cite si souvent et auquel il ne comprend rien ; mots qu'il convient de mettre en parallèle avec la détermination de plusieurs membres de la majorité présidentielle, de membres du gouvernement même, à légitimer le port du voile dans l'espace public et du burkini dans les piscines.

Le mois de juin a été à ce titre un mois de victoire de la civilisation islamique sur la France. Premièrement, par une image si symbolique qu'on ne se lasse pas de la regarder : Jordan Bardella, vice-président du Rassemblement National, émergeant aux élections régionales face à un assesseur entièrement voilé. Marlène Schiappa, la sous-ministre de l'Intérieur, aussi aveugle qu'on peut l'être face à cette éminente question civilisationnelle, a jugé bon de s'emparer du sujet et de clamer haut et fort au sein de l'Assemblée nationale la légitimité de cet islam allogène et invasif en approuvant le port du voile par l'assesseur, favorisant ainsi, sans même en avoir conscience, l'islamisation des valeurs républicaines, préalable indispensable à l'islamisation prochaine des institutions. La justification de la ministre ? « Avec plus de femmes comme elle, la démocratie se porterait mieux... » Après avoir fait entrer massivement des contingents de travailleurs islamiques dans l'unique but de les sous-payer pour qu'ils accomplissent



les tâches auxquelles les Français se refusaient pour des salaires de misère, les sociaux-libéraux donneurs de leçon ont manifestement entrepris d'aller plus loin et de résoudre de la même manière la désaffection électorale, en accueillant des contingents de républicaines voilées et de républicains barbus, ce qui leur évitera d'avoir à questionner le système politique prétendument démocratique qu'ils portent à bout de bras et que les Français méprisent de plus en plus largement.

L'autre grande victoire islamiste du mois de juin est bien entendu celle qui a consisté à voter en commission, à l'Assemblée nationale, l'abrogation d'un amendement anti-burkini précédemment déposé au Sénat par le groupe LR. Le burkini, qui doit manifestement être conforme au code de la décence du Président de la République puisque sans l'appui de sa majorité le texte socialiste n'aurait jamais été adopté, est donc parfaitement bienvenu désormais dans les piscines françaises, au mépris de nos traditions vestimentaires estivales. La macronie, les socialistes, les verts, les insoumis, de concert avec les islamistes, semblent avoir repris à leur compte ces vers d'Euripide : « Ô Zeus, pourquoi donc as-tu infligé aux humains ce frauduleux fléau, les femmes, en l'établissant à la lumière du soleil ? »

À l'heure où les femmes sont sommées de ne plus allaiter en public, de rallonger la taille de leurs tee-shirts, de porter des tenues « décentes », de priver leur corps de la lumière du soleil, ces paroles de Paul Morand, en introduction

DÉJEUNE-T-ON SUR L'HERBE AVEC MANET AUTREMENT QUE NUE ?

de ses délicieux *Bains de mer*, me reviennent en mémoire : « *Quand je pense, par-derrière moi, à des journées de bonheur parfait, ce furent presque toujours des journées d'été ; autant dire qu'il y avait quelque bain là-dedans* ». Se baigne-t-on en France, avec Ingres ou Cézanne, autrement que nue ? Déjeune-t-on sur l'herbe avec Manet autrement que nue ? La Vénus de Botticelli ne sort-elle pas de l'onde entièrement nue ? Ne se prélassait-elle pas dans la cité raffinée d'Urbino, sous le regard du Titien et peut-être même de l'incomparable Cortegiano, entièrement nue ? Les demoiselles que Macron souhaite couvrir à tout prix, ne se promènent-elles pas dénudées en Avignon, aux côtés de Pablo Picasso ? Mais cette beauté féminine dénudée rebute Emmanuel Macron ; il n'en veut pas, à l'école moins qu'ailleurs ! Il est en cela le digne descendant du curé de Biarritz qui protestait en 1917, avec l'appui des notables bourgeois, contre les décolletés. Il est malheureusement aussi le digne précurseur des ayatollahs, qui finiront par imposer un jour prochain sur certaines plages et dans certaines piscines françaises le burkini comme unique vêtement de bain décent ! ♦

Littérature jeunesse pour boomers décadents



Laisse pas traîner ton fils... même dans une librairie. Surtout dans une librairie ou une bibliothèque. Après le contrôle parental sur les téléphones, ordinateurs et autres objets connectés, parents, soyez vigilants devant les idées véhiculées à l'école et dans les livres. Si tant est que vous ayez encore votre mot à dire.

Par Gabriel Robin

Dans ses deux volumes du *Déclin de l'Occident*, Oswald Spengler radiographiait l'inéluctable décadence de notre civilisation après la première grande guerre mécanisée. Peut-être faudrait-il ajouter à ces deux tomes des suites, tant notre époque paraît s'effondrer sur elle-même dans un grand feu de joie malsaine. Un tour dans un rayon jeunesse d'une belle librairie française suffit à s'en convaincre.

Qu'est-ce que la littérature de jeunesse ? Qu'est-ce qu'un essai politique destiné aux bambins ? La vraie question sous-tendue par l'existence de bibliothèques entières consacrées aux esprits en formation est celle de leur édification. La construction de la personnalité d'adultes en devenir s'appuie sur des livres justement de plus en plus édifiants, théoriques, pompeux et verbeux. Ceux qu'on trouve présentement sur les étagères des libraires n'ont d'ailleurs pas d'autre projet que de formater des jeunes déjà extrêmement sollicités par une propagande totalitaire protéiforme, en leur proposant des argumentaires clés en main sur les grands sujets du siècle : migrations,

féminisme, pensée magique, et autres « valeurs de la République ».

Il est difficile à l'amateur de belles lettres de l'admettre, mais les bibliothèques sont peut-être devenues l'un des endroits les plus dangereux pour la jeunesse – du moins celle qui s'y aventurera sans précautions, sans formation préalable prodiguée par un entourage cultivé. Au détour des rayons enfants des magasins les plus sérieux, on tombera ainsi sur *Le Petit illustré de l'intimité de la vulve, du vagin, de l'utérus, des règles, etc.*, ouvrage de Mathilde Baudy et Tiphaine Dieumegard aux Ateliers Belle. Le dessin de couverture ne fait pas mystère du programme : un vagin, grand ouvert et rubicond en son centre. « Regarde entre les jambes » : tu y trouveras chère enfant un anus, un pubis, un méat urinaire ou encore des glandes de Bartholi. Moi, moi et mon vagin.

Les vendeurs, qu'on imagine passionnés et connaisseurs, nous conseillent aussi *Nous sommes tous des féministes* par Chimamanda Ngozi Adichie. Le bandeau de l'ouvrage

(Gallimard Jeunesse) indique que cet innocent essai pour les tout-petits a été rédigé « pour un monde plus juste » dans lequel « nous devons élever nos filles autrement et aussi nos garçons ». Ce n'est pas qu'on nous le conseille ; non, on nous le commande, on nous l'ordonne. Nous le devons, c'est notre devoir que de mieux éduquer nos filles et nos garçons – qui ne sont donc plus vraiment à nous, mais à eux, les essayistes jeunesse sortis d'un Master 2 pour gendres et brus fluides de « Sciences politiques » Rennes. La frontière entre leur programme éducatif et celui proposé par Joseph Goebbels et Werner Naumann est ténue.

« Notre façon d'éduquer les garçons ne les aide pas du tout. Nous enfermons les garçons dans une petite cage appelée virilité [...] Quant aux filles, nos torts sont encore plus graves. Nous leur apprenons à se mettre au service de ces hommes à l'égo fragile ». C'est une découverte bien stupéfiante que nous faisons là grâce à madame Ngozi Adichie. Nous n'avons probablement pas un esprit suffisamment porté sur les sciences pour en appréhender toutes les subtilités. La prochaine étape sera sûrement de déboulonner les statues des gorilles à l'égo fragile qui ont colonisé nos « espaces urbains de vivre-ensemble », ainsi que le proposait le gouvernement de Vichy dans une loi d'octobre 1941 en son article premier : « Il sera procédé à l'enlèvement des statues et monuments en alliages cuivreux sis dans les lieux publics et les locaux administratifs qui ne présentent pas un intérêt artistique et historique ». Pénis malséants et personnages troubles sculptés dans le métal pourraient connaître prochainement le même destin. Quid du marbre ? Pourra-t-on le réutiliser pour construire une avenue du genre ?

Dans son sublime journal écrit sous la France occupée, décrite dans sa pleine lâcheté avec une rare acuité, l'avocat Maurice Garçon s'étonnait de l'oisiveté, de la totale indifférence au sort de la nation et des mœurs de la jeunesse d'alors, en des termes, qui, s'ils sonnent démodés et anachroniques, n'ont toutefois que peu perdu de leur redoutable justesse : « Quand j'étais collégien et étudiant, je riaais de l'éducation de nos mères. Les oies blanches, comme on disait. Peut-être l'état d'innocence où on prétendait les laisser comportait-il une part d'abus. Il était naïf de vouloir jusqu'à vingt ans croire que les enfants se font par l'oreille. Mais de là à ce qui se pratique maintenant, il y a un monde ! »

L'état de barbarie dans lequel nous sommes plongés depuis 1914 n'a, au fond, jamais vraiment cessé. Nous avons mécanisé les blindés et la pensée, rouleau-



CES FATS JUGENT QUE LES PARENTS DE 2021 SONT TROP CRÉTINS POUR COMPRENDRE EUX-MÊMES CES PROBLÈMES.

compresseur au service de la bêtise la plus méchante, la plus sentencieuse. *Le Grand Livre contre le racisme* (Avec les textes de lois condamnant actes et propos racistes) publié chez Rue du Monde n'est que le côté pile de ce qui avait cours il y a un siècle, de la même manière que la conception des bureaux de Google n'est qu'un fordisme bien-pensant au lait de soja : tout ça, c'est la domestication de l'humanité – laquelle s'accompagne toujours de sa prolétarianisation, de sa soumission pleine et entière.

Nous sommes esclaves et ces livres pensés pour rééduquer les enfants le prouvent. Trois auteurs appelés Sophie Bordet-Pétillon, Dr Xavier Emmanuelli et Pascal Lemaître – qu'on devine parfaitement adaptés à cette société en voie de putréfaction – n'ont rien trouvé de mieux que pondre *Le Petit livre pour parler des enfants migrants*. Ces fats jugent que les parents de 2021 sont trop crétins pour comprendre eux-mêmes ces problèmes, nous expliquant sur un ton paternaliste issu en droite ligne du radical-socialisme dix-neuvième qu'il faut dire « Bienvenue ! » sur un ton guilleret aux migrants du monde entier. C'est là encore « notre devoir » : « Accueillir des personnes venues d'ailleurs, c'est s'enrichir d'une nouvelle culture, découvrir de nouveaux talents, se faire de nouveaux amis. Peut-être que tu aimes le couscous marocain, que tu es fan du footballeur d'origine camerounaise Umтитi, que tu admires les défilés du nouvel an chinois... Tu vois chaque pays s'enrichit de nouvelles cultures ! »

Et vous, vos gosses sont plutôt pizza ou kebab ? Plus sûrement adeptes des « tacos français », cette partouze culinaire multiethnique convoquant les galettes de maïs, les cordons de bleus et les frites n'ayant plus grand-chose à voir avec ses fraîchement citronnés cousins d'Amérique centrale. La laideur triomphe partout. Avec elle, la méchanceté et le mensonge. Ces trois-là vont toujours main dans la main. Les librairies ne font malheureusement pas exception, mais, de grâce, essayons de foutre la paix aux gosses avec nos obsessions de vieillards décrépits prêts à sortir de l'histoire une bonne fois pour toutes. Sera-ce véritablement une perte ? ♦



RETOUR VERS LE PASSÉ

Par **Philippe Delorme**

AUGUSTE SCHEURER-KESTNER L'honneur d'un capitaine

Dans une lettre du 26 juillet 1897, Auguste Scheurer-Kestner se définit comme « *un bourgeois qui est passionné contre l'injustice* ». Ce vieux lutteur de 64 ans vient d'entreprendre le combat le plus terrible de son existence. Né à Mulhouse en 1833, dans une famille protestante, il a créé à Thann la première usine chimique de France. Engagé dans les rangs républicains sous Napoléon III, ami et proche lieutenant de Gambetta, Scheurer-Kestner est élu député du Haut-Rhin le 6 février 1871. Il signe avec ses collègues alsaciens-lorrains une déclaration solennelle contre l'annexion à la Prusse. Le 2 juillet suivant, il devient député de Paris et fonde l'Union républicaine. Le 15 septembre 1875, il est nommé sénateur inamovible, ce qui fera de lui le dernier représentant de l'Alsace au parlement français. À bien des égards, Scheurer-Kestner incarne l'autorité morale et politique de la III^e République, ce que vient confirmer son accession à la vice-présidence du Sénat, en 1894 : « *Je représente une idée et je ne m'appartiens pas* », dira-t-il un jour.

En cette même année 1894, à la condamnation de son compatriote Alfred Dreyfus pour trahison, ce patriote d'une parfaite rectitude, étranger à tout antisémitisme, a ressenti « *quelque chose de vague et de douloureux* ». S'il croit à la culpabilité du capitaine juif, il ne s'en explique pas les raisons. Il faudra l'intervention du journaliste Bernard Lazare et de Mathieu Dreyfus, le frère d'Alfred, pour qu'il s'interroge davantage. Patiemment, Scheurer-Kestner mène son enquête et se convainc qu'il y a eu erreur judiciaire. Il s'en ouvre auprès de son ami Jean-Baptiste Billot, ministre de la Guerre. « *Le traître est bien un traître* », lui répond celui-ci. Mais le vieux sénateur ne compte pas en rester là, au risque que sa « *réputation soit livrée aux plus effroyables outrages* ».

Le 13 juillet, Scheurer-Kestner reçoit les confidences de l'avocat Louis Leblois, alsacien lui aussi, et ami intime du lieutenant-colonel Picquart,

chef du Service de renseignements de l'armée. Ce dernier lui a révélé que le véritable espion à la solde de l'Allemagne était un certain Ferdinand Walsin-Esterhazy, officier aux mœurs dissolues, perclu de dettes. Afin de le faire taire, Picquart a été expédié au fin fond de la Tunisie. Dès lors, Scheurer-Kestner n'hésite plus. Il proclame sa certitude à la tribune du Sénat, le lendemain même, sans encore dévoiler ses sources, à la demande de Leblois. Ses déclarations déclenchent contre lui une tempête de protestations. Au ministre des Colonies, André Lebon, qui l'exhorte à cesser d'intervenir en faveur de Dreyfus, il fait cette réponse d'un lyrisme plein de noblesse :

« *Que feriez-vous si vous aviez ma conviction ? Vous agiriez comme moi, vous fouleriez aux pieds le crime d'État qu'on décore du nom de raison d'État, ou vous vous mépriseriez vous-même. [...] Je vous dis que Dreyfus est innocent. Je vous dis qu'il est la victime d'une erreur judiciaire ; je vous dis qu'on le sait ; je vous dis qu'on préfère charger sa conscience d'un crime – car c'en est un aujourd'hui – que de reconnaître publiquement qu'on s'est trompé. Je vous dis que de pareilles choses sont inacceptables au XIX^e siècle ; je vous dis qu'elles déshonorent la République ; je vous dis qu'elles feront dans l'histoire une triste place au gouvernement d'aujourd'hui ; je vous dis que, dussé-je y perdre ma situation dans le monde, je remplirai mon devoir !* »

Cependant, rien n'y fait. À l'automne de 1897, Scheurer-Kestner rencontre vainement le président Félix Faure, le ministre de la Guerre, le garde des Sceaux, le Président du Conseil.

La presse l'abreuve d'insultes et de calomnies. On le traite de « Boche », d'« industriel allemand », sous prétexte qu'il a conservé des intérêts en Alsace. Par contre, Émile Zola, dans un article du *Figaro*, lui tresse des lauriers : « *Une vie de cristal, la plus nette, la plus droite. Pas une tare, pas la moindre défaillance. [...] La vérité est en marche, rien ne l'arrêtera* ».

CET ACTE COURAGEUX LUI VAUDRA, LE 13 JANVIER SUIVANT, DE PERDRE LA VICE-PRÉSIDENTE DE LA HAUTE ASSEMBLÉE.

Le 7 décembre, Scheurer-Kestner adresse une interpellation au Sénat sur le refus des autorités de réviser le procès de Dreyfus.

Cet acte courageux lui vaudra, le 13 janvier suivant, de perdre la vice-présidence de la haute assemblée. La voie de la plus stricte légalité, qu'il avait tenté d'emprunter, s'avère une impasse. Zola publie alors, à la une de *L'Aurore*, son « J'accuse » dont le scandale obligera le gouvernement à sortir de son déni. Deux ans plus tard, au terme d'un long parcours du combattant, le 19 septembre 1899, Dreyfus obtenait la grâce du président Émile Loubet. L'un des principaux artisans de cette victoire, Auguste Scheurer-Kestner, s'éteignait le même jour, emporté par un cancer de la gorge. ♦



LES JUPITÉRISMES

L'INCO DICO



Parce qu'il y a des mots qui sont comme des poignards et que l'ignorance tue, L'Inco Dico vous met à la page.

BAILS

« **On fait nos bails dans nos zones en restant vaillants / Mes racailles vendent des sapes venant de Thaïlande / Leur triple système est plus que terrifiant / Nos faits divers sont devenus divertissement** », expliquent Joe Lucazz, Nakk et Alkpote dans la chanson *On fait nos bails*. Les juristes, propriétaires et locataires doivent encore naïvement croire que le terme bail s'accorde au pluriel sous la forme irrégulière de « baux ». Mais les bails de notre belle jeunesse française ne sont que de lointains descendants de nos baux ruraux poussiéreux.

En jeunistan, faire ses bails signifie faire des « affaires », ayant souvent une connotation graveleuse et implicitement sexuelle. D'aucuns prétendent d'ailleurs que les « bails » se borneraient aux préliminaires accomplis avant le coït. Étrange terme pudique pour cacher la crudité des mots dans leur pleine nudité que ce « bail » à caractère licencieux, comme si les gazouillis sous les couettes des lits n'étaient au fond que des petits contrats *intuitu personae* entre adultes – qu'on espère – consentants.

Pourtant, un examen plus approfondi du terme nous montrera que « bails » est issu du créole antillais « bagay » (à prononcer baay), signifiant « chose ». C'est donc « faire la chose » que « faire les bails », ce qui ne manque pas de piment de Cayenne quand on songe que la chose se réduit à ses entrées. ♦ Gabriel Robin

« Jamais nous ne tolérerons que s'installe l'antisémitisme.

Pour Simone Veil dont la stèle a été profanée, à tous, je veux le répéter: la France ne reculera pas. »

Emmanuel Macron, le 14 août, Twitter

« Après la promulgation de la loi bioéthique, je partage ma fierté. Celle d'une promesse tenue et attendue par les Français. Fin septembre, la PMA sera accessible à toutes. »

Emmanuel Macron, le 3 août, Twitter

« Vive le sport collectif! Vive l'EPS! Le succès de notre équipe de France illustre la qualité de l'enseignement de ces sports à l'école. Saluons le travail des enseignants d'EPS et la bonne collaboration avec les fédérations. »

Jean-Michel Blanquer, 7 août, Twitter

« Cette société n'est pas un rêve... »

Emmanuel Macron, le 5 juillet, Twitter

« Il n'y a pas de fatalité. Jamais. Avec de la volonté, on peut s'en sortir. Ensemble. C'est cela l'esprit français! »

Emmanuel Macron, le 2 juillet, Twitter

« Sur l'éducation, je suis très réac! »

Marlène Schiappa, 21 juillet, Le Point

C8 : D'HANOUNA À « UNPLANNED »



C8, chaîne du groupe Bolloré a suscité une vague d'indignation durant l'été. Tout commença lorsqu'elle retransmit en direct la messe du 15 août célébrée en l'église de Cotignac. Suivirent trois films relatant des vies de saint : Jean-Paul II, Mère Teresa et Philippe Néri. C8 ne s'arrêta pas là et poursuivit son assomption catholico-conservatrice avec la diffusion d'*Unplanned*. Réalisé par un chrétien évangélique proche de Donald Trump, ce film relate le parcours d'Abby Johnson, directrice d'un planning familial qui, après en avoir découvert les horreurs, décide de s'opposer à l'avortement. La diffusion d'un tel programme alimenta les contestations et les lamentations des féministes dont Marlène Schiappa. Contre vents et marées, la chaîne privée maintint son programme et ce, avec l'accord du CSA. Jean-Michel Apathie, grand amateur de tweets indécentes voire ignominieuses, n'a pas hésité à comparer, avec sa finesse habituelle le sort des femmes afghanes au délit d'entrave à l'IVG : « *Aujourd'hui Kaboul tombe aux mains des Talibans. Les droits des femmes afghanes seront niés, bafoués, piétinés. Ce soir @C8TV diffuse un film qui milite contre le droit reconnu aux femmes de donner la vie quand elles le souhaitent. Malheur et triste coïncidence* ». La classe internationale. ♦ Adélaïde Barba

ENVERS ET CONTRE-COOL

Par **Pierre Robin**



ABSTENTION, PIÈGE À ...

Au fond, les élections régionales n'ont pas eu lieu, 67 à 68 % des électeurs inscrits ayant traité la chose avec mépris, indifférence et/ou découragement. On commente à bon droit le niveau record de l'abstention, qui a réduit la challengeuse n° 1 du pouvoir au triste sort de femme battue et déçue (mais la vie continue et il y aura d'autres élections, qui intéresseront forcément davantage la moyenne des Français moyens), et transmué de grisâtres notables en place capitalisant sur leur clientèle captive en suprêmes recours (de la droite plus que de la France).

Il me semble que l'abstention facilite justement ces impostures, le système politico-médiatique étant ainsi fait que si la prochaine élection enregistrerait un taux de participation de 10 %, les commentateurs retiendraient encore gravement que la droite serait en train de ressusciter avec 30 % des suffrages, le RN enregistrerait un échec cinglant à 20 %, la gauche résisterait avec un score équivalent, et ainsi de suite. En dernière analyse (biaisée) ne compte que le reliquat des suffrages exprimés, les abstentionnistes étant plus ou moins méprisés par les professionnels de la politique, au même titre que les blancs et les nuls (vous me direz que la réciproque est vraie mais jusqu'à présent, des élus dérisoires comptent plus que des masses abstinentes, c'est immoral et même anti-démocratique mais c'est comme ça).

Moi j'ai toujours voté depuis que j'en ai eu le droit – la première fois ça devait être pour les législatives de l'an 1978 après JC – et presque toujours pour des candidats battus plus ou moins glorieusement. C'était avant par défoulement un peu dérisoire, plus tard par réelle espérance politique. Au fait, c'est l'anti-démocrate Maurras qui avait dit un jour, à peu près, qu'il se reprocherait que sa voix eût manqué à un « bon » candidat – et d'ailleurs l'Action française a participé à une ou deux élections après 1918, avec un succès



très relatif, disons ça comme ça. Bon c'est vrai que je me suis au moins une fois abstenu, et à une élection assez cruciale, mais d'une façon conjuguant heureusement surréalisme et calcul politique. C'était en 1981 : un certain Jean-Marie Le Pen, candidat groupusculaire et d'ailleurs recalé dans la course aux parrainages de notables, avait incité, à la veille d'un deuxième tour que tout annonçait menaçant pour le président sortant,

ses sympathisants à « voter Jeanne d'Arc ». Moi et mes amis du groupe satirique anarcho-réac « Jalons » avions préféré glisser dans l'urne, le fatal 10 mai, une poignée de bulletins « Georges Pompidou » qui furent hélas décrétés « nuls » par le Système, bien qu'ils fussent très bien imprimés dans le respect sourcilieux de la réglementation électorale. Un partisan de Giscard aurait crié à l'irresponsabilité, puisque notre campagne Pompidou 81/88 contribua marginalement, à l'instar du vote Jeanne d'Arc, à l'élection de Mitterrand. Mais pour nous c'était plutôt de l'« abstention révolutionnaire » destinée à couler le candidat qui nous semblait le pire, ou le moins excitant ou le moins riche de potentialités pour l'avenir. Il me faut d'ailleurs là revenir à Le Pen qui, à l'occasion de je ne sais plus quelle élection importante des années 90, avait lancé à l'intention de ses partisans, et contre les candidats de la droite « républicaine », cette formule lapidaire mais pleine d'à-propos : « *Ils vous méprisent ? Méprisez-les !* » Ma foi, 25 ans après, ça me paraît un slogan toujours actuel.

J'ai appliqué depuis ce réflexe politique et intellectuel à tous les candidats de droite « classique » et « de gouvernement », notamment à la présidentielle.

Je crois même me souvenir avoir voté pour l'adversaire résiduel de Nicolas Sarkozy, tant ce dernier me paraissait l'incarnation de toute la laideur et de l'imposture morale et politique de ce monde politique. Avec le recul, je n'en ai aucun regret. D'une certaine façon c'était encore de l'abstention, mais une abstention de classe « billard à trois bandes », qui servait à couler le faux ami, quitte à faire élire un ennemi insignifiant. De fait, je ne peux m'empêcher de m'apitoyer pour ceux qui pensaient – pensent encore – que « Sarko », c'était relativement mieux ou moins pire que Hollande. C'est vrai que ceux-là, du moins, devraient s'abstenir... ♦

Les zéros sociaux

CENSURE PRÉALABLE

Votre serviteur est dangereux. Il est suspecté, inspecté, ausculté, évalué, jugé par la police politique qui sévit sur les zéros sociaux. Quand on tente de se connecter à son compte, apparaît une cruelle mention : « Attention : ce profil pourrait comporter des contenus sensibles. Cet avertissement s'affiche car ce compte tweete des images ou propos potentiellement sensibles. Souhaitez-vous quand même le voir ? »

Que pourriez-vous découvrir de si dangereux sur mon compte twitter que vous ne sauriez pas déjà ? Que la France est un bordel à ciel ouvert ? Des extraits d'ouvrages des temps jadis ? Des relais d'articles de *L'Incorrect* ? De quoi sans aucun doute provoquer la subversion de la jeunesse, la radicalisation des boomers les plus respectueux de l'*ordo macronius*, ou, c'est bien plus grave, les pleurs des plus sensibles d'entre les victimes du patriarcat, traumatisés par les plaisanteries oppressives du grand phobe réactionnaire que je suis.

Récemment, dans un même ordre d'idées, Facebook proposait de balancer ses amis susceptibles d'être attirés malgré eux vers des « contenus haineux » – genre photos de dossiers du *Nouveau Détective* avec analyse de Michel Marie ou reportages de Michael Kael à Groland. Quid, toutefois, des contenus dégueulasses qu'on peut trouver très facilement en utilisant la barre de recherche de Twitter ou Facebook ? Quid du porno sous toutes ses formes ? Quid des supermarchés numériques de la drogue ? Quid du rap gangsta ? Les avertissements de Dorsey et Zuckerberg ne vaudraient-ils que pour nous autres bêtous conditionnés par Trump, CNews ou Zemmour ? Car nous sommes incapables de réfléchir et de nous émanciper. Incapables de nous affranchir de nos préjugés de beaufs abrutis par l'absorption de litres de bière tiède, sortes de hooligans de la pensée interdits des arènes de débats. ♦ Gabriel Robin

FÉMINISTE ET MUSULMANE : QUELLE DRÔLE D'IDÉE !

Dans *We are lady parts*, série attendue prochainement sur les écrans de télévision en France, cinq femmes voilées, de la burka au simple turban, feront évoluer certainement la mentalité de votre tonton raciste et éveilleront la conscience de votre cousine pas encore wokisée. La série nous plonge dans ce Royaume-Uni multiculturel où un groupe punk, formé par des musulmanes aux cultures et pratiques religieuses variées, cherche la gloire. Les liens solides que tissent ces femmes seront-ils un gage de renommée ? Tout dépend si Amina parvient à se trouver un mari...

En somme, le scénario est un récit de Jane Austen (ajoutez le voile et la beuh). Cette production réalisée par l'indienne Nida Manzoor reçoit les louanges de *The Guardian*, de *Vogue* ou du *Financial Times* pour qui « les représentations progressistes mettent en évidence une vérité sur le fait d'être un musulman des temps modernes : vous pouvez à la fois craindre Dieu et fumer de l'herbe ; être désordonné et pieux ». Si la bande-son et la qualité des voix sont saluées par la critique, il n'en reste pas moins que le but de cette création est de façonner l'image d'un islam qui ferait bon ménage avec les femmes mais aussi de lutter contre « le racisme et les esprits qui se rétrécissent », comme on peut le lire sur AlloCiné. La plateforme de streaming du média *Brut* diffusera dès le 15 septembre les six premiers épisodes de cette pépite audiovisuelle. De quoi rendre l'islam et le féminisme sympathiques ! ♦ Adélaïde Barba



BRÈVES DE
STAGIAIRE®
Par Pierre Valentin

KILT À CASSER LES CODES

Le 12 août, le gouvernement écossais a publié un document de 70 pages destiné aux écoles qui demandent aux enseignants de ne pas interroger les élèves s'ils disent qu'ils veulent effectuer une « transition ». Le texte affirme qu'il faudrait leur demander plutôt leur nouveau nom et leurs nouveaux pronoms, le tout sans que les parents soient nécessairement au courant, afin d'être plus « inclusif ». Les plus jeunes auront quatre ans, et on peut légitimement se demander pourquoi cet âge est fixé arbitrairement aussi haut. À croire qu'ils n'ont jamais entendu parler du concept de « transition prénatale » ! Certains s'inquiètent également du fait que des jeunes qui jouent avec des jouets traditionnellement associés à l'autre sexe dans les écoles soient en conséquence injustement décrits comme « trans ». Les petits garçons qui jouent avec des poupées seraient-ils forcément des filles ? Et les filles qui jouent avec des voitures, des garçons ? Vous me direz, les Écossais sont constamment en avance sur leurs temps, ils ont toujours porté des robes. ♦

ET LE TALIBAN CHAR(R)IA

« Nous allons permettre aux femmes de travailler et d'étudier. [...] Les femmes vont être très actives dans la société mais dans le cadre de l'islam », a déclaré le sourire aux lèvres Zabihullah Mujahid, porte-parole du groupe taliban, lors d'une conférence de presse à Kaboul le 17 août. Difficile de comprendre pourquoi certaines s'obstinaient à s'accrocher aux roues des avions américains qui quittaient Kaboul. Jean-Yves le Drian, dont l'inquiétude au sujet des droits de femmes en Afghanistan frise franchement le complotisme, a également affirmé : « Il faut un gouvernement inclusif qui montre que les Talibans ont changé ». Benoît Hamon s'est immédiatement rendu sur place pour mettre en place des ateliers de fabrique de clitoris en pâte à sel. Mujahid termine sur une contradiction savoureuse : « Les femmes seront bien traitées dès lors qu'elles respectent la charia ». Nous voilà rassuré.e.s. ♦



LA CLASSE ARMORICAINE

Par **Maël Pellan**

Illustré par **Romée de Saint Cérans**

Lost in trans

Pour une publication concurrente mais néanmoins amie, j'ai suivi tout l'été sur les réseaux sociaux le quotidien de jeunes transsexuels. Problèmes psychologiques innombrables. Engraissés à la testostérone (la « T » dans le jargon tarlouze) ou aux traitements hormonaux féminisants. Les pauvres bougres ne savent plus où ils en sont. Deviennent des monstrosités à la sexualité extravagante. Pour ceux qui ont des enfants, les pauvres gosses sont complètement paumés. Une horreur ! Je mets les couilles de Guillebon sur le billot que dans quelque temps cette épidémie de transsexualisme galopant accouchera d'un immense problème de santé publique. Quand il faudra accueillir en psychiatrie tous ces jeunes qui auront gâché leur vie en se faisant couper les roustons, pousser des seins ou des barbes de ZZ Top alors qu'ils n'étaient, en vérité, que des ados en crise. Le gouvernement et le corps médical qui suivent les divagations de quelques lobbys braillards sont des criminels. Oui ! Ces voyages aller-aller vers l'autre sexe sont des futurs voyages vers le suicide. Je le crains ! Au mieux, dans quelque temps, nous verrons les premières plaintes de ces jeunes fragiles qui accuseront l'État d'avoir cédé à leurs caprices.

TROU DE BALLE À LOUER

Car au-delà de l'aspect strictement physique, la question psychologique et sociale montre la face cradot de cette mode. En étudiant cet infra-monde, on découvre, par exemple, la banalisation de la prostitution des jeunes transsexuels. Beaucoup gagnent désormais leur vie avec leur trou de balle et se payent leurs opérations de « féminisation du visage » ou de « vaginoplastie » de cette façon ! Rebaptisés « travailleurs du sexe », ils s'exposent sur OnlyFans pour 10 ou 15 € la série de vidéos ou de photos de cul ou se prostituent fièrement et servent de vide-burnes à de vieilles pédales dégoûtantes. Et, dans la « communauté », tout cela est devenu parfaitement normal. La moindre critiquoquette contre cette nouvelle

forme d'auto-esclavage est le signe du plus odieux fascisme. De « putophobie » dans le jargon progressiste. L'insupportable critique d'une activité devenue parfaitement honorable. « Michetonneuse transsexuelle » pour votre Louis un peu concon, ça peut-être un beau projet de vie après tout ? Soyez moderne, pensez-y au lieu d'essayer de l'inscrire en école de commerce.

J'AURAIS VOULU ÊTRE UN AUTIIIIIIISTE...

Ensuite, cette plongée dans le gender fluide m'a permis de découvrir une nouvelle mode : « l'autodiag » pour autodiagnostic. Au début comme un con, j'ai cru qu'ils parlaient des bagnoles, mais non. En fait, la grande mode chez les givrés de la transidentité est d'être autiste. Ce qui permet de rajouter une oppression sur leur CV. Et cette nouvelle oppression sur le marché s'appelle le « validisme », qui s'exerce contre les « neuroatypiques ». C'est-à-dire l'oppression des handicapés, notamment mentaux, par les personnes normales comme vous et moi.

N'ayant pas envie de se couper un bras ou une jambe, ces pros de la pleurnicherie ont trouvé une nouvelle marotte pour être reconnus handicapés de quelque part : s'auto-diagnostiquer autiste. Pas un médecin ne les considère comme autiste, mais eux veulent l'être, donc ils « s'auto-diag » autistes. Autiste Asperger bien entendu car ils n'ont pas envie de baver partout pour convaincre l'auditoire. L'Asperger c'est l'autisme cool, qui ne se voit pas trop. Ensuite, ils annoncent fièrement leur « coming out » autiste sur twitter. Nous avons donc parfois des exemples de « meuf trans, lesbienne et autiste autodiag » avec tout un tas de dégradés incompréhensibles pour un esprit normal.

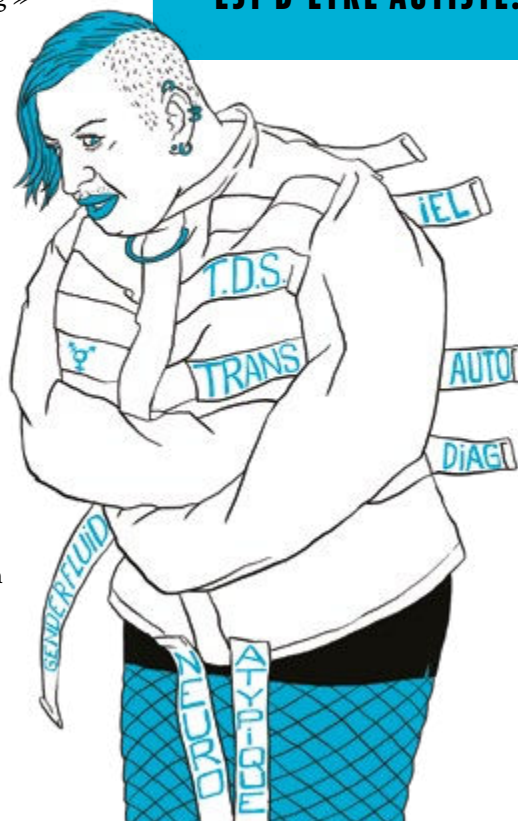
...POUR POUVOIR FAIRE MON NUMÉROOOOOO

Je suis arrivé à la conclusion que la question du neuroatypisme est la prochaine grande dinguerie de demain. En résumé : la société doit accepter la « neurodiversité », sinon c'est une société fasciste.

Un mec qui mange son caca dans un asile n'est pas un cinoque, c'est juste un exemple de « neurodiversité ». Partant, il faut accepter toutes les « diversités », les « différences » mentales et fermer les asiles, sinon c'est une oppression systémique. Vous suivez ? Le transsexualisme est un trouble de la personnalité, tout le monde en est conscient, même eux. Pour faire passer la pilule Simone, la première étape a donc été de dé-dinguer les travelos (en 2010, le transsexualisme a été retiré de la liste des affections psychiatriques par Bachelot), et maintenant – comme ils ont tous plus ou moins les neurones qui se touchent (dépression, schizophrénie, asuétudes...) – le but est de s'employer à « normaliser » ces troubles mentaux sous couvert de « différence ». Malin !

Cette année, la Suède a commencé à s'affoler face à l'épidémie de transgenrisme chez les jeunes. Il est temps que la France s'interroge sérieusement sur le sujet, avant de devoir s'interroger dans quelques années, de façon, hélas, plus tragique. ♦

EN FAIT, LA GRANDE MODE CHEZ LES GIVRÉS DE LA TRANSIDENTITÉ EST D'ÊTRE AUTISTE.



LE SOUTIF EST-IL de droite ?

Par Richard de Seze

Je m'étais enfin décidé à donner à cette chronique le poids et la gravité nécessaire que tant d'esprits sérieux réclament. J'allais traiter *L'État de droit est-il de droite ?* quand un ami m'a appelé : « *Le sous-tif est-il de droite ?* » m'a-t-il immédiatement demandé, d'une voix où la curiosité l'emportait à peine sur l'angoisse. Il sortait d'une conversation avec une jeune fille qui avait décidé d'abandonner le soutien-gorge. Elle affirmait être de droite. Au diable les gens sérieux. Selon ce que cette chronique dictera, des milliers de femmes (dans un premier temps) décideront ou non d'abandonner leurs sous-tifs, et l'industrie de la corsetterie tremblera. Je n'ai jamais éprouvé aussi fortement le poids de ma responsabilité incorrecte.

La question est en effet délicate. Au nom de la tradition (le soutien-gorge remonte à la plus haute antiquité), on serait tenté de dire que le soutif est de droite. Mais cette antiquité n'est-elle pas suspecte ? On ne sait pas si c'est la pudeur ou l'impudeur qui a dicté l'usage, la prudence ou l'imprudence, la coquetterie ou la négligence ; l'apodesme ou le strophium n'avaient pas toujours de fonction pratique (selon le professeur Jean-Denis Rouillon, professeur au CHU de Besançon, qui a mesuré pendant quinze ans les poitrines de plus de trois cents femmes de 18 à 35 ans, ne pas porter de soutien-gorge permettrait à la poitrine de se raffermir grâce au renforcement naturel des tissus de suspension ; l'étude date de 2013, les résultats doivent être confirmés).

Aussi bien, ne pas porter le soutien-gorge peut être gage de confort et de simplicité, et même de liberté : Jacques Laurent (qui était de droite) décrivait une de ses héroïnes en expliquant que sous son corsage ses seins vivaient une existence « libre, tiède et soyeuse ». L'époque manque assez de libertés pour que celle-ci ne soit bonne à prendre. N'oublions pas que le renoncement au soutif s'est accentué avec le confinement et que, privées de libertés, les femmes se sont libérées autrement (et ont ainsi gagné en plus quelques dizaines de secondes chaque jour). À ce titre, le soutif ne serait donc pas de droite, surtout le soutif paré des nuances d'aujourd'hui : absurde cadeau pour la fête des mères, wonderbra standardisant et stigmatisant, et même symbole féministe puisque c'est une ouvrière communarde, Herminie Cadolle, qui le remit au goût du jour (ses sœurs en féminisme disent qu'elle l'inventa : non).

Oui, mais les féministes considèrent le soutif comme un symbole d'oppression, au même titre que le corset (et, d'une manière générale, n'importe quelle parure). Peut-on être d'accord avec des féministes ? Non. Mais on peut considérer qu'elles ont raison malgré elles. En dénonçant le patriarcat plutôt que d'accuser la compétition intrasexuelle et sa succession de modes absurdes et d'oukases définitifs enrégimentant les corps et les apparences, elles servent la liberté malgré elles. Faisons confiance aux féministes pour vouloir bientôt matriarcalement frustrer les femmes de la liberté qu'elles se seront donnée.

Sujet aux modes les plus douteuses, objet ambivalent depuis ses origines, nocif au sain développement des corps, réceptacle de fausses vertus, le soutif n'est pas de droite. ♦





LE COÛT DES AUTRES

Par **Sylvain de Mullenheim**

Le jour du dépassement de la Terre

Le 29 juillet, le gouvernement nous a officiellement informés que l'humanité venait de « dépenser l'ensemble des ressources que la Terre peut régénérer en un an ». Ce « jour du dépassement » est calculé chaque année par l'ONG américaine Global Footprint Network. De qui s'agit-il ?

Né en 1962 à Bâle, l'ingénieur Mathis Wackernagel est allé passer en 1994 une thèse de doctorat en planification communautaire et régionale à Vancouver. Au cours de ses travaux, il a inventé le concept et la méthodologie de calcul de l'empreinte écologique. Le concept est simplissime. Prenez la France et son économie. Elle possède un secteur primaire (agriculture, pêche, sylviculture, etc.), un secteur secondaire (l'industrie) et un tertiaire (les services). Chaque secteur a besoin d'une aire géographique précise pour produire ses récoltes, construire ses produits et absorber les émissions de carbone générées localement. Si la France a assez de surface, tout va bien. Mais après il y a les importations et les exportations avec leur empreinte environnementale respective. Additionnez le tout, et vous saurez si vous consommez plus que vos réserves écologiques.

Malgré son caractère enfantin, la thèse du Suisse s'est répandue comme une traînée de poudre. Les distinctions sont tombées en pluie fine.

Les universités se sont roulées par terre pour le prendre comme professeur. En 2003, Mathis Wackernagel a fondé le Global Footprint Network, une organisation non gouvernementale de droit californien, qui s'est mise à promouvoir le jour du dépassement, avec un succès gigantesque et plus de 4 milliards de passages dans les médias de 120 pays.

Le réseau a alors créé un calculateur d'empreinte environnementale, en libre-service, pour que chacun puisse mesurer comment il participe à la destruction de son environnement. Le calculateur est corrélé à une plateforme de données ouvertes en provenance de l'ONU. Plus de

20 millions de gens se sont mis à utiliser un générateur de graphique simple.

Dans ces conditions, l'argent a afflué. En 2018 et 2019, les comptes de l'ONG affichaient des dépenses annuelles de 1,4 million puis 1,2 million de dollars. À la fin de chacune de ces deux années, l'organisation a affiché un excédent de 571 329 puis 692 314 dollars, soit 1,2 million sur les deux exercices. Il faut dire que la moitié des revenus, dans les 500 000 dollars par an, proviennent d'activités commerciales. Le réseau facture l'utilisation d'outils pour entreprises ou gouvernements qui souhaitent calculer leur propre empreinte et la présenter sous le jour qui les arrange. Et puis il y a les sponsors. Le plus gros est Schneider Electric. L'entreprise donne 80 000 dollars par an pour que le réseau parle d'elle. En miroir, elle met en avant ses nouveaux produits électriques basse consommation. Ben tiens.

Tout cet argent alimente désormais une fondation, la FoDaFo (Footprint Data Foundation), destinée à faire passer le message à un autre niveau. L'autre niveau, c'est bien sûr le politique.

Pendant ce temps, personne n'ose rappeler que le concept d'empreinte environnementale est une fable pour les enfants. Dès lors que vous craquez une allumette, votre empreinte est négative. Dès lors que vous

achetez une maison ou roulez en voiture, vous êtes totalement négatif. Mais c'est oublier le concept d'amortissement. L'usine amortit pour tout le monde.

Et c'est oublier que la planète peut nourrir 14 milliards d'êtres humains sans trop changer les choses. En 2014, le Belge Olivier De Schutter, rapporteur spécial de l'ONU pour le droit à l'alimentation rappelait qu'on produisait alors l'équivalent de 4 500 kcal par personne et par jour, soit deux fois plus que les besoins journaliers de 7 milliards d'habitants. Ce type de chiffre est désormais dissimulé sous le catastrophisme. ♦

DÈS LORS QUE VOUS CRAQUEZ UNE ALLUMETTE, VOTRE EMPREINTE EST NÉGATIVE. DÈS LORS QUE VOUS ACHETEZ UNE MAISON OU ROULEZ EN VOITURE, VOUS ÊTES TOTALEMENT NÉGATIF.



Woke de fées

Par Radu Stoenescu

Les wokes s'attaquent aux contes de fées. Résultat ? Cendrillon la gagueuse se prostitue sur Amazon.



Vous paierez bien votre lavage de cerveau ? Allez donc voir la nouvelle Cendrillon disponible sur *Amazon Prime*. D'après la bande-annonce, on sait déjà comment le conte de Perrault a été réécrit, et à quelle fin : Cendrillon ne rêve pas d'épouser le prince, mais d'ouvrir sa boutique de couturière et de vendre des robes, elle va au bal pour se faire de la pub, comme une *business woman* responsable qui donne d'elle-même pour la réussite de son affaire, qui ne fait pas la fête mais qui *réseaut* ; loin de s'y opposer, c'est sa marâtre qui la pousse à épouser le prince – un androgyne avec autant de prestance qu'une serpillère mouillée. Mais avec la bénédiction de sa marraine, qui est, bien sûr, non pas une grand-mère attentionnée, mais vous l'aurez deviné, une tante de couleur. Cendrillon refuse, puisqu'elle ne veut pas vivre dans une « prison dorée que l'on aurait échafaudée autour de son être ». Elle ne veut pas d'amour, elle veut gagner du fric, bordel ! Elle ne veut pas être reconnue pour ce qu'elle est – belle, fraîche, appétissante comme une petite Cubaine – Cendrillon est jouée par Camila Cabello – mais elle veut que l'on paie son travail à son juste prix. Grâce à Dieu, il y a encore quelques nobles fortunés qui peuvent la payer grassement pour les créations fantastiques réalisées dans sa cave. Dans sa niaiserie enfantine, un conte de fées vise normalement à nous ouvrir ce qu'il y a de plus merveilleux et d'étrange, et pourtant, si rare : l'amour. Mystérieux les uns pour les autres, les hommes et les femmes n'ont pas trouvé d'autre passerelle entre leurs mondes que cette fragile illusion enivrante. Mais ici, la réécriture de *Cendrillon* ramène le spectateur du stade génital au stade anal : ce n'est pas Cupidon qui préside aux amours, mais le dieu du commerce. Passons sur les clichés qui encadrent la masculinisation de cette histoire, et qui lui servent d'alibi en arrière-plan : non, dans une société traditionnelle, personne ne se moquait des femmes qui allaient vendre leur production au marché, et le travail des femmes n'y a jamais été dévalorisé.

Ce qui est désolant, ce qui désenchante en musique le monde de ce « fait de comptes », c'est la dispa-

rition du désir entre Cendrillon et le prince. Elle ne tombe plus amoureuse, car tomber, c'est perdre son autonomie, ce n'est plus pouvoir accorder son consentement éclairé, c'est être sous emprise. Le prince est déshumanisé et réduit à son statut social. Il n'est plus un homme désirable, mais une fonction d'enfermement. Alors que le conte original narrait la puissance de l'amour par-dessus les conditions de fortune, cette réécriture écrase les individus sur leur statut économique, et noie les frissons sacrés de la sentimentalité traditionnelle dans les eaux glacées du calcul égoïste. Cendrillon doit choisir entre son argent et l'argent de son mari, mais elle ne peut échapper à l'argent.

CENDRILLON (1h53), de KAY CANNON, avec Camila Cabello, Idina Menzel, Pierce Brosnan, Minnie Driver, le 3 septembre sur Amazon Prime

ELLE NE VEUT PAS D'AMOUR, ELLE VEUT GAGNER DU FRIC, BORDEL !

Ce film illustre le devenir des relations hommes-femmes, anticipé il y a quarante ans par Ivan Illich dans *Le genre vernaculaire*. Le féminisme qui sous-tend *Cendrillon* croit agir pour réparer une faute historique, la domination des hommes sur les femmes. Or c'est là l'erreur : jusqu'au XIX^e siècle, explique Illich, la plupart des gens vivaient dans une économie de subsistance qui ménageait des sphères économiques incommensurables aux deux genres. C'est la mise en équivalence du travail des hommes avec celui des femmes à travers la sphère monétaire qui a créé les conditions du malheur conjugal moderne, où le travail domestique de la femme a été soudainement dévalorisé, tandis que l'homme payait le prix fort en s'enchaînant à la Machine. Cette naïve et calculatrice Cendrillon croit lutter pour elle-même en tant que femme, alors qu'elle se déféminise avec chaque victoire, car elle ne voit plus en l'homme son complément, mais son concurrent plus chanceux. L'amour a cédé la place au ressentiment, jusqu'à ce que la mort les sépare. ♦

En France, ils sont des milliers chaque année à abjurer l'islam pour rejoindre la communauté des baptisés. Obligés de dissimuler leur foi nouvelle pour échapper aux persécutions, il est très difficile de les convaincre de parler. Trois d'entre eux ont néanmoins accepté de se confier.

QUITTER L'ISLAM, RISQUER LA MORT

Dossier dirigé par Aurore Leclerc
Illustré par Romée de Saint Cérans

Nàïma a la quarantaine et vit dans un quartier islamisé de banlieue parisienne : « Je suis issue d'une famille musulmane, mais je n'ai jamais voulu adhérer à l'islam. J'étais le mouton noir de la famille ». La barbarie islamique, elle la connaît. Sa mère arrivée en France après la guerre d'Algérie est mariée de force à un cousin, à l'âge de 16 ans. « Son père lui a fait croire à des vacances au bled, il lui a déchiré son passeport. Elle a été droguée et violée durant toute sa nuit de noces. J'ai moi-même échappé à un mariage forcé à 17 ans. Deux de mes amies sont parties en vacances et ont subi ce sort ». Battue par son père quand elle est enfant, Naïma se rapproche instinctivement du Christ : « Je faisais des croix en papier pour me protéger. J'ignore comment m'est venue cette idée. Ma mère avait rejeté l'islam, du moins intérieurement. Je regardais la messe avec elle le dimanche matin et j'ai vu les films Jésus de Nazareth et Bernadette. Ce fut le début de mon chemin vers le catholicisme. Un jour, j'ai vu Jésus en rêve. Et j'ai choisi de me tourner définitivement vers lui ».

Naïma décrit l'insupportable pression sociale de son quartier : « L'islamisation est totale dans ces quartiers pourris. Pendant le ramadan, c'est atroce. On ne peut pas manger dehors, on ne peut pas boire un verre dehors. Si vous le faites, vous

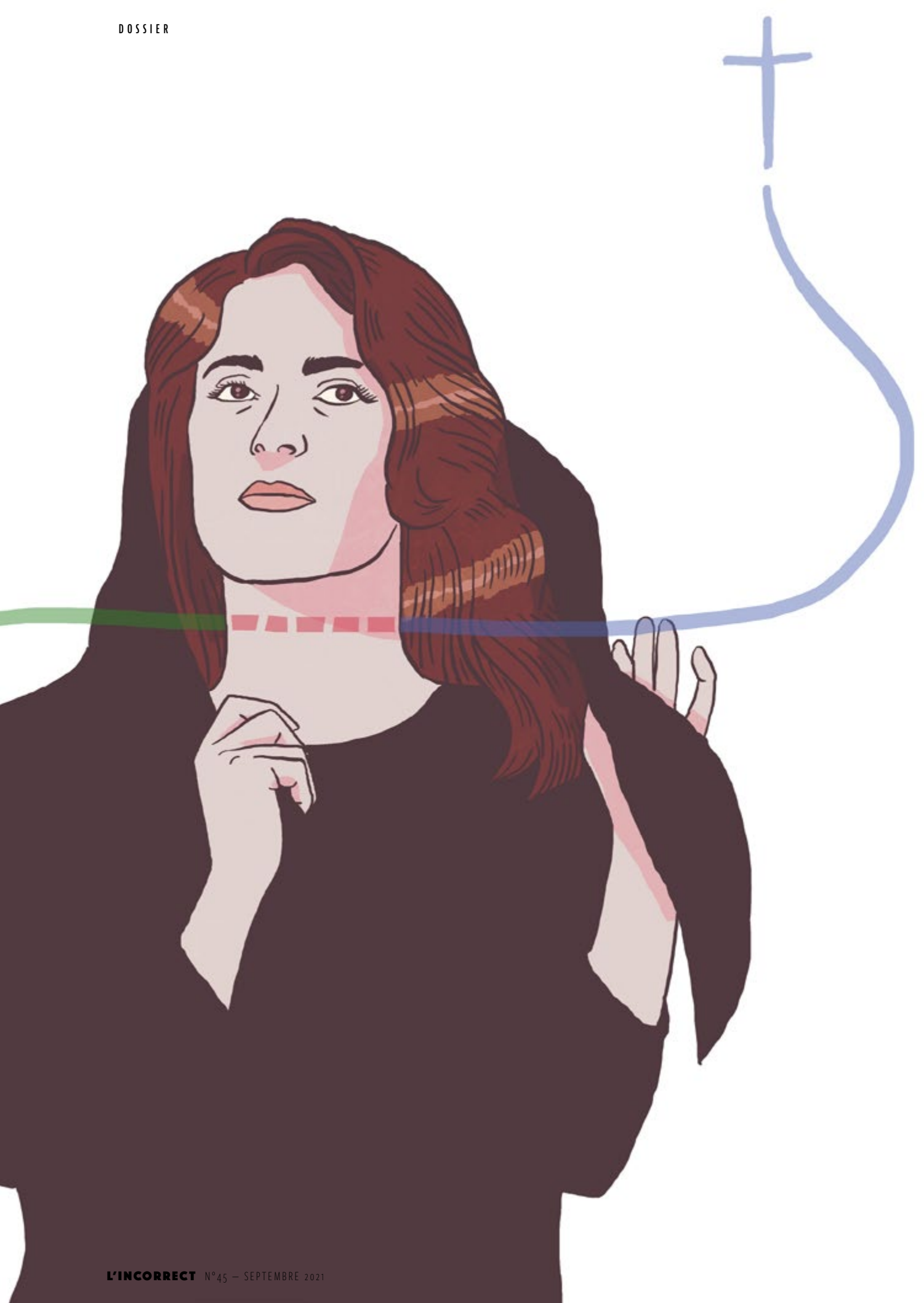
devez affronter la pression, les mauvais regards et les insultes. Ils obligent même les personnes gravement malades à observer le jeûne, en leur disant qu'elles vont guérir ». Même obligation côté vestimentaire, surtout pour les femmes. Le voile est quasiment une obligation, s'y soustraire et s'habiller à l'européenne relève du militantisme. Naïma décrit une police religieuse à l'œuvre dans tous les aspects de la vie quotidienne : « Dans la ville, nous sommes fliqués en permanence. Les islamistes surveillent ce que l'on achète lorsque nous faisons nos courses. Ils enquêtent pour savoir si l'on est une fille "dévergondée", si des hommes viennent chez nous. En tant que mère célibataire, je suis considérée comme une putain, une traînée. Dans ces quartiers, la femme qui n'a pas un "tuteur" musulman [frère, père, cousin, mari ou fils] est une prostituée. Et celle qui a un tuteur non-musulman est une traîtresse qui s'est vendue à un "kâfir" – un mécréant. Un homme soi-disant très religieux m'a proposé de l'argent pour coucher avec lui. Il a même proposé d'emmener mon fils de trois ans à la mosquée. J'ai évidemment refusé sachant que beaucoup d'enfants sont violés là-bas, mais personne n'en parle ». La police des mœurs s'accompagne d'un embrigadement de la jeunesse par d'ex-taulards fraîchement promus « moudjahidines » comme Amedy Coulibaly. Naïma assiste à l'em-

brigadement de son frère dans l'État islamique : « Mon propre frère a failli partir au djihad. Les islamistes recrutent les jeunes désespérés ou sans surveillance. Il a voulu partir se faire exploser la cervelle d'abord au Niger, puis en Syrie. Pour l'en empêcher, j'ai dû faire appel à une partie de ma famille, qui s'est finalement retournée contre moi ».

Julien, lui, a vécu la radicalisation de l'intérieur. Ce quarantenaire a rejoint l'islam à la sortie de l'adolescence. Il explique sa conversion par trois facteurs combinés. D'abord, le fait de grandir en dehors du catholicisme : « Je suis né dans les années 80, et à l'époque c'était la mode pour les parents de ne pas baptiser leurs enfants. Je n'ai donc pas été baptisé et n'ai reçu aucune éducation religieuse ». Ensuite, la haine ou plutôt le mépris de soi inculqué de façon insidieuse par l'Éducation nationale : « À l'école, on ne donnait aucune fierté aux enfants d'être français. Quand on était le Français de la classe, on avait presque honte ». Enfin, l'apparition de certaines questions spirituelles dans un environnement islamisé : « J'ai perdu un proche, de là sont nées mes premières interrogations religieuses. Et les seules personnes qui furent présentes pour y répondre étaient des amis musulmans ».

Lorsqu'on lui demande ce qui l'a attiré dans l'islam, il décrit la « taqîya » – « mensonge licite » ou « dissimulation » – employée par les musulmans : « Ceux qui vous poussent à vous convertir sont très malins. Ils ne vous parlent que de l'islam de La Mecque, période où Mahomet était seul et pacifiste. Ils ne vous parlent jamais de l'islam de Médine, période à partir de laquelle Mahomet possède une armée et devient beaucoup plus belliqueux. Les traductions françaises du Coran sont largement édulcorées et les livres sur l'islam écrits en français présentent une religion très tolérante, très "catho compatible". Voilà comment on rentre dans l'islam, petit à petit. Une fois entré, on vous dit qu'il faut vous concentrer sur la croyance "Aqida" – du verbe "aqada" qui signifie "serrer un nœud très fort". Le but est que la foi devienne si forte que vous soyez ensuite disposé à accepter n'importe quoi. Par la suite je suis devenu salafiste, pour être au plus près de la vérité islamique ».

Le déclin pour en sortir viendra de l'apprentissage de la langue arabe et des attentats de 2015. Troublé, Julien com-



CONVERSIONS

Alexia Vidot, rédactrice à *La Vie*, n'a pas voulu seulement livrer son témoignage mais écrire sur la conversion en général. Si elle présente d'abord la sienne, en l'émaillant de passages idoine des écritures et de citations de grandes figures de convertis tels que Paul Claudel et les époux Maritain, c'est pour aborder le sujet de l'intérieur, car l'expérience de la rencontre de Dieu est avant tout un sujet intime. L'auteur témoigne donc adroitement de manière à la fois personnelle et globale avant de présenter le sujet de l'extérieur à travers sept portraits de convertis du siècle dernier issus d'horizons et de milieux différents: la caricaturiste Marcelle Gallois, le danseur et chorégraphe rwandais Cyprien Rugamba, la journaliste et militante de gauche Dorothy Day, l'artiste mondain Alex-Ceslas Rzewuski, l'agent du KGB Sergei Kourdakov, le médecin japonais Takashi Nagai et le



COMME DES CŒURS BRÛLANTS, ALEXIA VIDOT, Artège, 248 p., 17,90 €

protestant fanatique Bruno Cornacchiolla. C'est aussi un témoignage sur l'œuvre divine dans le cœur des hommes avec toute sa disparité, sa délicatesse, sa patience, sa douceur et sa force: Dieu s'adapte à sa créature comme un stratège et en respecte la particularité comme un père.

Si le premier chapitre est parfois laborieux malgré quelques moments de grâce véritable et une adresse incontestable, les suivants sont passionnants, émouvants et enrichissants. Légère nuance agaçante toutefois dans la pudique présentation du dernier (Bruno Cornacchiolla) comme « fondamentaliste romain ». On se demande tout au long du livre ce que recouvre cette curieuse association de termes: il s'agit finalement d'un protestant enragé. Sans doute a-t-on souhaité ménager par-là la sensibilité d'un certain lectorat... Cette pudeur peu bloyenne ne gâche heureusement pas un livre fin, intelligemment construit, édifiant et bouleversant.

◆ Yves Choisy

**« SI MA
CONVERSION
S'ÉBRUITE
DANS LE
QUARTIER, JE
RISQUE D'ÊTRE
TUÉE. »
NAÏMA**

mande *As-Sira*, une biographie de Mahomet écrite en arabe. « J'ai été horrifié. Celui que je pensais être un modèle absolu s'avérait être un violeur, un pédophile, un assassin, un pillard. Il cohabitait désormais à mes yeux toutes les cases du mal. Savoir que ce type immonde faisait partie des piliers de ma foi m'était insupportable. Il me restait trois solutions: devenir un terroriste, vivre en hypocrite, ou bien apostasier. Comme je n'avais l'intention ni de tuer des gens, ni de mentir, il ne me restait qu'une solution. Plus tard, j'ai découvert et rejoint le Christ ».

C'est aussi en comprenant les horreurs de l'islam que Djamila a pris le chemin du christianisme. « Je me suis convertie au catholicisme il y a 13 ans, à l'âge de 42 ans. Je sortais d'un divorce assez douloureux. J'ai découvert la supercherie, les atrocités de l'islam en cheminant vers le Christ ». Sa famille d'origine kabyle est assez tolérante. Dans un premier temps, ses proches ne la prennent pas au sérieux, attribuant ses doutes à son divorce difficile. « À la fin, cela a préparé le terrain pour qu'ils acceptent ma conversion. Il y a eu malgré tout un rejet de la part de certains pour qui je prenais le chemin du diable, mais pas de reniement. Ils espèrent toujours que je finisse par "revenir à la raison". Je n'ai pas subi de menaces, ni de persécutions de la part de ma famille, mes parents m'ont même accompagnée à Lourdes il y a deux ans. En cela je suis nettement privilégiée par rapport à d'autres ».

Si Djamila est une rare privilégiée concernant sa famille, la situation dans la rue est bien différente: « Lorsque je fais de l'évangélisation dans la rue ou sur les marchés, je reçois des menaces de mort de la part de musulmans. On m'a déjà dit: "Si tu étais dans un pays musulman, je te tuerais". D'autres me font le signe de l'égorgeage avec leur doigt en me disant: "Arrête d'égaler". Mais de cela nous étions prévenus, la persécution fait partie intégrante de la vie et de la mission du chrétien, pour suivre l'exemple du Christ. Ces menaces prouvent que nous sommes sur la bonne voie ».

Naïma aimerait elle aussi témoigner de sa foi publiquement, mais élevant seule un enfant en bas âge, ne peut s'y résoudre. « Ce n'est pas tant de ma famille que j'ai peur, mais plutôt des gens dehors. Si ma conversion s'ébruite dans le quartier, je risque d'être tuée. À l'heure qu'il est je suis vue comme une mère célibataire donc une traînée, mais s'ils savaient que j'étais devenue catholique alors je deviendrais une traîtresse. Le simple fait de ne pas aimer l'islam, de le rejeter est extrêmement grave, mais quitter l'islam pour embrasser une autre religion c'est de la haute trahison. Il y a une église près de chez moi, et si les habitants du quartier me voyaient y entrer, ma sécurité ne serait plus garantie. Je fais le nécessaire pour m'en aller d'ici au plus vite, afin de vivre ma foi au grand jour, aller à la messe, prier en toute liberté. Pour l'instant, j'ai l'impression d'être en prison ».

Quant à Julien, lui aussi a dû cacher son apostasie pour se protéger lui et sa famille. « Je n'ai pas déclaré mon apostasie, cela aurait été suicidaire. Je n'ai donc pas subi de persécutions, mais une énorme pression sociale. J'ai cessé d'aller à la mosquée, rasé ma barbe et me suis habillé normalement. Mon épouse l'a vécu comme une délivrance, mais impossible pour elle de retirer son voile. C'était trop risqué ». Ne le voyant plus à la mosquée, ses ex-coreligionnaires viennent le chercher chez lui constamment. « Les gens ont fini par se douter, par devenir méfiants, une pression s'installait. J'ai pris les devants, et nous avons déménagé avant de subir des persécutions car je savais que ça finirait par arriver ».

Julien explique ce pressentiment par la porosité entre salafisme et djihadisme. « Les salafistes considèrent que tant qu'ils sont en France, la charia ne s'applique pas. Mais avec l'apparition de Daech, beaucoup de salafistes ont reconnu Al Baghdadi comme l'émir qu'ils attendaient. À leurs yeux, la sentence pour un apostat doit s'appliquer peu importe l'endroit où l'on se trouve sur terre. Et cette sentence est la mort ». ◆ Aurore Leclerc

ENTRETIEN AVEC SAÏD OUJIBOU

UN PASTEUR QUI A LA RAGE

En mars, l'Institut européen pour le droit et la justice (EIJL) dévoilait les persécutions subies par les musulmans convertis au christianisme en France. **Saïd Oujibou**, musulman converti au protestantisme et devenu pasteur, en a fait le combat de sa vie. Il nous raconte ce qui arrive à ceux qui quittent l'islam pour le Christ, et réclame le réveil des institutions politiques et religieuses.

Quelle est la situation des musulmans qui se convertissent au christianisme en France ?

« Coraniquement », un musulman n'a pas le droit d'abjurer sa foi, et encore moins de se convertir à une autre religion. Cela relève de la loi islamique sur l'apostasie, la « rida ». Chaque musulman se voit inculquer cette notion théologique, qui est appliquée selon le degré d'islamité des familles, mais de manière générale la conversion d'un fils ou d'une fille au christianisme est un scandale. Le converti subit alors une persécution qui peut être mentale, psychologique voire physique, même en France. La plupart du temps, ces persécutions concernent les femmes, qui représentent 70 % des conversions : ce sont elles qui subissent le plus de violences physiques. On peut aller jusqu'à les ramener en Afrique du Nord, confisquer leurs papiers et les marier de force. Rien de neuf, puisque la loi islamique se considère au-dessus des lois de la République. Et la loi « contre le séparatisme » n'y changera rien : les musulmans mettent en place une stratégie d'adaptation, de grignotage et un double discours.

J'aide par exemple la fille d'un imam qui s'est convertie et qui est tétanisée à l'idée de l'annoncer à son père. Elle a malgré tout fait part de sa conversion à sa mère, aux yeux de qui elle n'est désormais plus qu'une traînée, une moins que rien. Elle a reçu le message suivant : « *Tes vêtements sont dans un sac en plastique et ils sont humides* ». Traduction : « *On se débarrasse de toi et on s'en lave les mains* ».

Jusqu'à où peuvent aller ces violences physiques, notamment envers les filles ?

Elles sont défigurées, en ressortent avec des fractures, des bleus apparents.

Avec toute la culture nord-africaine et la pression communautaire, elles subissent un déchaînement de violence. Sans parler des mariages forcés au pays qui aboutissent évidemment à des viols. Ce sont les filles qui subissent le plus, parce qu'elles sont moins bien traitées de manière générale dans l'islam – ce qui

explique d'ailleurs qu'elles se convertissent plus. Un homme musulman aura toujours plus de liberté qu'une femme, même si ça ne le protège pas complètement des persécutions. J'ai en tête le cas d'un jeune homme que l'on a drogué, et qui s'est réveillé au Maroc avec des marabouts et des sorciers essayant de le « sortir » du christianisme.

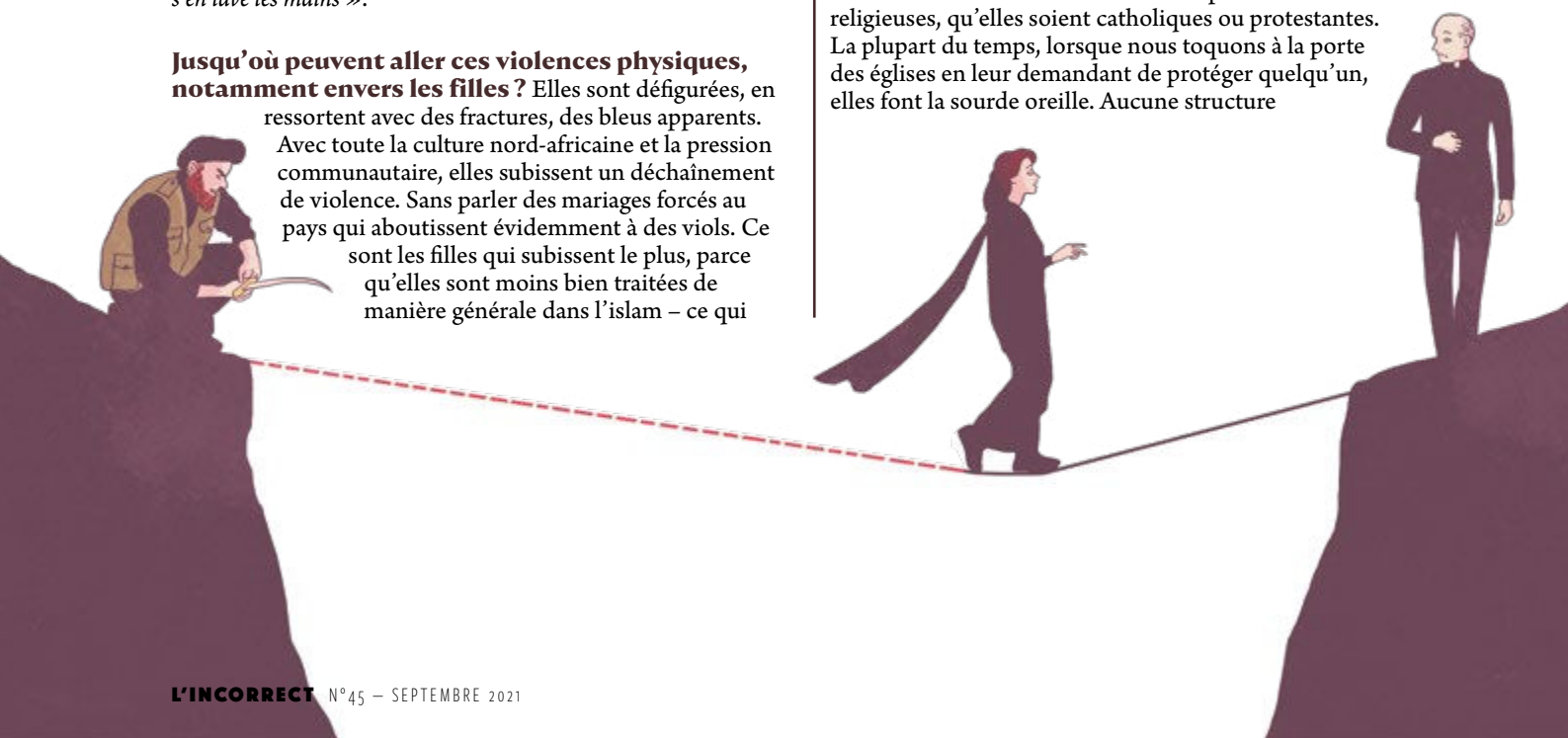
Comment aidez-vous les femmes concrètement ?

Elles doivent déménager, on doit littéralement les déloger et les mettre à l'abri dans un autre département. Et nous sommes seuls. Nous œuvrons grâce à notre réseau, mais nous ne recevons aucun secours de l'État. Les filles sont souvent majeures, mais de toute façon lorsqu'elles sont mineures, elles sont prises en charge par les services sociaux et placées dans des foyers. Là elles craquent, car elles se retrouvent dans un environnement étranger, et dans lequel elles ne sont pas en sécurité. Leur famille leur manque, malgré les coups, les menaces, et les pressions. Elles préfèrent encore y retourner plutôt que de rester démunies avec des jeunes délinquants sans morale, sans éducation, dans un environnement lugubre et dangereux. Ces foyers sont complètement délabrés, et exposent des enfants vulnérables à la délinquance. Que fait l'État pour améliorer la situation ? Rien.

Quel soutien recevez-vous de la part de l'Église ?

Nous ne recevons aucun soutien non plus des institutions religieuses, qu'elles soient catholiques ou protestantes.

La plupart du temps, lorsque nous toquons à la porte des églises en leur demandant de protéger quelqu'un, elles font la sourde oreille. Aucune structure





«L'ÉGLISE NOUS ENDORT DEPUIS TRENTE ANS AVEC SON DIALOGUE INTERRELIGIEUX. NOUS SOMMES L'ÉPINE DANS LE TALON DE CEUX QUI SE CONTENTENT DE BIEN DIALOGUER EN SIROTANT DU THÉ À LA MENTHE. IL Y A UN BEAU DISCOURS D'AMITIÉ, DE FRATERNITÉ, MAIS DÈS QUE SONT ABORDÉES L'ÉGALITÉ HOMME-FEMME, LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE, LA DHIMMITUDE, LA RIDA, L'APOSTASIE, LE TON CHANGE. »
SAÏD OUJIBOU

ecclésiale n'existe pour accueillir ces jeunes gens, et surtout ces jeunes filles : nous les plaçons dans nos propres familles, parmi notre réseau. Avec le temps, nous avons tout de même constitué un réseau de paroisses et de communautés prêtes à nous aider, ce qui rend les choses nettement plus faciles et nous permet de mettre des personnes à l'abri. Beaucoup hésitent à accueillir un ancien musulman converti, par peur des représailles.

Vous qui menez ce combat depuis des décennies, diriez-vous que la situation a empiré ? Oui, les persécutions ont empiré. À mes yeux, l'islam se durcit de plus en plus, à mesure qu'il est pointé du doigt, que l'on catégorise, que l'on communautarise. Les islamistes déploient sur le terrain une véritable stratégie d'adaptation, et endoctrinent beaucoup plus de gens qu'il y a une quinzaine d'années. Les persécutions augmentent tant en intensité qu'en nombre, du fait d'un double mouvement : la progression de l'islamisme, et le fait que le nombre de conversions ne cesse de croître.

Constatez-vous une disparité géographique dans les persécutions subies ? Le lieu d'habitation ne change rien au degré de persécution intra-familiale. C'est la doctrine islamique qui engendre ces persécutions : elles sont donc intrinsèquement liées à la pratique religieuse de la famille. L'islam provoque une réaction en chaîne du lever au coucher, de la naissance à la mort. Le fait d'être isolées ne va pas refroidir les familles. Mais évidemment le phénomène est amplifié dans les zones qui concentrent une forte population d'origine nord-africaine.

Que réclamez-vous de l'État pour que la situation s'améliore ? D'abord qu'il y ait un principe de réciprocité entre l'État français et les instances musulmanes françaises. L'État doit exiger du CFCM et de l'UOIF la signature d'un texte certifiant qu'un musulman a le droit de changer de religion. Les musulmans se réjouissent que des non-musulmans adhèrent à l'islam – j'utilise volontairement le terme « adhérer » car pour moi on ne se convertit pas à l'islam, on y adhère – mais ils n'acceptent pas que des musulmans en sortent. Il y a un double discours et une immense hypocrisie de la part de l'UOIF et du CFCM à ce sujet. Vous verrez le vrai

visage de l'islam lorsque nous les apostats, avec le ministère de l'Intérieur, exigerons des instances musulmanes qu'elles reconnaissent officiellement le droit de changer de religion. Les gens ne connaissent pas l'islam. Les musulmans peuvent vous séduire, vous manipuler, mais nous, les apostats, connaissons la réalité des textes coraniques derrière le discours de paix et d'amour. Et je condamne de toutes mes forces la cécité de l'État devant leur hypocrisie.

Et de la part de l'Église ? L'Église nous endort depuis trente ans avec son dialogue interreligieux. Nous sommes l'épine dans le talon de ceux qui se contentent de bien dialoguer en sirotant du thé à la menthe. Il y a un beau discours d'amitié, de fraternité, mais dès que sont abordées l'égalité homme-femme, la liberté de conscience, la dhimmitude, la rida, l'apostasie, le ton change. Je ne nie pas l'utilité du dialogue inter-religieux, la parole est toujours préférable à la violence. Mais j'aimerais en voir les résultats. Après trente ans de compromis avec les grandes instances musulmanes, la situation ne s'est pas améliorée, bien au contraire. Pourquoi dérouler le tapis rouge quand on voit ce que subissent les chrétiens dans les pays à majorité musulmane ? Je n'ai rien à dire au Pape, je ne suis pas catholique, mais j'aimerais qu'un jour les paroles laissent place aux actes, notamment en exigeant la reconnaissance de la liberté religieuse.

De la part des communautés chrétiennes, j'aimerais davantage de fraternité, de compréhension, d'empathie, un meilleur accueil et moins de frilosité de leur part tout simplement. Qu'elles comprennent qu'elles n'auront pas le choix, car nous serons de plus en plus nombreux à embrasser le Christ et à toquer à la porte des églises pour échapper aux persécutions.

Êtes-vous menacé à titre personnel ? Non, c'est moi qui les menace en réclamant un principe de réciprocité. Je les menace avec la Croix et l'amour du Christ. Lorsque je participe aux grands rassemblements de l'UOIF par exemple, j'y suis accepté en tant que Pasteur, mais uniquement parce que je me suis battu. Ils savent que je n'ai pas peur de les affronter. À leurs yeux je suis un grand *kafir* – « traître » en arabe – et j'en suis fier. ♦ **Propos recueillis par Aurore Leclerc**

BAZAR DE LA CHARITÉ

D'un point de vue théologique, les apostats de l'islam sont exaspérants. Qu'ils soient nouvellement convertis au christianisme et qu'ils se plaignent des violences physiques et psychologiques de leur (ex) famille musulmane est surprenant : n'ont-ils pas lu dans les évangiles qu'« ayant appelé les apôtres, ils [les membres du Sanhédrin] les firent battre de verges, ils leur défendirent de parler au nom de Jésus » ? Et alors, il y a deux mille ans, ces apôtres persécutés par le Sanhédrin, nos « pieux ancêtres » à nous, nos *salafs*, qu'ont-ils fait ? Se sont-ils plaints de ce que les pouvoirs du monde ne respectaient pas leur liberté de pensée ? Non, le texte sacré affirme qu'ils étaient « joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus » (Ac. 5,41-2).

Le cœur de la foi chrétienne est dans cette joie paradoxale qui a renversé les autorités païennes, et qui a résisté à toutes les persécutions, dont elle est ressortie raffermie, alors qu'elles souhaitaient l'étouffer. Plus encore, ces nouveaux convertis n'ont-ils pas entendu que Jésus disait : « Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lc, 14, 26) ? Certes, le martyre n'est pas une perspective alléchante pour qui que ce soit. Accabler les nouveaux convertis pour leur apparent manque de zèle, ce serait dédouaner leurs persécuteurs réels et surtout les autres chrétiens pusillanimes, qui semblent se soucier plus du « dialogue inter-religieux » que d'accueillir fraternellement leurs nouveaux amis en Christ [voir l'enquête de l'ECLJ]. Regretter la chaleur de son ancienne famille n'est peut-être pas très courageux devant Dieu, mais se désespérer d'en trouver une tiède est parfaitement légitime, surtout quand cette nouvelle communauté ne jure que par l'amour du prochain.



« La vérité est un piège : vous ne pouvez pas l'obtenir sans qu'elle vous obtienne », expliquait Kierkegaard. Quand c'est le bien, et surtout le Bien suprême qui obsède, la liberté n'a plus la même saveur : la conversion au christianisme est une rencontre bouleversante, non pas une option accessoire qui laisserait intacte notre vie d'avant. Rechercher le Bien tout en voulant sauvegarder sa liberté absolue de choix, sa sacro-sainte « liberté de penser », est en dernière analyse une démarche impossible. Comme l'écrivait Chesterton dans *Hérétiques* : « Tous les lieux communs et les idéaux modernes sont autant de ruses pour éluder le problème du bien. Nous aimons parler de "liberté" et tout en causant nous évitons de discuter ce qui est le bien [...] L'homme moderne dit : "Laissons de côté toutes ces conventions arbitraires et embrassons la liberté", ce qui peut se traduire logiquement : "Ne décidons pas ce qu'est le bien, mais considérons comme le bien de ne pas en décider" ».

La grandeur des intégristes, c'est d'essayer de trouver encore ce qui est bien, malgré toutes les sirènes de la tolérance, et en évitant « la falsification du Bien » que dénonçait Alain Besançon en 1985. Un bon fondamentaliste peut faire un très bon ex-musulman, dans la mesure même où il cherche le bien. Saul de Tarse a fait un très bon apôtre Paul. Ainsi par exemple Ahmed Akkari, un Danois-Libanaï qui s'était distingué en 2005 dans l'affaire des caricatures danoises par sa virulence et ses appels à la violence envers les dessinateurs, qui a fini huit ans plus tard par leur demander pardon, et à s'engager dans une démarche de dénonciation du fondamentalisme. Le pouvoir politique présent devrait mieux assurer la sécurité de chacun de vivre et de changer de foi, mais il ne saurait forcer une religion à considérer que toutes les religions se valent. Car avoir une religion particulière, c'est affirmer simultanément que les autres ne valent pas grand-chose. C'est ainsi, et il faut l'assumer : changer de religion, c'est poser du même geste que nos précédents coreligionnaires se trompent sur ce qu'ils ont de plus saint. Quoi de plus logique qu'ils s'en sentent offensés ?

Toutefois, les esprits laïcisés s'étonnent de l'intolérance de certains, en présupposant que la foi serait uniquement une affaire de conviction personnelle, de relation particulière entre une âme et son dieu. C'est une vision superficielle et inculte de la foi, qui ne concerne qu'un certain christianisme, car pour l'islam la foi se manifeste dans l'orthopraxie, non pas dans la croyance. Quitter l'islam ne concerne pas seulement l'individu et le destin de son âme, mais la communauté à laquelle il appartient, dont il moque les règles (la *Charia-Fiqh*) par son apostasie. Comme les groupes « woke », les musulmans pratiquants savent ce qu'est le Bien d'une façon absolue. Allah n'est pas seulement le Créateur de la Terre, mais aussi le Propriétaire, auquel tous les hommes sont censés payer le loyer établi par la voix de Mahomet, sous la forme de la pratique des cinq piliers. Répudier l'islam, c'est cesser de « payer le loyer », c'est pourquoi les « bons payeurs », les musulmans pratiquants, pourchassent ceux qu'ils perçoivent comme des « squatteurs » de la Création. Telle est la logique sous-jacente aux persécutions des apostats, mais aussi des non-musulmans en général, qui sont considérés comme autant de créatures ingrates envers le Tout-Puissant. Le véritable dialogue inter-religieux, pour autant qu'il puisse être possible, doit s'attaquer à cette logique « simonienne ». Il n'y a pas de conciliation possible entre une doctrine qui pose le devoir de l'homme d'acheter son salut par les rituels précis, et celle qui affirme que Dieu s'est lui-même offert comme holocauste pour faire cesser tout système sacrificiel. Ce Dieu incorruptible et aimant est, comme les apostats musulmans, véritablement... exaspérant.

◆ Radu Stoenescu

LE MONDE NE SUFFIT PAS

Par **Laurent Gayard**Illustré par **Romée de Saint Cérans**

La civilisation du QR code

Dix ans après les révélations d'Edward Snowden, l'affaire Pegasus ne nous apprend rien de nouveau. Elle confirme des pratiques courantes, y compris entre pays alliés, peu surprenantes dans le cas de régimes autoritaires comme le Maroc, mais qui mettent en lumière les tensions géopolitiques qui se multiplient autour du bassin méditerranéen et s'inscrivent dans un schéma global bien plus inquiétant.

Ce que l'affaire Pegasus est venue confirmer, c'est la tendance à la privatisation des opérations et des méthodes de renseignements. Une dizaine de pays seraient clients de la société israélienne NSO Group, qui développe cette application permettant de mettre sur écoute n'importe quel smartphone. Comme le rapportent les journalistes Pierre Gastineau et Philippe Vasset : « Dans un univers pourtant peu porté sur la modestie, tout le monde s'incline devant les pirates du petit État hébreu » (*Armes de déstabilisation massive. Enquête sur le business des fuites de données*, Fayard). Si tout le monde s'accorde pour reconnaître l'expertise et la compétence d'Israël en matière de cyber-renseignement, l'État hébreu n'est pas le seul à se voir décerner un prix d'excellence. « Négligé par les occidentaux pendant longtemps, le secteur du cyber-renseignement privé a explosé en Inde ces dernières années », affirment également les deux auteurs qui démontrent à quel point le microcosme du cyber-renseignement rassemble acteurs étatiques et privés. Car l'enseignement principal du scandale Pegasus n'est pas que les États surveillent leurs concitoyens en tirant profit des nouvelles technologies. On le savait déjà avant même les révélations de Snowden. En revanche, l'affaire démontre que le cyber-renseignement, y compris quand il est au service des États, s'est largement privatisé, grâce aux technologies de communication. Les États font appel aux services de sociétés spécialisées pour la surveillance électronique mais tirent aussi parti de l'extraordinaire développement des médias sociaux pour collecter massivement les données publiques ou privées. Une pratique bien établie, dénommée OSINT par les services de renseignement occidentaux, pour « Open Source INTElligence » et qui peut être menée également par des sociétés privées pour le compte d'entités étatiques ou même par des ONG ou groupes d'investigation comme le célèbre site Bellingcat, qui se fait fort d'exploiter les données de comptes publics et les selfies maladroits publiés par des soldats syriens, yéménites, russes ou américains sur des sujets ou des théâtres d'opérations sensibles.

Cette évolution géopolitique est le corollaire d'un mouvement de civilisation désormais impossible à endiguer. On observe depuis deux décennies l'avènement d'une civilisation dans laquelle la notion d'intimité devient caduque et où l'individu peut être identifié, labellisé, en-



registré, contrôlé et étiqueté comme jamais auparavant. Des algorithmes décident d'embaucher ou de licencier les employés de grandes entreprises et cela n'est rien en regard de la fantasmatique opération de surveillance consentie à laquelle les réseaux sociaux soumettent des milliards d'individus. L'ironie réside d'ailleurs dans le fait qu'une bonne partie des « anti-système », des autoproclamés membres d'une dissidence fantasmée ou les opposants aux politiques dites liberticides vivent eux-mêmes en esclavage, heureux et emmurés dans leur compte Twitter, Facebook ou Instagram. L'algocratie est au service de l'ochlocratie. Ce consentement collectif à la surveillance de tous par tous est aggravé par la quasi-obligation pour l'ensemble de la population française de posséder son passe sanitaire muni de son QR code pour pouvoir accéder à une vie sociale. L'avènement de ce passe, dont Jean Castex jurait il y a quelques mois qu'il ne serait jamais mis en place, crée un nouveau format de document d'identification, cette fois totalement électronique et autorisant le croisement entre données d'identité et de santé. Cela n'a rien en soi d'une politique machiavélique. Au-delà même de la question sanitaire, la mise en place du passe obligatoire n'est que la conséquence attendue d'une mécanique de gestion étatique et administrative qui échappe aux hommes. Nul ne sait où cette évolution nous mènera. Les annonces du 12 juillet auront marqué un tournant historique et anthropologique, en faisant advenir la civilisation du QR code, bien plus sûrement que l'affaire Pegasus, qui sera suivie, n'en doutons pas, de multiples autres scandales du même genre, qui sembleront de moins en moins scandaleux à mesure que nos sociétés seront accoutumées à la surveillance électronique, qu'elle soit étatique, opérée par des sociétés privées ou par les individus eux-mêmes. *Happiness in slavery.* ♦

**LES ANNONCES
DU 12 JUILLET
AURONT MARQUÉ
UN TOURNANT
HISTORIQUE ET
ANTHROPOLOGIQUE,
EN FAISANT ADVENIR
LA CIVILISATION DU
QR CODE.**



Good morning Afghanistan

Par Laurent Gayard

C'est l'une des images de la crise afghane qui auront le plus marqué les esprits : celle, publiée par Associated Press, d'un hélicoptère américain, participant à l'évacuation de Kaboul, face à l'avancée éclair des Talibans sur la capitale afghane. Le cliché évoque un autre fiasco, illustré par la photographie de l'évacuation par hélicoptère de civils hors de l'ambassade américaine, au Vietnam, le 29 avril 1975. La fin précipitée de la plus longue opération militaire au XXI^e siècle est peut-être plus lourde de conséquences encore que la chute de Saïgon, il y a 46 ans.

Le départ précipité de Kaboul conclut de manière piteuse vingt ans d'engagement américain depuis le déclenchement de l'opération Enduring Freedom le 7 octobre 2001, et la comparaison avec la guerre du Vietnam remet les choses en perspective de manière plus douloureuse encore : la chute du gouvernement sud-vietnamien avait pris deux ans, après le départ des forces américaines, celle du gouvernement d'Ashraf Ghani, en Afghanistan, a pris trois mois et demi, à partir du début du retrait américain. « La vérité est que cela s'est produit plus rapidement que nous ne l'avions anticipé », a admis Joe Biden en conférence de presse le 17 août. Le camouflet est sévère pour le nouveau locataire de la Maison-Blanche, qui hérite d'un fiasco afghan aux conséquences encore difficilement prévisibles.

Pour les Talibans eux-mêmes, si la victoire a été facile, l'issue reste incertaine. Confronté à un pays en

plein chaos et à une nouvelle crise humanitaire majeure, le nouveau régime doit absolument asseoir sa légitimité vis-à-vis des différentes factions en présence et plus encore vis-à-vis de la communauté internationale. Le souvenir des horreurs commises entre 1996 et 2001 reste vif et l'exode précipité de milliers d'Afghans est là pour en témoigner. L'installation au pouvoir des nouveaux maîtres de Kaboul laisse craindre un exode plus massif encore et une crise migratoire qui se répercutera d'abord sur le Pakistan voisin, qui accueillait déjà 1,4 million de réfugiés afghans d'après l'UNHCR. Un nouveau reflux migratoire serait susceptible d'entraîner la déstabilisation de toute la région.

Un autre facteur de déstabilisation à envisager est la compétition entre groupes islamistes que pourrait entraîner le retour des Talibans, avec des répercussions mondiales mais des conséquences plus directes sur la stabilité de l'Asie centrale. Comme le notait David Gaüzere, la fin officielle de l'État Islamique en 2019 au Moyen-Orient « contraint également l'organisation terroriste à déporter en Asie centrale ses ramifications militaires ». Un repositionnement géopolitique en Asie centrale déjà observé notamment au Tadjikistan, ébranlé en 2018 et 2019 par une série d'émeutes dans les prisons du pays, lancées par Daech. Le Tadjikistan, État le plus pauvre de l'ex-URSS, dont la fragile stabilité repose encore essentiellement sur la présence militaire russe, est aujourd'hui le maillon faible d'une Asie centrale

menacée par la présence de multiples groupes islamistes rivaux et rongée par la corruption et le trafic de drogue. L'État Islamique, à travers sa branche locale, l'EI-Khorasan (EI-K), est ainsi devenu un rival direct des Talibans dans sa stratégie de réimplantation en Asie centrale, y compris en Afghanistan. Les Talibans, de retour au pouvoir, quelle que soit leur volonté de normaliser leurs rapports avec la communauté internationale, pourraient choisir de durcir leur position idéologique, face à leurs rivaux, au détriment de la population afghane voire de la stabilité de la région tout entière.

Le basculement de l'Afghanistan dans l'islamisme ultra-rigoriste taliban n'est a priori pas une bonne nouvelle pour Pékin, tant cette reconfiguration pourrait rendre plus dangereux encore le contexte géopolitique de l'Asie centrale, zone où la Chine a investi depuis 2013 des centaines de milliards de dollars. Pékin peut aussi craindre une propagation de l'islamisme à l'intérieur même de son territoire, dans la province du Xinjiang, frontalière des zones tribales pakistanaises et de l'Afghanistan à l'ouest. La constante répression menée vis-à-vis des Ouïghours a radicalisé une partie de la population et la Chine a déjà été confrontée à une vague de violences terroristes en 2013-2014 avec, notamment, un attentat à la voiture piégée place Tian An Men à Pékin. Avec le retour des combattants de l'EI tadjiks, ouzbeks, ouïghours ou afghans en Asie centrale et, aujourd'hui, le retour des Talibans au pouvoir, la région est devenue une poudrière qu'une étincelle peut faire exploser. ♦

Baie de Kotor



MONTÉNÉGRO

L'autre pays des Serbes

Le Monténégro offre un condensé de l'histoire tumultueuse des Balkans. Plongée dans une terre méconnue et préservée du tourisme.

Par Jérôme Besnard – Photos de Louis Jamin

Il faut moins d'une heure à l'Airbus A 319 d'Air Serbia pour relier Belgrade à Tivat, l'un des deux aéroports du Monténégro avec celui de la capitale de ce petit État balkanique, Podgorica. Mais pendant ce cours temps de vol au-dessus des Alpes dinariques, mon voisin, un Serbe quinquagénaire me disant travailler dans le cinéma, trouve le temps d'ingurgiter deux verres de vodka et un thé glacé. Je suis rassuré, la région n'est toujours pas en voie de normalisation.

Ancien arsenal de la marine austro-hongroise puis yougoslave, la ville de Tivat, située dans les bouches de Kotor, golfes de l'Adriatique enchâssés dans les terres, a vu ses installations portuaires transformées par un milliardaire canadien en une marina sans âme, nommée Porto Monténégro. L'endroit, écrasé de soleil en été, est devenu une destination essentiellement prisée par les Russes et les Serbes, même si les yachts qui y sont amarrés battent souvent pavillon jersiais.

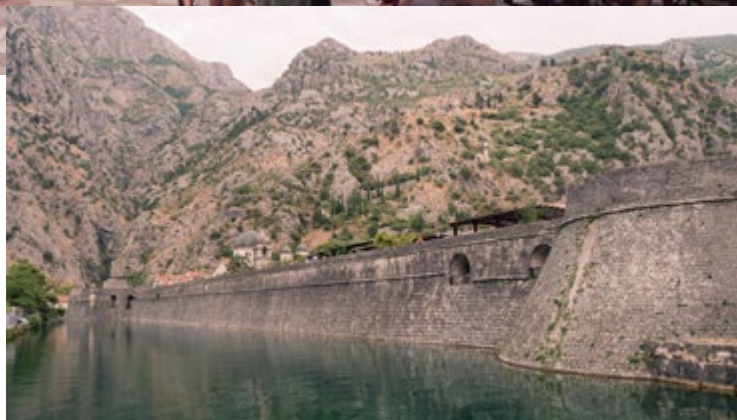
La vraie beauté de la côte monténégrine est ailleurs, dans le magnifique panorama que domine – perché à 1 657 mètres d'altitude sur l'une des deux pointes du mont Lovcen – le mausolée de Petar II Petrovitch-Njegos, prince-évêque du Monténégro de 1830 à 1851 et l'un des pères de la littérature serbe contemporaine. Car, si le Monténégro a recouvré en 2006 après référendum sa pleine souveraineté perdue en 1918 au profit de la Yougoslavie, la population parle majoritairement la langue serbo-croate (dans sa variante locale) et demeure très attachée à l'Église orthodoxe serbe comme l'ont montré les manifestations de l'an dernier, fortes de plusieurs dizaines de milliers de participants pour un pays qui ne compte que 600 000 habitants. Ces défilés répondaient à la tentation du pouvoir en place de favoriser une Église nationale qui n'est pourtant pas en communion avec les autres Églises orthodoxes. Une stratégie de la tension qui s'est soldée par une alternance politique à l'occasion des élections législatives de 2020. Depuis, c'est le *statu quo*.

À travers Kotor



Les nombreuses bannières de l'Église serbe ornant les façades de lieux de culte orthodoxe témoignent encore de la persistance du débat.

La perle maritime du Monténégro, ce sont les golfes de Risan et de Kotor, encore assez préservés du tourisme et dont l'antique cité vénitienne de Perast garde les entrées. Simple village aujourd'hui, Perast fut durant des siècles l'alliée dalmate la plus sûre de Venise, lui fournissant nombre d'équipages de marins chevronnés. Jamais conquise par les Turcs, elle arbora fièrement jusqu'en 1797 le drapeau de la Sérénissime avant de passer sous souveraineté autrichienne. Elle fut même le dernier territoire à arborer l'étendard au lion de saint Marc plusieurs mois après que Venise s'était rendue aux Français. Ses palais et ses églises ont résisté au temps et aucune verrue moderne n'est encore venue la défigurer. Kotor, la Cattaro des Vénitiens, vaut le détour. Elle a vu sa vieille ville, enserrée dans son enceinte fortifiée, soigneusement restaurée après le tremblement de terre de 1979, mais les boutiques de souvenirs et les hordes de touristes lui ont ôté



un peu de son âme multiséculaire. Sur la côte, on évitera surtout la ville de Budva, défigurée ces dernières années par la construction de buildings et paralysée par une circulation automobile à faire pâlir Anne Hidalgo.

Le véritable cœur du Monténégro, c'est celui qui vibre dans la montagne, verte et parsemée de gros blocs calcaires. Pour s'en rendre compte, il faut absolument se rendre à Cetinje, qui fut la minuscule capitale du petit royaume indépendant jusqu'en 1918. Elle compte aujourd'hui 15 000 habitants. Autour

Notre-Dame-du-Rocher

SEUL PEUT-ÊTRE DE NOS ÉCRIVAINS FRANÇAIS, L'OFFICIER DE MARINE PIERRE LOTI S'ÉPRIT DE CES LIEUX EN 1880 LORS D'UN SÉJOUR À L'OMBRE DES MONTAGNES BLEUES.



d'une bucolique place de village tout droit sortie du *Sceptre d'Ottokar*, on trouve trois palais du XIX^e siècle, un monastère du XVIII^e, le petit mausolée du roi Nicolas du Monténégro (1841-1931) et de son épouse la reine Milena et un peu plus loin d'anciennes ambassades plus ou moins bien entretenues – celles de France, d'Allemagne, de Grande-Bretagne, de Bulgarie, de Serbie, d'Autriche-Hongrie, de Russie et de l'Empire ottoman... L'ancienne légation de France est une surprenante villa de style art nouveau qui mériterait une solide restauration. Elle abrite un centre francophone heureusement baptisé du nom de Frédéric Rossif (1922-1990) : le génial portraitiste cinématographique du peintre Georges Mathieu, passé par les rangs de la Légion étrangère et pilier de la Cinémathèque française, est en effet né à Cetinje. Si elle peut paraître quelque peu endormie dans la journée, Cetinje s'anime le soir venue et ses terrasses bruissent alors de conversations animées.

Le calme, vous le trouverez à Njegusi, paisible village de montagne situé entre Cetinje et Kotor, berceau de l'ancienne dynastie nationale. La production de jambon (*prsut*), de fromage

NOS ADRESSES GOURMANDES

Nous aurions bien aimé vous recommander des restaurants de poissons, mais comme le reste des pays méditerranéens, le Monténégro souffre de la disparition très préoccupante des richesses halieutiques. Nous avons donc sélectionné ces trois auberges du terroir.

Restaurant Njeguska Sijela à Njegusi (Njegoseva ulica 12), pour son vin rouge de la maison; **Restaurant Konak** à Cetinje (Zabrdje bb) pour l'accueil; **Restaurant Belveder nationalni** à Cetinje (Stari Put), pour la vue remarquable.

de chèvre (*sir*) et d'eau-de-vie (*rakija*) y est réputée. Dans les auberges des environs, le vin de la maison (cépage autochtone vranac en rouge) peut vous offrir de belles surprises par ses qualités naturelles que l'on ne retrouve pas dans sa version de négoce. La modestie de la maison natale du prince Petar II donne la mesure de l'isolement de cette région au début du XIX^e siècle. Le désenclavement fut tardif et la route qui plonge sur Kotor est l'une des plus impressionnantes d'Europe par la vue et l'audace du dénivelé. L'aspect sauvage de cette région méditerranéenne n'est pas sans rappeler la Corse.

La dynastie des Petrovitch-Njegos, lignée de princes-évêques se succédant d'oncles à neveux depuis le XVII^e siècle jusqu'à ce qu'elle se sécularise et s'allie maritalement aux maisons royales d'Italie, de Serbie et de Russie, fut brutalement écartée après la Première guerre mondiale au profit de l'union des Slaves du sud que fut la Yougoslavie dirigée par les rois de Serbie issue de la famille Karageorgévitch puis par le communisme prétendument autogestionnaire du maréchal Tito. Si l'héritier du trône, le prince Nicolas Petrovitch-Njegos, 77 ans, est né et a

construit sa vie en France, il a désormais obtenu un statut officiel et un traitement dans son pays d'origine. Il demeure néanmoins qu'aux yeux de beaucoup d'observateurs attentifs de la région, la séparation du Monténégro et de la Serbie conserve une part d'artificialité et qu'un règlement définitif des tensions régionales ne peut faire l'impasse d'une réflexion sur le droit des Serbes de Bosnie, du Kosovo et du Monténégro à entretenir des liens étroits et privilégiés avec l'État serbe, sauf à en faire des citoyens de seconde zone. Le rôle de l'Union européenne dans le règlement définitif de ces conflits est d'importance. Son incapacité à engendrer des initiatives dans ce sens fait naître de nombreuses et légitimes frustrations.

En été, le Monténégro offre une vraie douceur de vivre entre sa côte aux influences italiennes (au nord) et albanaises (au sud) et sa montagne typique des régions slaves méridionales. Seul peut-être de nos écrivains français, l'officier de marine Pierre Loti s'éprit de ces lieux en 1880 lors d'un séjour à l'ombre des montagnes bleues, dans les bouches de Kotor, cette « baie profonde des Slaves » qu'il célébra dans sa nouvelle *Pasquala Ivanovitch*. Pour ceux qui ne l'auraient encore fait, il est grand temps de découvrir ce pays attachant et encore bon marché avant que le tourisme et la modernité ne gommât certains de ses plus beaux atours. ♦ JB



Cetinje



SOLIDARITÉ KOSOVO POURSUIT SON ACTION



Quel charmant tableau que celui d'une grosse quarantaine d'enfants et d'adolescents issus des enclaves serbes du Kosovo oubliant quelques jours les rigueurs de la vie quotidienne de leur région d'origine pour s'ébattre sur les plages du Monténégro voisin, certains découvrant pour la première

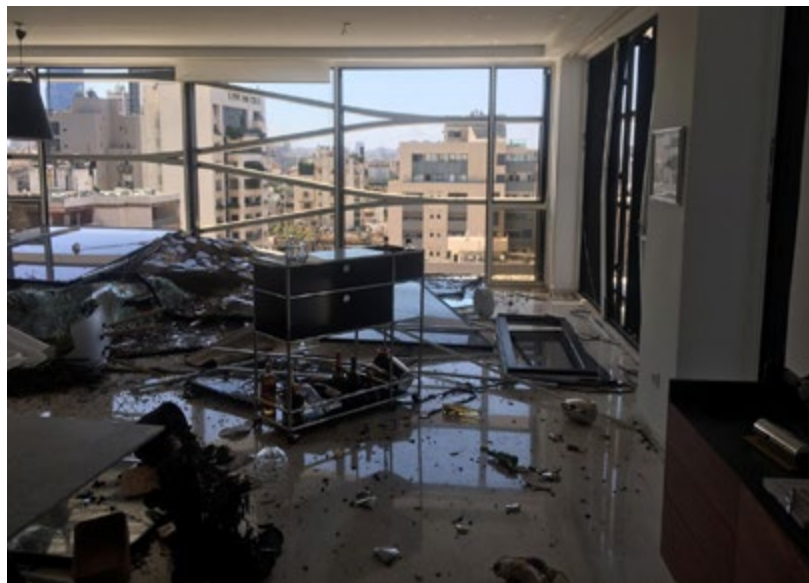
fois la mer à cette occasion. Venus en car sous la responsabilité d'un prêtre orthodoxe partageant leur quotidien le reste de l'année, ces enfants profitent de quelques jours d'évasion qui sont rendus possible par l'action inlassable des équipes de l'ONG française Solidarité Kosovo fondée en 2004 par Arnaud Gouillon, désormais membre de l'équipe gouvernementale serbe.

Grâce à des trésors d'inventivité et aux dons provenant majoritairement de France, les enfants peuvent découvrir une région chargée d'histoire et la vivre, puisqu'ils ont reçu cette année la visite surprise du prince Philippe Karageorgévitch, fils de l'héritier des trônes de Serbie et de Yougoslavie. Revenu s'installer à Belgrade l'an dernier avec sa famille, le prince Philippe a souhaité partager quelques heures avec ceux qui maintiennent coûte que coûte une présence serbe au Kosovo-Métochie, autour des monastères, malgré les vexations quotidiennes et les pressions régulières des autorités albanophones. Un bel exemple de solidarité européenne qui mérite d'être salué et encouragé. ♦ JB

Plus d'informations sur solidarite-kosovo.org

LIBAN
***C'EST
BEYROUTH***

Dossier dirigé par Domitille Faure



LES CÈDRES QU'ON ABAT...

Un an après la terrible explosion du port de Beyrouth, le Liban se meurt, et le Levant implose à la suite du pays du Cèdre.

Notre correspondante Caroline vivait dans le quartier d'Aschrafieh, à quelques centaines de mètres du port de Beyrouth. Elle montre une photo des ruines qui furent sa maison. Quand on lui demande si raviver ces souvenirs ne la peine pas trop, elle s'étonne presque : « On vit un tel enfer en ce moment que j'avoue l'avoir presque déjà banalisé ».

L'enfer : c'est le mot juste. La terrible explosion du port de Beyrouth le 4 août 2020 résonne comme le cri de détresse d'un pays qui n'a cessé de mourir. Les dégâts sont estimés à plus de 350 millions de dollars par le directeur du port, Bassem Al-Qaisi. On dénombre 200 morts, plus de 6 500 blessés, et une centaine de milliers d'habitations endommagées ou détruites. Les rapports s'enchaînent et se contredisent sur la responsabilité de l'explosion de 2 750 tonnes de nitrate d'ammonium stocké dans les entrepôts côtiers. Ce simple fait prouve à lui seul, pour

les Libanais, l'incurie totale de leurs élites. L'ancienne puissance régionale à l'économie florissante et au style de vie occidentalisé sombre un peu plus chaque jour. La Banque mondiale est formelle : le pays du Cèdre traverse la pire crise économique de l'histoire moderne – sans la moindre perspective d'amélioration. Selon le rapport émis le 1^{er} juin, la livre a perdu 85 % de sa valeur depuis le défaut de dette de 2020. On attend une contraction de l'économie de 10 % cette année. Pour le dire simplement, une guerre se paie moins cher.

LE PUZZLE POLITIQUE INTERNE

Le pays faisait pourtant figure de havre de paix dans un Proche-Orient en explosion permanente. Diverses communautés y cohabitaient dans un relatif équilibre, du moins depuis la fin de la guerre civile. La résilience des Libanais, la force économique de la première diaspora du monde et le dynamisme du port de Beyrouth en faisaient un exemple de concorde



**C'EST DÉSORMAIS
LA SURVIE, ET
LES AUTORITÉS
CRAIGNENT UNE
RÉSURGENCE
DES CONFLITS
RELIGIEUX.**

multiculturelle dans une région autrement déchirée par les conflits religieux. Pour tenir ensemble des maronites, des pro-syriens, des minorités alaouites, des sunnites, des pro-israéliens, des baasistes, etc., ce petit État parvenait à bricoler un savant *patchwork*. Telle famille tenait l'industrie musicale, une autre gérait les hôpitaux chrétiens, une autre encore occupait tel portefeuille ministériel... Le puzzle politique du pays tenait moins de la démocratie transparente de type nordique que du mode « sans échec » de Windows : c'est moche, mais ça marche.

RÉGIME INADAPTÉ

Jusqu'à un certain point. Lorsque survint la crise économique, les baronnies politiques, embourbées dans leurs luttes intestines, n'ont pas su présenter un front crédible aux institutions internationales pour leur proposer un plan d'échelonnement de la dette. La crise sanitaire n'a rien arrangé, et l'explosion de la capitale acheva de consommer la descente aux enfers.

En 2020, le pays enregistre une récession de 20 %. Dans les rues encore encombrées de pans de murs et de débris, les émeutes de la faim font rage : un Libanais sur deux se trouve désormais en situation de pauvreté. Les institutions ont gelé les comptes en dollars pour préserver des devises, empêchant la classe moyenne d'accéder à ses économies. C'est désormais la survie, et

les autorités craignent une résurgence des conflits religieux.

UN DÉSASTRE AU LEVANT

Ceci pourrait avoir de sérieuses répercussions à l'échelle régionale, voire internationale. Maintenant que Daech est réduit comme peau de chagrin, le puissant voisin syrien pourrait porter son regard vers le très convoité Liban – ou ce qu'il en reste. Sur une autre frontière, c'est un Israël regonflé par l'élection récente d'Isaac Herzog qui pourrait interpréter cette faiblesse comme une opportunité. En interne, le Hezbollah tire son épingle du jeu en subvenant dans la mesure du possible aux besoins de la population la plus démunie. Chiite, il obtient ses armes auprès de l'Iran. Le géant perse joue une carte très subtile avec le Liban, notamment dans un projet de contournement stratégique du détroit d'Ormuz.

Pour éviter les convoitises, Emmanuel Macron pousse depuis août 2020 à la constitution d'un gouvernement d'experts au Liban, au moins à titre provisoire – en vain. Le ministre des Affaires étrangères français Le Drian a haussé le ton lors de sa visite en mai, évoquant même des « sanctions », ce qu'Emmanuel Macron a confirmé cet été, dans un revirement diplomatique étonnant. En effet, si la France a beaucoup d'alliés sur l'échiquier géopolitique, elle n'a qu'un seul ami officiel : le Liban. ♦

Domitille Faure



RÉPARER LE LIBAN

Au milieu d'un Liban en ruine où les denrées se font de plus en plus rares et de plus en plus chères, les ONG comme l'organisation chrétienne Nawraj se démènent pour apporter une aide concrète à la population.

Des cartes d'approvisionnement : pour de nombreuses familles comme celles de Kamal, c'est devenu un bien plus précieux que le pétrole. En un an, son salaire a été divisé par dix, comme celui de tous les chefs de famille qui ont encore un travail. « Dans les quartiers chrétiens de Beyrouth dévastés par l'explosion, les gens, traumatisés par le drame du 4 août, sont résignés et n'ont même plus le courage de descendre dans la rue pour exiger de l'État qu'il assume ses responsabilités. D'ailleurs, il n'y a plus d'État », explique un bénévole de Nawraj, une ONG de terrain. Cette organisation distribue des biens de première nécessité, comme des produits d'hygiène donnés par des grandes entreprises après le drame. L'ONG ne dissimule pas son identité chrétienne : contrairement à la politique européenne laïque, la religion occupe une place de premier ordre au Levant.

Le Hezbollah chiite a d'ailleurs mis en place ses propres réseaux, et ses propres cartes d'approvisionnement pour les musulmans touchés. Baptisée « Al-Sajjad », cette carte est délivrée à toute personne disposant de moins de 1 500 000 livres libanaises par mois (environ 105 euros sur le marché noir). « Tous ceux qui sont dans le besoin peuvent faire leurs courses chez nous, quelle que soit

leur appartenance religieuse et même s'ils ne sont pas partisans du Hezbollah », assure un responsable de la chaîne. Déclaration sujette à caution, selon les ONG, car cette carte se limite pour l'instant aux familles musulmanes, et le mouvement chiite détournerait une partie de ces marchandises importées vers ses propres troupes. Le sucre, la farine et le savon se vendent à prix d'or dans les supermarchés qui en disposent encore. Et ce, lorsque les distributeurs automatiques ne rechignent pas à lâcher quelques billets. L'ONG Nawraj multiplie les appels aux dons, et pour cause : le gouvernement, pris à la gorge, diminue peu à peu les maigres subventions qu'il donnait aux associations de terrain.

FAMILLES EN DÉTRESSE

Pour les mères, d'autres problèmes se posent. Alors qu'elles avaient un train de vie équivalent à celui d'une famille de ville moyenne française, ces femmes doivent désormais choisir entre acheter des changes à leurs enfants, ou leur offrir du pain le matin. Stéphanie témoigne à *L'Orient-Le Jour* : « J'étais très déprimée pendant un moment. Je pensais à ma fille, aux couches et au lait, et j'avais envie de mourir ». Cette ancienne secrétaire fait désormais des ménages sans être payée, en échange d'un toit, pendant que son époux enchaîne les petits boulots au noir. Un marché noir qui prend des proportions presque grotesques, mais personne ne songerait à s'en plaindre. Le salaire minimum au Liban est désormais inférieur à celui du Bangladesh.

La chance ne sourit pas aux survivants, alors que certains n'ont pas fini d'enterrer leurs morts. C'est le cas des parents de Krystel, une jeune femme fauchée dans la fleur de l'âge par le drame. La foi bouleversante de sa famille pousse au respect. Dans le calendrier qu'ils ont édité en sa mémoire, on peut lire cette citation attribuée (faussement) à Saint Augustin : « Ne regardez pas la vie que je finis, voyez celle que je commence ». Des blessures toujours à vif, plus difficiles à panser au milieu des ruines.

RECONSTRUIRE

Aux côtés de l'association Nawraj, nous découvrons aussi un travail de fourmi : restaurer les cent mille habitations endommagées, une par une, avec les moyens du bord. Grâce aux dons de chrétiens, un immeuble entier a pu être restauré dans le quartier Mar Mikhael. Une dizaine de familles sont timidement rentrées chez elles, le traumatisme encore présent dans leurs valises. Une chance inestimable, là où des maigres bâches tendues et quelques planches font encore office de murs pour bien des logements précaires. L'enjeu



est capital : celui du maintien d'une des dernières communautés de chrétiens d'Orient sur leur terre. « *Aucune de ces familles ne souhaite quitter le Liban, mais la pression est devenue insupportable. Des gens que nous avons rencontrés déterminés il y a six mois nous parlent aujourd'hui avec des larmes dans les yeux* », soupire notre bénévole de Nawraj. Les partenariats se mettent en place. Certains petits producteurs locaux ont réussi à exporter vers des entreprises françaises comme le monastère de Barroux ou encore « Le Comptoir de Mathilde ». C'est avec un sourire un peu fébrile qu'ils empaquettent leurs échantillons pour la première livraison.

« *Cela démontre notre soif de construire nous-même notre pays* », témoigne Yara Boutros, coordinatrice de l'ONG Nawraj. « *Malheureusement, l'ampleur des dégâts, la crise économique, la crise sanitaire et l'État libanais qui est inexistant et responsable de cette double explosion ne facilitent pas du tout la tâche et le travail sur le terrain. Les quartiers de Beyrouth retrouvent peu à peu leur identité, mais la vie y est toujours timide et le cœur n'y est pas* ».

« *La bataille est longue, mais notre cause est juste, et nous garderons espoir* », conclut Yara dans un demi-sourire. Image insolite : dans le port de Beyrouth au pied des silos à grains éventrés par l'explosion, les grains de blé ont germé. ♦ Domitille Faure

NAWRAJ – Nawraj est une ONG au service du Liban. Créée en 2012, elle soutient aujourd'hui 25 000 familles, avec 70 bénévoles à temps plein. Depuis la crise financière, et particulièrement depuis la tragédie de Beyrouth, elle apporte une aide de proximité aux Libanais.

nawraj@nawraj.org

Pour les aider et envoyer des dons en France : Delta Diaspora Euro-Libanaise Trans-Associative – Chez Michel Fayad – 16, rue d'Alsace, 92300 Levallois-Perret

Hôpital des Sœurs du rosaire – L'hôpital, fondé en 1880 par la congrégation des Sœurs du rosaire, a été dévasté par l'explosion d'août 2020. Les fonds manquent, et le personnel survivant en appelle à la communauté internationale pour l'aider à rouvrir le plus rapidement possible.

Pour les dons :
hopitalrosaie.org/about

MA VIE PARMİ LES DÉCOMBRES



Caroline Torbey, auteur et chroniqueuse pour L'Orient-Le Jour

Le monde d'aujourd'hui est un mille-feuilles de catastrophes qui s'enchaînent. Elles nous giflent le cœur, nous happent la conscience et nous laissent souvent seuls, désespérés face à un quotidien qui devient de plus en plus pesant. Pourtant, on a souvent tendance à banaliser l'ampleur d'un événement tragique dès qu'un nouveau drame vient lui faire de l'ombre.

Il y avait peu de chance qu'une crise puisse voler la vedette au virus. C'est pourtant ce qu'a fait l'explosion apocalyptique survenue dans le port de Beyrouth le 4 août 2020 à 18h07. « Beyroshima », surnommé ainsi à cause sa puissance destructrice, fut au cœur de l'actualité mondiale quelques semaines durant. Plus de 200 morts et près de 7 000 blessés, sans parler des dégâts matériels (la moitié de la capitale soufflée) qui ont achevé un pays qui tombait déjà en ruines faute à son gouvernement corrompu, il y avait bien matière à faire la Une.

Il est une croyance populaire qui affirme qu'un mal arrive toujours pour un bien. Face au drame qu'il me fallait surmonter – étant une victime directe de l'explosion – je décidais de m'y raccrocher. J'y croyais dur comme fer, j'étais persuadée que cette fois-ci, cette énième épreuve allait être salvatrice. Les médias internationaux réussiraient à lever le voile sur le calvaire qu'endurent les Libanais depuis des mois, le pays du Cèdre recevrait enfin de l'aide extérieure pour se débarrasser de la corruption, Ali Baba et ses quarante voleurs allaient être cofrères, les « grands » de ce monde ne nous laisseraient pas tomber, tout rentrerait dans l'ordre. Comme je me trompais...

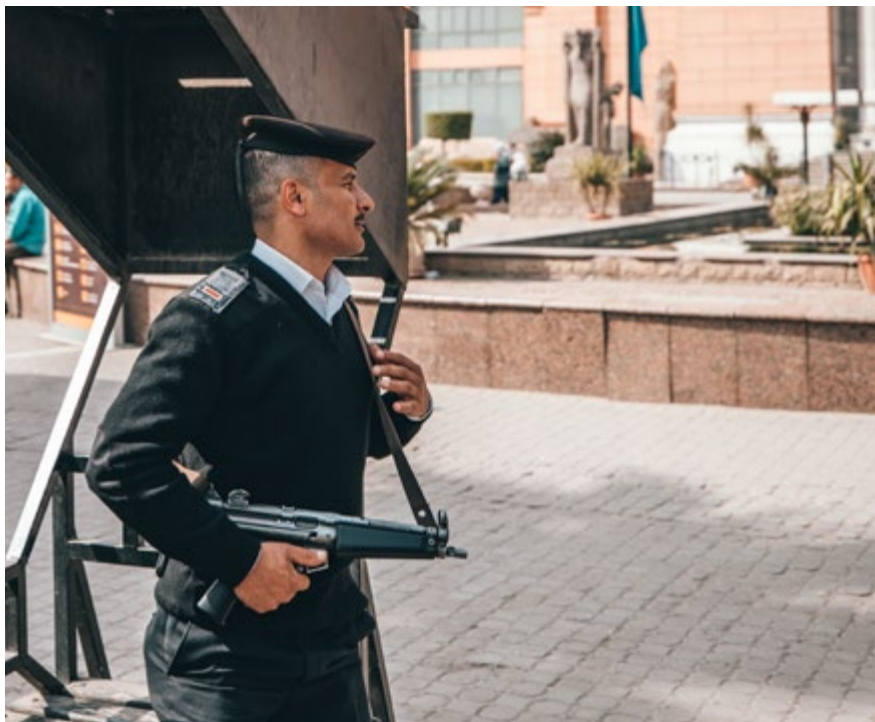
À l'instant où j'écris ces mots, près d'un an après l'apocalypse, plus rien ne va au Liban qui était autrefois connu comme la Suisse du Moyen-Orient. Contrôle des capitaux, « haircut » menaçant, inflation grandissante, pannes d'électricité, pénuries de médicaments et d'essence, fuite des cerveaux, corruption, blanchiment d'argent, mais aussi opacité totale concernant le résultat de l'enquête internationale consacrée à l'explosion : les habitants sont à bout de forces et n'arrivent plus à se battre. Ils n'ont plus d'espoir de voir le Phénix renaître encore une fois de ses cendres. Les seules armes qui pourraient les défendre sont entre les mains de la communauté internationale qui regarde depuis le début, en faisant semblant de vouloir agir, s'effondrer un pays et son peuple sans le moindre état d'âme, sans la moindre humanité. Les Libanais sont livrés à eux-mêmes, fiers légionnaires sur lesquels il ne reste que quelques morceaux de chair accroché aux os que se convoient les rapaces de « la haute » avant de les laisser rendre l'âme. Et puis, près d'un an après l'apocalypse, on ne parle plus du tout de Beyrouth dans les médias.

Chers lecteurs, ce que vous venez de lire est la triste réalité que vivent les habitants du Liban, prisonniers livrés à eux-mêmes d'un paradis aujourd'hui devenu un enfer. ♦ Caroline Torbey

ARMÉE ÉGYPTIENNE Le gratin cairote

Les chiffres ne sont pas clairs, le flou règne. Et pourtant, des épiceries aux grandes infrastructures, il semblerait que l'économie égyptienne soit aux mains de l'armée.

Par Alexis Lequerc



C'était à Gizeh, le 24 décembre 2016, dans les faubourgs du Caire : le maréchal-président al-Sissi, assistant à l'inauguration d'une usine de produits chimiques expliquait que l'implication des forces armées égyptiennes dans l'économie nationale « varierait entre 1,5 et 2 % ». Une affirmation rapide et impudente pour répondre aux nombreuses accusations contre le pouvoir économique de l'armée dans le pays, sujet récurrent. Naguib Sawiris, l'homme le plus riche d'Égypte, estime par exemple que l'institution militaire contrôlerait 40 % de l'économie nationale, tandis que Transparency International et le *Washington Post* avancent le chiffre de 60 %. Les chiffres oscillent entre 5 et 40 % du PIB – ce qui n'a d'autre mérite que d'illustrer la grande opacité qui règne autour du rôle de l'armée égyptienne.

L'institution militaire est présente même là où on l'attend le moins, jusque dans les épiceries : les Égyptiens peuvent ainsi acheter des pâtes de la marque Queen, de l'huile d'olive de la marque Sina, de l'eau de la marque Safi, toutes aux mains de l'armée. Un pouvoir économique immense loin de s'arrêter aux fruits et légumes : ce sont aussi routes, hôpitaux, écoles, sociétés de nettoyage, hôtels de bord de mer qui sont passées aux mains des militaires dans les dernières décennies. Pourrait-il en être autrement alors qu'ils gouvernent le pays depuis 1952 ?

En 1979 était fondée l'Organisation des projets de service national (NSPO) dont le but premier était de rendre l'armée autonome financièrement et de vendre le surplus aux civils. Depuis, les activités de la NSPO ont largement dépassé cette mission initiale et, au-delà des produits miniers et des infrastructures dont l'utilité militaire est compréhensible, elle a signé en 2015 un partenariat avec l'entreprise chinoise Evergreen dans le cadre de la gestion de Ghalioun, la plus grande ferme d'aquaculture de la région (dont la construction a bien sûr été confiée également à la NSPO).

La surprenante réussite civile de l'armée doit beaucoup à ses avantages concurrentiels : d'une part, l'armée bénéficie de jeunes conscrits dont le service dure entre un et trois ans selon leur niveau d'étude, qui constituent ainsi une main-d'œuvre presque gratuite. D'autre part, les entreprises appartenant aux forces armées bénéficient d'avantages fiscaux.

Parallèlement, de nombreux chantiers stratégiques sont directement confiés à l'armée par le pouvoir, comme la construction de la nouvelle capitale administrative et l'agrandissement du canal de Suez. Avec 5 milliards de dollars de revenu annuels, le canal est une source conséquente de bénéfices pour l'Égypte et le chantier d'agrandissement devrait permettre au gouvernement de passer à 13 milliards dès 2023 selon les estimations de l'Autorité du canal de Suez.

L'Autorité de génie des forces armées s'est également vu confier par le maréchal al-Sissi la construction d'une nouvelle capitale administrative : l'objectif est de désengorger Le Caire à l'expansion chaotique, mais aussi de montrer symboliquement la stabilité du pouvoir présidentiel et de donner à l'Égypte un visage moderne pour le reste du monde. Il ne faut pas négliger non plus que cette nouvelle ville sera située en plein désert à plus de 45 kilomètres du Caire, ce qui rendra plus difficile toute tentative de révolution.

Ces deux projets importants démontrent le lien entre le pouvoir et les militaires qui ne peut être que déloyal envers le secteur privé qui ne bénéficie pas des mêmes avantages fiscaux et n'est pas prioritaire pour les chantiers nationaux. Malgré le frein que représente un tel système économique pour le développement du pays, les puissances comme la France ou les États-Unis continuent de considérer le pouvoir militaire égyptien comme un pilier essentiel pour assurer la stabilité de la région, notamment à travers la lutte contre le terrorisme dans le Sinaï ou la médiation entre Israël et l'autorité palestinienne. ♦



AJUSTEMENTS

Par **Rémi Lélian**

Le monde d'avant n'aura pas lieu

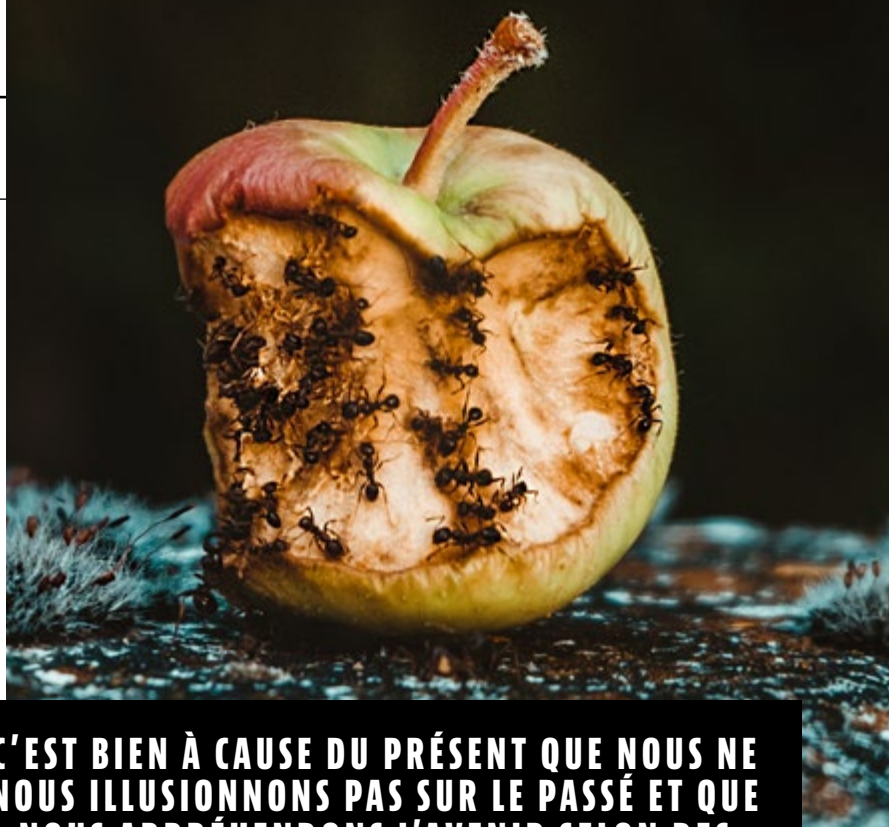
Le monde d'avant n'aura pas lieu, ni celui de demain d'ailleurs ; pour la raison que ni l'un ni l'autre n'existent autrement que dans la représentation fantasmatique que nous en avons et qui nous fait regretter l'un et craindre l'autre. Regretter quoi d'ailleurs ? On ne sache pas que la vie fût si belle avant, qu'elle fût mieux, enviable, désirable, qu'elle fût la vie quand nous n'en posséderions plus désormais qu'une prétendue contrefaçon. La vie en somme, à quelque époque qu'on la retrouve ici-bas c'est surtout beaucoup de douleurs, de choses ratées, et d'obstination pour rien, et la grâce parfois d'y échapper un peu... par erreur. Car si c'est un truisme philosophique que de dire que le passé n'existe pas ni non plus le futur, qu'il est passé pour toujours et que l'autre, déjeté, n'arrive jamais, le monde, lui, existe vu qu'on s'y cogne. Et ce monde on ne peut pas dire qu'il soit si digne d'être aimé que ça, qu'il soit notre élément et qu'à condition de nous y conformer on puisse l'habiter sans souffrir. Au contraire, il déraile de partout, s'épuise, gémit et gronde, nous tue pour nous survivre et périra à son tour quand nous ne serons déjà plus là depuis longtemps, mais depuis bien moins longtemps, semble-t-il, que ceux qui nous ont précédés et qui sont déjà morts pour toujours ici-bas. Quant au monde de demain, on a raison de le craindre, mais non parce qu'il nous offrirait un supplément d'apocalypse, parce qu'il sera le monde et qu'on y souffrira avec ou sans QR Code, avec ou sans épidémie, qu'on se fracassera contre ses limites perpétuellement étendues et perpétuellement limitées, et que même convaincus de notre liberté

nous n'en demeurerons pas moins ses esclaves.

On pourrait alors se rassurer à la façon d'un néo-hippie tout droit sorti des années quatre-vingt-dix et nous dire que seul importe le présent et qu'il faut en profiter – *carpe diem* !

Mais c'est bien à cause du présent que nous ne nous illusionnons pas sur le passé et que nous appréhendons l'avenir selon des formules terrifiantes, que nous savons la nostalgie menteuse et l'espérance en des lendemains qui chantent toujours coupable et bonne pour le peloton d'exécution, si bien que la sagesse pour nous consiste à refuser de placer le monde par-dessus tout – quel que soit le monde dont on parle, qu'il fût blanc ou noir, celui d'avant ou celui d'après, celui qu'on aime ou qui nous déplaît, celui qu'on feint de désirer et celui qu'on fait advenir réellement – quoi qu'on en dise... Alors certes, le présent, lui, existe puisqu'il nous éprouve, et par lui c'est le monde qui nous ronge et la bêtise et

le mal qui nous contraignent à placer en celui-ci nos seules perspectives selon l'imagination qui nous trompe toujours au moins trois fois : en avant et en arrière mais d'abord en face. On aura alors sûrement vraiment grandi moralement et spirituellement quand chaque être humain sera enfin capable d'accepter qu'on désire le futur et qu'on regrette le passé parce qu'ils sont des mensonges, pour la raison qu'on supporte difficilement le présent qui résume la vérité du passé et du futur dans la souffrance ; présent néanmoins aimable à la seule condition qu'il nous délivre de la recherche du bonheur, du monde d'avant et de celui d'après qui ne pourront jamais être autre chose que le monde ici-bas. En d'autres termes, on ne souhaite ni le monde d'avant, ni le monde d'après, on endure ce monde-ci, on pleure sur ceux qui s'y trouvent heureux puisque par là ils en souffrent plus encore, en espérant de toutes ses forces que derrière ses limites abjectes quelque chose puisse le crever d'en haut. ♦



C'EST BIEN À CAUSE DU PRÉSENT QUE NOUS NE NOUS ILLUSIONNONS PAS SUR LE PASSÉ ET QUE NOUS APPRÉHENDONS L'AVENIR SELON DES FORMULES TERRIFIANTES

Le christianisme, une tradition hors du temps

Par Marc Obregon

L'histoire des idées tourne parfois à vide. Si le culte progressiste et la technique reine n'apparaissent plus depuis longtemps comme les uniques paradigmes possibles, l'espoir de revenir en arrière, de penser à rebours, d'embrasser un legs philosophique qui ne soit pas irrémédiablement entaché par les antennes du modernisme, peut sembler candide. Un rêve d'idéaliste, de romantique *völkisch*, qu'on a souvent cantonné aux errances de la gnose ou à des interprétations erronées du guénonisme et de tout un fatras occultiste tout à fait soluble dans l'ère moderne, affamée qu'elle est de colifichets et de symbolisme. Car enfin, et c'est sans doute le point crucial que défend Michel Michel, sociologue notoire et penseur au carré, dans cet impressionnant essai : le modernisme et la Tradition sont parfaitement entrelacés, aussi indétachables l'un de l'autre que les serpents du caducée, aussi soudés que les hélices duelles d'un brin d'ADN. Et leur point médian, leur axe de symétrie, serait précisément ce christianisme qui a fondé d'une part l'histoire moderne, et de l'autre repoussé dans les ténèbres de la primo-histoire tout un appareil métaphysique désormais honni pour ses rapports privilégiés avec un réel encore non permuté par la cognition chrétienne.

Aujourd'hui, nous dit Michel Michel, alors que les mâchoires de la technique se referment sur la réalité, il est temps d'interroger la façon dont le christianisme a accompagné ce meurtre de la Tradition, tout en s'arrangeant pour en conserver les fétiches les plus voyants et assurer sa pérennité à travers l'histoire. Rien d'anti-chrétien pourtant chez l'écrivain qui demeure un catholique convaincu ; simplement la nécessité d'être, justement, un chrétien radical, c'est-à-dire un chrétien qui reconnaît, suivant l'aphorisme célèbre de Chesterton, de quelle façon le christianisme et notamment sa métastase moderne ont œuvré pour cacher tout un pan du réel, pour le soustraire aux yeux de l'intellect, et pour évacuer de lui-même ce qui le rendait pourtant universel : son recours à un *pharmacos* à la fois naturel et surnaturel, la personne du Christ lui-même. Comme le dit Michel, le « *christianisme a eu deux fonctions dans l'histoire, celle de religion de salut et celle d'idéologie corruptrice de la société* », l'une étant portée par l'Église et l'autre par les hérésies qu'elle nourrit en son sein. Michel nous rappelle que l'Église recèle en elle-même son propre scandale, que les évangiles sont un chemin de douleur qui a probablement conduit



le monde dans l'état où nous le trouvons actuellement : vérolé, gangréné par le mal, menacé d'évanouissement même dans la grande cataracte des technologies numériques.

L'Église a porté en elle le Capital, puis le culte scientifique, puis l'économie, comme autant de poussées de fièvre, de masses cancéreuses qu'elle s'empresse ensuite de saborder pour en ressortir à la fois affaiblie et victorieuse. C'est le miracle divin, cette manière pour Dieu de « *se jouer des lois du monde* », de produire le Vrai par l'inversion. Michel pousse son argumentaire très loin et brasse une fabuleuse bibliographie, depuis les pères de l'Église jusqu'aux mystiques, en passant par de nombreuses références mythologiques qui donnent à son essai la carrure d'une véritable somme syncrétique. Il place de plus la tradition chrétienne dans un contexte historiologique, et souligne à quel point elle y occupe *in fine* une place de contre-tradition, invoquant notamment les Noces de Cana, qui font du christianisme la première religion authentiquement *anachronique*. Il nuance par-là considérablement les clichés de l'apolégétique moderne qui font du christianisme le révélateur d'un temps ouvert contre le temps cyclique des païens. Car une religion fondée sur des prophéties et sur des miracles, qui s'est formalisée sur le surnaturel pour ensuite embrasser pleinement le cours de l'histoire qu'elle a contribué à créer, ne peut en effet être de son temps : c'est peut-être là la thèse la plus audacieuse de ce *Recours à la Tradition*, et qui aurait peut-être mérité un développement plus ample. Reste néanmoins une belle tentative de penser le christianisme par son aporie : une pensée presque alchimique, qui réfute l'habituelle épistémologie et son fatras d'interprétations symbolistes, pour s'adonner à une pure méditation à l'aune de la Tradition. Il en ressort toujours que le christianisme demeure le miracle noir de notre contemporanéité. ♦



LE RECOURS À LA TRADITION, MICHEL MICHEL, L'Harmattan-Théoria, 282 p., 29 €

LE MODERNISME ET LA TRADITION SONT PARFAITEMENT ENTRELACÉS, AUSSI INDÉTACHABLES L'UN DE L'AUTRE QUE LES SERPENTS DU CADUCÉE, AUSSI SOUDÉS QUE LES HÉLICES DUELLES D'UN BRIN D'ADN.

Leonardo Castellani, prêtre catholique argentin, est l'auteur d'une œuvre radicale où se mêlent théologie, poésie et exégèse aux allures de pamphlet anti-moderne. Malheureusement inconnu en Europe, il a fallu l'opiniâtreté et la dévotion de l'écrivain et traducteur **Éric Audouard** pour défricher la production du jésuite rebelle. Le deuxième recueil de ses textes traduits en français, *La Vérité ou le Néant* vient de paraître : lumières sur un esprit indompté.

Castellani, la voix véritable

ENTRETIEN AVEC ÉRIC AUDOARD

Propos recueillis par Marc Obregon - Illustration de Jacques Terpent

Pouvez-vous revenir sur votre rencontre avec Castellani et son œuvre, qui sont plutôt méconnus en nos terres ?



Quasi inconnus – même en Argentine, son propre pays. C'est en m'intéressant à l'euphémisation du péché dans le monde moderne, ainsi qu'aux maladies mentales et à leur caractère épidémique à partir de la Renaissance, que je suis tombé sur ses écrits. Ils m'ont fait un tel effet qu'ils m'auraient converti si je n'étais revenu à la foi bien auparavant, avec toutes les difficultés que cela comporte en France, où le scepticisme et l'irrégion sont des brevets de sérieux littéraire et intellectuel. Ayant abandonné l'agréable projet de m'y faire une situation, traduire et défendre Leonardo Castellani m'a paru le moyen le plus rapide d'aggraver mon cas. Mais avant toutes choses, il faut souligner le trait le plus frappant de son esprit, parce qu'il fait défaut aujourd'hui : l'humour, un humour authentique, qui est le privilège de la pensée chrétienne réaliste, le garant de toute humilité, le rayon ultraviolet qui détecte le faux, le déformé, l'inepte et le contradictoire – « *signe d'une intelligence saine, capable de contempler l'être dans son harmonie et de comprendre la splendeur de sa beauté* », comme disait le père Uriburu, un autre prêtre argentin.

Vous parlez de lui comme d'un « être viscéralement religieux ». À plusieurs reprises dans cette anthologie, on sent en effet que sa foi est d'abord inscrite dans sa chair, parfois douloureusement, parfois instigatrice de folie : comment Castellani était-il perçu par ses pairs ? De quel autre écrivain radical et catholique le rapprocheriez-vous ?

Leonardo Castellani n'était pas « fou », sinon aux yeux d'une société pour laquelle seuls le profit, le goût du pouvoir et la quête de satisfaction immédiate méritent d'être qualifiés de raisonnables et de rationnels. Dans un tel monde, quelqu'un qui ne se rend jamais à ces puissances

..... passe ordinairement pour un anormal. Mais il avait toute sa tête – une tête merveilleusement structurée – et c'est bien pourquoi on a voulu la lui couper. Quelqu'un a résumé en une phrase l'impression qu'il faisait sur ses pairs : « *Nous étions tellement habitués à l'atmosphère d'impuissance et de prostration dans laquelle baignait le clergé que la stature verticale de Castellani nous frappa comme un attentat aux bonnes mœurs* ». Pour cette raison, certains l'admirèrent ; pour la même raison, la plupart des autres le maudirent et s'acharnèrent contre lui comme s'il était un terroriste. Ces derniers ne se trompaient pas, au fond, car dans le royaume de servitude et de lâcheté qu'est en train de devenir la société des hommes, le Christ lui-même est une sorte de terroriste : à son approche, les démons ne sont-ils pas littéralement terrorisés ? Voilà 2 000 ans que cette arête de poisson est coincée dans la gorge des siècles ; elle ne passe pas et ne passera jamais.

Quand on découvre Castellani, comme les repères nous manquent, on peut penser à Chesterton, à Belloc, à Bernanos, à Lewis, à Thibon, etc., mais il faut renoncer à le comparer, comme à ranger son œuvre dans un genre ou une discipline. Apologète et polémiste, exégète et poète, philosophe et conteur, prédicateur et journaliste, théologien et romancier – souvent simultanément, qui plus est – il est un *genero único*, un « genre en soi », selon le mot d'un de ses préfateurs.

On peut penser néanmoins à Bloy

..... Castellani a écrit deux articles sur Léon Bloy, qui vont au cœur du sujet : la pauvreté et la violence de sa charité. Je n'ai pu faire paraître qu'un seul article, mais on trouve ceci à la fin de l'autre, que j'ai traduit par *Bloy au-dessus du temps* : « *Par-delà son style coruscant, égolâtrique et vociférateur, c'est la charité violente jusqu'au hurlement, par-delà ses raffinements verbaux c'est sa vie tourmentée, ravagée, toujours sur le fil, qui ont rendu immortel ce transfuge du Moyen-Âge. Charité à l'égard de qui ? Charité à l'égard de personne en particulier,*



des pierres milliaires, un oui qui est oui, un non qui est un non, il est pour vous. Il y a une prière à l'Esprit Saint dans la messe de Pentecôte qui me fait penser à lui, surtout quand j'arrive à ce passage : « Irrigue ce qui est desséché, assouplis ce qui est rigide, réchauffe ce qui est froid, redresse ce qui est tordu ». Orthodoxe, Castellani l'a été jusqu'à s'exposer aux foudres de l'académisme catholique, qui commençait à forniquer avec de coquettes hérésies modernistes et ne voulait plus rien savoir des prophéties du Christ ni de l'Apocalypse de Saint Jean.

« Ses admirateurs s'accordent à dire qu'il est le plus grand penseur catholique de langue espagnole du XX^e siècle. »

Éric Audouard

PRÉCIS DE RECOMPOSITION

LA VÉRITÉ OU LE NÉANT, LEONARDO CASTELLANI, Artège, 336 p., 21,90 €



Après un premier recueil publié par Pierre-Guillaume de Roux, *La Vérité et le Néant* est la deuxième anthologie consacrée à l'œuvre de Leonardo Castellani, traduite, préfacée et raisonnée par l'écrivain Erick Audouard. Presque inconnu en France, Castellani occupe une place à part dans l'histoire de la pensée chrétienne : prêtre, enseignant et essayiste argentin, il incarne à la fois une pensée traditionaliste et dissidente, qui lui valut d'être la cible des autorités cléricales : les jésuites dont il faisait partie et même le Vatican l'ont ainsi persécuté jusqu'à ses 70 ans pour ses écrits et pour sa contestation sans ambages des déviations du christianisme moderne. Pourfendeur des démocrates chrétiens et autres « catholiques en toc », contempteur de la tiédeur bourgeoise des édiles de son temps, Castellani parvient par sa pensée à réconcilier la recherche de vérité et l'exigence mystique, non sans se départir d'un humour réjouissant et d'une singulière fibre poétique. Un recueil essentiel pour tenter de comprendre la grande falsification dont la culture chrétienne est victime depuis l'avènement de notre modernité. ♦

charité à l'égard de la Chrétienté vaincue dont son âme médiévale avait l'incurable nostalgie, charité à l'égard de tous les miséreux, pour peu qu'ils ne fussent pas trop proches... » Et plus haut, afin d'éclaircir l'énigme, il cite la dédicace de Bloy au musicien Carlos Olivarès : « On a souvent parlé de mes livres, mais personne n'a dit que je suis un poète, rien qu'un poète, que je vois les hommes et les choses en poète comique ou tragique, et que, par-là, tous mes livres sont expliqués. Je vous livre ce secret ». Léon Bloy fut donc essentiellement un poète (il n'en était pas toujours satisfait), un poète visionnaire sans aucun doute, mais je

ne conseille à personne de s'instruire de la doctrine chrétienne dans son œuvre. Sa théologie a pas mal de plomb dans l'aile, comme celles de ses aînés romantiques, dont il a hérité certaines errances.

Castellani est-il, lui, un théologien orthodoxe ?

Castellani avait une métaphysique robuste, et il est orthodoxe jusqu'à la moelle. Si vous aimez surtout les raffinements verbaux, les brumes de l'ambiguïté et les frissons de l'équivoque, il ne faut pas le lire. Si vous cherchez des poteaux indicateurs,

Comment situez-vous la pensée de Castellani, en particulier dans l'héritage de la pensée chrétienne hispanophone ? Y a-t-il selon vous une spécificité argentine chez lui ?

Ses admirateurs s'accordent à dire qu'il est le plus grand penseur catholique de langue espagnole du XX^e siècle. C'est ce que je crois aussi. Mais comment le situer dans une culture que les Français connaissent si peu ? Rappelons d'abord qu'Ignace de Loyola, le fondateur de son ordre, sur lequel il écrivit son tout premier ouvrage, était un Basque de la province de Guipuscoa ; ensuite, que sa connaissance de la tradition littéraire en Espagne est immense, en commençant par les auto-sacramentels du théâtre religieux, les romanciers, les dramaturges et les poètes catholiques (Cervantès, Quevedo, Lope de Vega, etc.), mais aussi bien sûr tout le corpus religieux de l'ordre jésuite (Francisco Suárez, Baltasar Gracián), la grande mystique (Jean de la Croix, Thérèse d'Avila), et la réflexion théologico-politique (Donoso Cortès, Menéndez y Pelayo, Ortega y Gasset) – tradition qu'il a portée à la hauteur des enjeux de son époque, en lui donnant une forme personnelle d'une grande singularité. ♦

Cet entretien est à retrouver en intégralité sur lincorrect.org



ANTONIO GRAMSCI

Réquisition générale

Par Rémi Lélian

« **IL** est temps d'appliquer les leçons de Gramsci », déclarait en 2018 Marion Maréchal, dans un entretien à *Valeurs Actuelles*, selon un étonnant raisonnement circulaire qui consistait à dire que pour ne pas céder à la domination de la gauche il fallait appliquer les leçons d'un penseur de... gauche.

C'est que, de gauche, Gramsci l'est de toutes ses fibres ! Né en Sardaigne en 1891, il figure l'archétype du penseur militant : membre fondateur du parti communiste italien, dont il fut le secrétaire jusqu'à son emprisonnement dans les geôles fascistes en 1926 où il croupit onze années avant de mourir en 1937, Gramsci n'est pas un philosophe qui s'intéresse à la politique, c'est un philosophe du politique et même un politique qui arme la philosophie à cette seule fin, un de ceux qui, dans la lignée de Machiavel, son plus grand inspirateur après Marx, considèrent que toute pensée commande l'action et que seule l'action est juge de la vérité ; action hors de laquelle aucun grand principe ne peut exister ni ne vaut une seconde de peine. Autrement dit, Gramsci est marxiste, le monde ne doit pas être contemplé et interprété à la façon des Grecs anciens ou des médiévaux mais transformé selon cette formule qu'on lui prête mais qu'il emprunte à Romain Rolland : « pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté ».

IL INVENTE CEPENDANT UNE NOUVELLE FAÇON DE CONDUIRE LA LUTTE SELON LA DISTINCTION QU'IL OPÈRE ENTRE LA « GUERRE DE MOUVEMENT », PROPICE AUX RÉVOLUTIONS, ET LA « GUERRE DE POSITION » seul moyen pour le prolétariat de l'emporter dans une société capitaliste où le consentement à sa domination prend le pas sur la coercition. Grignoter le terrain du consentement, voilà la fameuse métapolitique qu'il est de bon ton de citer aujourd'hui – sans qu'on en comprenne les implications métaphysiques et morales profondes et délétères – et qui, en effet, a connu une pérennité effrayante, offrant la victoire à la gauche sociétale puisqu'on considère à juste titre Gramsci comme le père des « cultural studies », ancêtres des maléfiques « gender studies » qui à présent dévorent l'université et tentent de plier le réel pour en détruire toutes les anciennes représentations au nom du monde qui vient – la vraie formule du progressisme.

Mais ça n'est pas seulement ce déplacement de la lutte vers un nouveau théâtre d'opérations qui distingue Gramsci et en fait un penseur redoutable : la refonte du cosmos marxiste qui lui permet ce glissement, préparé en amont de sa métapoli-

tique et qui en alimente vigoureusement la source, semble la véritable innovation d'une pensée politique qui désormais articule infrastructure – l'économie – et superstructure – la société et la culture – sans plus considérer contrairement à Marx une primauté de l'une sur l'autre, les deux chez Gramsci s'influençant réciproquement à la façon d'un organisme. La

littérature, la tradition, les ouvriers et les artisans, la famille, l'art, et les idées, etc. sont chacun le lieu, investi par la prodigieuse intelligence gramscienne, d'une lutte à laquelle nous devons tous prendre part, puisque, selon ses mots, nous voici tous philosophes, « intellectuels organiques » en puissance et dépositaires d'un savoir qu'il importe d'actualiser en vue de la victoire finale. Bref, il n'existe plus d'ailleurs, ni d'illusions bourgeoises, ni de délassement possible et tout, non plus seulement la pensée, devient champ de bataille pour Gramsci. Soit les prolégomènes psychologiques d'une politique totalitaire désignée sous le nom de l'État-éthique : le « consentement cuirassé

de coercition » que Gramsci reproche à la société capitaliste mais dont il avoue qu'il est pour lui le principe même de toute hégémonie.

« INTELLECTUEL ORGANIQUE », « GUERRE DE POSITION », « MÉTAPOLITIQUE », TOUTES LES INNOVATIONS CONCEPTUELLES DE GRAMSCI SE RÉSUMENT DANS CE CONCEPT MAÎTRE :

« L'HÉGÉMONIE », présentée comme un mécanisme inhérent au pouvoir mais qui chez lui recoupe une emprise du politique sur la société dans son ensemble et qui doit sonner, aux oreilles de toutes personnes qui n'a pas oublié que le Pêché ravage la nature humaine et que l'homme n'est pas un matériau à modifier selon « l'optimisme de la volonté », comme un avertissement et la promesse d'une terreur sans nom. L'hégémonie, en fait, ça n'est plus la politique comme délibération en vue du Bien commun, mais la domination absolue en vue d'un monde à naître, c'est la continuation de la Révolution par d'autres moyens. Logiquement, Gramsci comme souvent les penseurs de gauche s'est beaucoup trompé. Il n'a su voir la montée du fascisme qui l'a détruit et presque assassiné, ni la victoire du libéralisme ; il a en revanche donné une méthode au progressisme capable d'accroître sa puissance, méthode qui ne vaut qu'à condition de se moquer de tout ce dont le progressisme se moque et qui confond la politique avec la domination ; en quoi Gramsci a quelque part gagné puisque le fait de se revendiquer de lui pour triompher de la gauche et des progressistes montre simplement l'hégémonie absolue... de la gauche et des progressistes. ♦

Essais

LA LÉGENDE NOIRE DU BÂTARD

LE DUC DU MAINE, PIERRE-LOUIS LENSEL, Perrin, 486 p., 25 €



Il fut le fils préféré de Louis XIV. Préféré mais bâtard. Issu de la relation adultérine de la Montespan et du roi-soleil, arraché dès la naissance à sa mère pour être élevé par madame de Maintenon, future femme de Louis XIV, Louis-Auguste de Bourbon vient au jour le 31 mars 1670.

Malgré une difformité physique (il boite), le duc du Maine est un enfant vif et travailleur. Le roi qui veut en faire un prince à part entière le couvre d'affection et d'honneurs : à quatre ans, il reçoit la charge de colonel-général des Suisses, et part à 18 ans combattre sur les bords du Rhin. Discipliné et effacé, il s'y montre piètre officier. Qu'importe, son influence grandit à la cour grâce à sa proximité avec son père.

En 1711, meurt le Grand Dauphin dit Monseigneur, le fils légitime. Quelques mois plus tard, son propre fils, le duc de Bourgogne succombe à une épidémie de rougeole. C'est l'hécatombe au sein de la famille royale, et le seul héritier de la couronne est un enfant de deux ans, arrière-petit-fils de Louis XIV. Par testament, le roi fait entrer le duc du Maine dans le conseil de Régence en lui confiant l'éducation du futur Louis XV. Mais la mort du grand monarque en 1715 provoque la chute de la maison du Maine et les princes de sang en profitent pour passer le testament. Pris plus tard dans la conspiration de Cellamare, Louis-Auguste est emprisonné deux ans et mourra en 1737 éloigné de la vie politique.

La biographie de Pierre-Louis Lensel rend hommage à cette personnalité gracieuse et délicate du Grand Siècle : présenté comme pleutre et arriviste par Saint-Simon, le duc du Maine fut le bouc émissaire idéal d'une aristocratie aux yeux de

laquelle le bâtard est une menace pour la hiérarchie sociale, et l'obstination du roi à légitimer le duc du Maine fut vécue comme un quasi-coup d'État.

Derrière cette question de préséance, quelque peu surréaliste pour un lecteur du XXI^e siècle, se cache le drame de l'aristocratie française : soumise au pouvoir royal et concurrencée par la bourgeoisie d'affaires, elle s'est arc-boutée sur ses privilèges. Moins d'un siècle plus tard, elle était liquidée. ♦ Benjamin de Diesbach

JACKIE ET MARTEL

UNE RÉVOLUTION CULTURELLE : DITS ET ÉCRITS, JACK LANG, BOUQUINS, 1312 p., 32 €



À défaut d'être édités en Pléiade, les « Dits et écrits » de Jack Lang ont trouvé leur place chez Bouquins qui accueille habituellement des intégrales de Barrès, Baudelaire, Tocqueville, Tacite ou Joseph de Maistre. Un anoblissement pour l'ancien grand ministre de la Culture, prélat du socialisme triomphant des années Mitterrand, qui n'en demandait probablement pas tant à un Frédéric Martel « autorisé » pour l'occasion à fouiller dans ses archives. Le résultat de ce travail donne un livre épais de 1 312 pages vendu au prix modique de trente-deux euros.

Il n'est pas inexact de penser que le sieur Lang provoqua une « révolution culturelle » : pour le pire. Et cette somme en donne une bonne illustration. Extrêmement flagorneur à son habitude, le douteux Frédéric Martel a compilé l'œuvre d'une vie de telle façon que des entretiens accordés à la presse ou de simples courriers soient pris pour des chefs-d'œuvre de la pensée politique. Tel que présenté sur les étals, l'objet donne l'impression de se frotter aux mémoires d'un grand homme, l'égal d'un Alexandre ou d'un César. On imagine fort bien un autre amoureux des Arts, Frédéric II de Hohenstauffen, écrire au PDG de France

3 pour tenter d'empêcher la déprogrammation de l'émission musicale « Décibels ». Non ? Mieux vaut se cacher la tête dans un seau. ♦ Gabriel Robin

RELIGION DU RIEN

UNE THÉOLOGIE LAÏQUE, VINCENT PEILLON, PUF, 128 p., 12 €



« Le mal est religieux, la révolution est religieuse, le remède est religieux, nous ne guérirons que religieusement »,

disait Blanc de Saint-Bonnet. Et voilà que la République approuve *stricto sensu* ! Vincent Peillon exhume dans ce petit essai une tradition trop méconnue de la gauche républicaine qui, s'opposant avec Jaurès au positivisme étriqué d'un Littré, concevait la laïcité comme « un acte de foi ». Si elle part d'un point juste – l'homme est par essence religieux – cette religion laïque repose bien vite sur une ambiguïté : permettre à chacun d'avoir ses croyances d'un côté, ou poser un nouvel idéal de l'autre. La solution est flottante, car doit se plier au pluralisme : ce sera une « libre-pensée religieuse » utopique et spiritualiste du devenir, anticléricale et anti-athée, faite de science et de justice. De là, une morale, une foi, un Dieu, une théologie et même une christologie (contraire aux paroles du Christ) ; une religion pourtant « qui n'a ni autels, ni dogmes, ni miracles, ni clergé, et qui est simplement l'aspiration de l'homme vers toutes les perfections de l'esprit » (F. Buisson). En clair, une religion sans rien du tout, qui se veut transcendante mais qui n'est que politique, une vue de l'esprit dont les trois adjectifs qui la qualifient disent tout : « démocratique, universelle et moderne ». Ajoutons socialiste et humanitaire, moniste et panenthéiste qui doit accoucher d'une parousie terrestre, la *Deus-humanitas*. De ce gloubi-boulga ridicule, Gómez Dávila a tout dit d'une sentence magistrale : « L'humanité est le seul dieu totalement faux ». Reste, au-delà de l'intérêt historique du document, à comprendre

les raisons pour lesquelles pareil ouvrage a été rédigé, car un discours ne révèle pleinement son sens que dans un contexte discursif. Sur *France Inter*, l'auteur a condamné « une façon d'utiliser la laïcité comme un instrument pour s'attaquer à des différences ou à des confessions différentes ». Entre les deux gauches irréconciliables, l'ancien ministre de l'Éducation a semble-t-il choisi. ♦ Rémi Carlu

NIETZSCHE ENVERS ET CONTRE TOUS !

LES NIETZSCHÉENS ET LEURS ENNEMIS, PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF, Éd. du Cerf, 492 p., 24 €



Dans cet ouvrage somme Pierre-André Taguieff se livre à un exercice passionnant, celui de rendre compte de la postérité nietzschéenne aussi foisonnante et hétéroclite que le philosophe lui-même. Récapitulant la pensée de l'ermite de Sils-Maria, Taguieff y voit une sorte de bouillonnement dont les contradictions interdisent la récupération, sauf à tronquer une pensée rétive à toute facilité interprétative. On sait que Nietzsche sera néanmoins largement détourné par à peu près tout le monde, chacun le truquant pour en faire le héraut de sa propre pensée. Est-ce à dire qu'on ne peut rien tirer d'autre de Nietzsche que lui-même ? Taguieff nous offre une clé de lecture : Nietzsche serait un maître en déception et ceux qui le lisent pour en faire le champion de la vie et la caution de leur volontarisme facile et caricatural, une sorte de super coach défenseur du « struggle for life », ne verraient que l'écume de sa pensée. Un profaneur de certitude, l'intranquille avec lequel on chemine et qui, parce que lui mesure le chaos, ne nous rassure pas mais au contraire travaille à nous inquiéter, voilà Nietzsche ; bref, un solitaire ontologique dont il importe de défendre l'intégrité contre tous ceux qui veulent le ramener à eux, contre ses ennemis et contre ses amis. ♦ Rémi Lélian





Par **Romaric Sangars**

Rendez-vous sur l'embarcadère

Cet été, j'eus la surprise de lire une citation de Virginie Despentes. C'était à Genève, dans un bar conquis par les « idéaux » néo-progressistes, à l'étage, j'avais d'abord emprunté la porte de droite pour me rendre aux toilettes, ayant croisé deux jeunes femmes qui étaient sorties par la porte de gauche, mais, découvrant, interdit, une fois dans la pièce de droite, que sur la porte centrale, dont je m'apprêtais à tirer la poignée, il était inscrit en capitales menaçantes que l'endroit était « RÉSERVÉ AUX FEMMES », j'avais fait demi-tour, m'étais retrouvé à nouveau dans le couloir où une serveuse m'avait désigné la pièce dont je sortais avec un froncement de sourcil réprobateur, pour m'avertir que c'était bien là la direction à prendre lorsqu'on était de sexe masculin, alors j'avais opéré un nouveau revirement, assez déboussolé, pour admettre que les responsables de l'établissement avaient voulu réserver un WC aux femmes au milieu de l'espace alloué aux hommes afin que ceux-ci comprissent que leur règne appartenait bien au passé, au point même que les femmes, désormais, auraient loisir d'aller pisser au milieu de leurs espaces d'intimité si cela leur chantait – marque archaïque de domination territoriale –, et sans qu'eux, en revanche, ne pussent jamais fouler le sol du sanctuaire des commodités féminines, alors, résigné et me faisant la réflexion qu'on choisissait les terrains de lutte qu'on pouvait, j'avais poussé la porte du WC non réservé aux femmes dans les toilettes hommes, et c'est donc là, à peine débraillé, que j'étais tombé sur une citation de Virginie Despentes couvrant tout le mur gauche du lieu d'aisance, rassuré de constater qu'au moins, ces bistrotiers helvètes aux engagements farouches avaient saisi quelle était la place adéquate pour l'autrice française de *King Kong Théorie* : aux chiottes. Après que je me fus soulagé, la méditation de collégienne nerveuse rédigée en blanc sur le mur noir n'était pourtant plus signée que par « GIN E TE ».

C'est la rentrée, il est temps de redescendre en salle, et nous qui sommes également des restaurateurs, quoique dans une autre acception du terme, nous qui nous soucions également de réorganiser l'espace, nous avons pris quelques bonnes résolutions, comme de continuer à tirer dans le tas. S'il faut définir des « tendances », on peut remarquer qu'en ce beau mois de septembre 2021 la redécouverte de la France périphérique comme lieu littéraire se poursuit, que le cinéma français est pris en otage par les flottes victimaires et que l'obsession de l'apocalypse ne nous quitte pas. Belle nouvelle, pour une fois, aucune progéniture célèbre n'est venue régler ses comptes à coups de navet littéraire, on respire un peu... Il se pourrait aussi que d'anciennes transes reviennent nous hanter et que Louis XVI soit toujours vivant. Voici, en somme, l'essentiel des actualités.

Alors taillez vos crayons, aigüisez vos lames, réglez vos montres sur minuit moins deux, de grands défis nous attendent et beaucoup d'œuvres méritent d'être inspectées avec attention pour ce qu'elles traduisent de l'esprit du temps ou parce qu'elles immunisent contre sa vulgarité. Gardez votre air insolent, votre œil tragique, et rendez-vous sur l'embarcadère. ♦

LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD

Le roi n'est pas mort, vive le roi !

Louis XVI est vivant ! Il habite sur l'île Saint-Louis avec Marie-Antoinette. Louis-Henri de la Rochefoucauld les a rencontrés. Il en a tiré *Châteaux de sable*, une fantaisie romanesque et historique pleine d'allant et de mélancolie, qui parle aussi de Thiers et des Gilets jaunes. L'auteur nous a accordé une audience.

Propos recueillis par Bernard Quiriny
Photo de Benjamin de Diesbach

Après *La Révolution française* en 2013, voici que vous écrivez sur Louis XVI. Est-ce un cycle ? Il n'y a pas d'un côté l'école Modiano (écrire toujours le même livre) et de l'autre la méthode Bowie (se réinventer à chaque album). La vérité est entre les deux : on va sur de nouveaux territoires tout en repassant plus ou moins malgré soi par les mêmes cases.

Qu'est-ce qui vous plaît chez Louis XVI, pour que vous l'ayez ressuscité lui, plutôt qu'un autre ? Je suis fasciné par son exécution le 21 janvier 1793 : une des scènes les plus extraordinaires de l'histoire de France. Il est injustement décrié, moqué, alors que sa personnalité est attachante : un homme doux dingue et rêveur, inadapté, à côté de sa couronne, complètement ailleurs. Après lui il y a eu la Restauration (un flop) et la Monarchie de Juillet (un bide). Pour moi c'est avec lui que s'achève la monarchie française. J'ajoute que sans sa mort, Napoléon n'aurait pas eu de destin. En cette année 2021 où tout le monde ne parle que de Napoléon, il était temps de revenir à Louis XVI.

« J'aimais Louis XVI pour des raisons familiales et poétiques plus que politiques », écrivez-vous. Est-ce votre version personnelle du culte mélancolique du passé ? Le passéisme est une poupée russe : en notre époque étriquée, on regrette le Grand Siècle mais, sous Louis XIV, un type comme Saint-Simon rêvait

de Louis XIII ; et sous Louis XIII, il devait se trouver plus d'un nostalgique du règne d'Henri IV... Plus je vieillis, plus j'aime le XVII^e et le XVIII^e siècles, notamment pour cet art de la conversation qui a peut-être culminé dans les années 1780 avec cette fameuse « douceur de vivre » vantée par Talleyrand (ce génie). Je me fous comme de ma première chemise à jabot de l'abolition des privilèges, mais il est vrai que mon histoire familiale (quatorze victimes La Rochefoucauld sous la Révolution) ne peut que contribuer à me faire voir l'Ancien Régime comme un paradis perdu.

Le grand personnage ressuscité est une ficelle inusable. Aviez-vous des exemples en tête ?

Je connais *Le Retour du Général* de Duteurtre mais ne l'ai pas lu – et je n'ai pas voulu le lire pour que ça ne me bride pas. J'avais en tête deux lectures lointaines (et fantasques) : *Le Fantôme de Canterville* de Wilde et *Le Napoléon de Nothing Hill* de Chesterton. Et j'ajoute une troisième influence essentielle : *Fouquet et le Soleil offusqué* de Morand. J'admire la manière avec laquelle Morand arrive dans ce livre à écrire dans un style à la fois XVII^e et moderne. C'étaient mes modèles, et je m'aperçois que je ne réponds pas à votre question...

Vous racontez dans le roman la messe annuelle du 21 janvier, pour l'anniversaire de la mort de Louis. J'y suis allé deux fois, et c'est un moment extraordinaire. Dans le livre, il y a un sermon du prêtre qui rend hommage à Louis XVI : je

n'ai rien inventé, ce sont des propos entendus (des « choses vues », dirait Hugo). Il y a le public attendu (de très vieux messieurs en loden) mais aussi une faune plus interlope qu'il faut avoir vue pour y croire. Le royalisme est plus fédérateur que la République ! Je conseille à tout le monde de se rendre à cette messe le 21 janvier 2022.

Un personnage vous reproche de vous vieillir, alors que vous n'êtes pas si vieux. C'était un des thèmes du *Club des vieux garçons*, déjà... Chassez le naturel il revient au galop. Romaric Sangars m'a décrit dans ce journal comme « un branché jouant en ringard » : il m'a percé à jour ! Je suis passionné par toutes les nouvelles formes artistiques en même temps qu'irrésistiblement attiré par le passé le plus poussiéreux. J'aime jouer au vieux. Ce penchant me perdra car avec les années, je serai de moins en moins branché et de plus en plus ringard.

La désinvolture du livre est-elle voulue ? Faites-vous des livres à plan, ou des livres « comme ils viennent » ? Je ne sais pas si c'est un goût ou une incapacité. Je pourrais dire que c'est à cause de Laurence Sterne, mais ce serait du snobisme. Au fond, je suis les idées comme elles viennent, et ensuite je retravaille beaucoup pour qu'il y ait de la fluidité – c'est pour moi un des critères majeurs dans un roman réussi.

Il y a dans la première partie un tableau amusé, « vu de



l'intérieur », de la France aristo, celle qui donne à ses enfants « le prénom des princes de Condé ».

Avec quel sentiment la regardez-vous ? La noblesse a longtemps donné à la France de grands écrivains, Saint-Simon (duc) et Chateaubriand (vicomte) étant sans doute les plus emblématiques. C'est quelque chose qui a complètement disparu. Depuis *Au plaisir de Dieu* de Jean d'Ormesson, qui date quand même de 1974 et n'est pas non plus un chef-d'œuvre, plus personne n'écrit sur ce milieu qui existe pourtant toujours. J'aime bien peindre de temps en temps ce monde qui reste poétique par plus d'un côté (rites, langage, déphasage, etc.).

Vous parlez des Gilets jaunes : « Cocorico ! La France n'est pas morte ! Elle renaît de ses cendres, et moi avec ! » Avez-vous vibré en novembre 2018 ?

J'ai le plus grand mal à m'intéresser à la politique, et ce moment m'avait beaucoup plu : enfin la réalité déchirait le rideau de la communication. Il y avait un côté village d'Astérix, Cyrano de Bergerac. Je n'en avais rien à faire qu'on casse à l'Arc de Triomphe des œuvres d'art à la mords-moi le nœud. Le problème c'est que les meneurs n'étaient pas brillants à l'oral – bien qu'aucun d'entre eux n'ait égalé le ridicule de Griveaux, Darmanin, Castaner ou BHL.

« Pour moi, dites-vous, ce sont des contre-révolutionnaires. Il y a chez eux une mystique de la France ». Croyez-vous vraiment à l'alliance des Grands déchus et des petits laminés, ensemble contre la bourgeoisie louis-philipparde ?

Le meilleur livre que j'aie lu sur les Gilets jaunes c'est... les *Souvenirs* de Tocqueville, où il décrit avec une grande acuité la Révolution de 1848. Il explique que ce mouvement populaire avait rallié à lui les prêtres et les aristos. Il me semble que c'était pareil en 2018. Des monarchistes chrétiens comme Bernanos auraient été du côté des ronds-points, pas de la place Beauvau.

De Tocqueville, vous dites que « contrairement à ce qu'on croit, il n'était pas qu'un penseur : il était aussi un artiste ».

Il me plaît beaucoup, pour des raisons plus ou moins futiles. J'aime que Tocqueville ait vécu au château de Tocqueville, dans la ville de Tocqueville. J'adore son destin, ses voyages en Amérique et sur la côte amalfitaine, sa mort d'une maladie pulmonaire, à Cannes, dans une villa avec vue sur la mer. Ceux qui connaissent ses écrits sur l'Algérie savent qu'il n'était pas le politologue mollasson que l'on voudrait en faire. Et ses *Souvenirs* sont l'œuvre d'un artiste : une fluidité à la Stendhal, des passages superbement mélancoliques, d'autres qui sont d'une férocité du niveau de Flaubert au meilleur de sa forme.

Vous parlez aussi d'Adolphe Thiers, et c'est autre chose. N'y aurait-il pas du panache

à le défendre, pourtant ? C'est vrai que le petit Thiers (1 mètre 55) n'a pas bonne presse. Il incarne la bourgeoisie dans toute son horreur (arrivisme et mépris du peuple). Le défendre relèverait de la pochade dadaïste.

Venons-en au Président Macron, dont vous parlez aussi. Que vous inspire-t-il, au bout de quatre ans de pouvoir ?

Ce qui est frappant avec ces politiques « nouvelle génération », c'est leur obsolescence programmée. Brune Poirson et l'inénarrable Benjamin Griveaux ne sont même pas allés au bout de leur mandat de député – c'était bien la peine de se présenter. Personne ne se souviendra de Macron, qui exerce la fonction de président comme une mission de consultant : en passant, les mains dans les poches. On se plaint de la politique à la papa, mais on en vient à regretter les indéboulonnables magouilleurs d'antan. Rendez-vous Charles Pasqua !

« Je suis mélancolique, mais pas du tout dépressif. L'espérance et la gaieté me semblent des vertus cardinales. »

Louis-Henri de la Rochefoucauld

Le livre est parsemé de tableaux historiques, portraits, etc. Vous rêvez-vous en historien, plongé dans des archives et des vieux papiers ?

J'ai une grande estime pour Emmanuel de Waresquiel, dont j'ai lu presque tous les livres quand j'écrivais le mien. Je suis bien incapable de fouiller dans des archives pendant des années, de trier et de classer, d'en tirer des travaux sérieux de plusieurs centaines de pages. J'ai essayé de compenser mon manque de professionnalisme par un peu de swing – qui n'est pas la qualité première des historiens universitaires.

« Je sens venir une Capetmania », assurez-vous. Plaisanterie, prédiction ?

C'est bien sûr un clin d'œil amusé à la Beatlemania. Louis XVI hélas a moins transcendé les foules que les *Fab Four*, sauf à Cherbourg en 1786, qui fut son année 1964 à lui. Pour les royalistes en France aujourd'hui il reste Jean d'Orléans, qui n'a pas précisément le charisme de John Lennon. Après les deux « Bed-ins for Peace » de Lennon et Yoko Ono, faut-il rester au lit pour réclamer le retour du roi ?

Pourquoi ce titre, *Châteaux de sable* ? Il y a un côté seigneurial avec le mot « châteaux » et en même temps c'est universel. C'est à la fois enfantin et pascalien, avec cette idée que tout est vanité. Et Versailles ne ressemble-t-il pas un grand château de sable ?

Le roman s'achève sur la naissance de votre deuxième enfant, et sur une note pleine d'optimisme. Forcé, ou sincère ?

J'ai beau vénérer Léautaud, je trouve qu'il y a une facilité dans le pessimisme systématique. Je suis mélancolique, mais pas du tout dépressif. L'espérance et la gaieté me semblent des vertus cardinales. La France a survécu à 1793, elle peut donc résister à toutes les catastrophes. ♦ **Propos recueillis par BQ**



CHÂTEAUX DE SABLE, LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD, Robert Laffont, 256 p., 19 €

Livres

DÉBUTS TONIQUES

GRANDE COURONNE, SALOMÉ KINER,
Christian Bourgois, 290 p., 18,50 €



Fin des années 1990, grande banlieue, la vie d'une lycéenne ordinaire, parents divorcés, milieu ni pauvre, ni favorisé.

C'est encore une gamine qui mange des BN au goûter, mais déjà une grande qui se laisse embriguer, par transgression, curiosité, naïveté, dans un réseau qui la fait se prostituer gentiment pour cinquante francs la pipe, le mercredi. Ça pourrait être misérabiliste et ridicule, mais Salomé Kiner a doté son héroïne d'un bagout désarmant qui la rend attachante et vivante. L'auteur allume les clignotants pour reconstituer l'époque et l'univers d'une ado – noms de marque, accessoires, etc., et offre avec *Grande Couronne* un premier roman tonique, drôle et triste, qui a le bon goût de ne porter aucun message en bandoulière. ♦ Bernard Quiriny

CLERC OBSCUR

CAVE, THOMAS CLERC, L'Arbalète / Gallimard, 288 p., 19 €



Dans *Intérieur*, livre publié en 2013, Thomas Clerc décrivait

exhaustivement son appartement. Un jour, une interlocutrice lui demande s'il a entièrement accompli sa tâche. Dans l'escalier qu'il monte pour revenir chez lui, l'écrivain a soudain une illumination : « Vous avez raison, madame. J'ai oublié la cave. » Autant dire : l'inconscient, le pulsionnel, le refoulé. Ce nouveau livre vient donc pallier cet oubli. Superbe argument, style précis, élégant, on a vraiment envie de suivre Clerc au fil de cette cave obscure et sans fond qu'il explore (à travers une faille, le lieu mène ensuite à différentes salles, cinéma à la diffusion démente et désordonnée, scène de théâtre, animateur lynchien, peep show dérisoire...). Le lecteur retrouve, enseveli sous une langue aux typographies singulières, la liberté et la

profusion d'une certaine littérature expérimentale des années 70, mais malheureusement, toute cette inventivité tourne un peu à vide et l'on ressort sonné mais sans véritables illuminations de cette plongée pourtant si audacieuse.

♦ Romaric Sangars

ENFIN LA FIN DU MONDE

NOS PARADIS PERDUS, MURIEL DE
RENGERVÉ, Æthalidès, 192 p., 18 €



Dans sa collection « freaks », l'audacieux éditeur lyonnais Æthalidès propose, à rebours

de la domination contemporaine du petit roman formaté, de nous étonner avec des genres hybrides. C'est chose faite avec ces *Paradis perdus* de Muriel de Rengervé qui décline avec brio plusieurs nuances d'apocalypse en optant pour une forme aussi singulière qu'efficace. Le texte commence dans une belle solennité biblique à égrainer sur plusieurs dizaines de pages le constat des chutes des civilisations aussi imprévues que fatales, puis compile les menaces écologiques avant de poursuivre sa logique du cataclysme comme si nous y étions déjà. Rengervé incarne ensuite cette fin du monde à travers trois personnages en trois différents points du globe, vivant chacun à sa manière l'agonie commune. Beau, terrible, enlevé, ce texte se lit comme un *memento mori* à l'échelle des civilisations et retrouve des accents prophétiques qu'on avait cru perdus. La rentrée sera millénariste. ♦ RS

GÉOHISTOIRE DE LA BÉRINGIE

ICI, LA BÉRINGIE, JÉRÉMIE BRUGIDOU,
L'Ogre, 256 p., 20 €



Ce premier roman en forme de journal d'anthropologue porte les accents braudéliens d'une géohistoire. Celle de la Béringie, mystérieuse Atlantide qui reliait l'Amérique à la Russie, se lit à trois époques : au tardiglaciaire, quand les règnes humain, animal, végétal et minéral communient, puis à

l'ère de la Guerre froide et des enjeux de territoire entre Est et Ouest puis, en 2050, quand le Beringia Park exhibant ses mammoths « réincarnés » apparaît comme le gage d'une atemporalité symptomatique d'une ultime glaciation. Mais c'est la figure d'une mutation subtile et fantomatique, œuvrant entre les espèces, qui guide les chercheurs de Béringie. Surprise : seul le temps primordial et sacré, véhiculé par l'animisme ancestral, en favorise la manifestation, au contraire du temps des marchands de simulacres, privé de tout horizon métaphysique. Roman du froid, du rêve et du survivalisme, *Ici, la Béringie* croise avec talent d'immenses interrogations de fond.

♦ Anne-Sophie Yoo

UN NAVET DE RENTRÉE

LA DAME COUCHÉE, SANDRA
VANBREMEERSCH, Seuil, 174 p., 17,50 €



L'ex-assistante de vie de Lucette Destouches raconte ses souvenirs. Qu'y a-t-il à dire sur une

femme âgée de 88 ans quand la narratrice entre à son service, morte à 112 ans en 2019 ? Qu'elle adorait Nikos Aliagas. Qu'elle « nourrissait une passion » pour Christophe Willem et Julien Doré. Que le système électrique de la maison datait un peu. Rien, en somme. Au bout de quelques chapitres, Sandra Vanbremeersch passe aux visiteurs de Lucette. Hélas, elle n'est pas douée pour les portraits. (Tête d'un chapitre : « Comment, mais comment décrire Pascaline ? » Tout est à l'avenant). Pour se désennuyer, le lecteur récolte les perles. « J'ai trop soif de l'entendre me conter Louis le mari et Céline l'écrivain, et de voyager au bout de sa vie » (oh, la belle bleue). « Pas touche à Destouches » (humour). « La maison de Meudon nous recrache au-dehors une fois nos missions achevées comme de vulgaires chewing-gums mâchouillés, encore tous gluants de la salive célinienne ». « Cet effroyable silence qui s'abat sur Meudon agite tous les mouvements de mon être ». Expliquez comment un silence agite un mouvement ; vous avez

une heure. « Magicienne hypnotique et volubile, la Circé de Meudon a figé dans la pierre poreuse de la maison nos sœurs amoureuses et nos fragiles libertés » Avoir passé vingt ans dans la maison de Céline et pondre à la fin des phrases comme celle-là, c'est un délit. L'autrice menace : « Il me faudrait plus d'un livre pour écrire l'in vraisemblable nature humaine que j'ai croisée à Meudon ». Ça ira, merci. ♦ BQ

KALEÏDOSCOPIQUE

FENUA, PATRICK DEVILLE, Seuil, 360 p., 20 €



Fenua n'est pas le nouveau roman de Deville : c'est le même roman que les précédents, qui continue. Tous les

tomes du projet « Abracadabra » (sept depuis 2004, avec des titres en a – *Pura Vida*, *Amazonia*, etc.) forment une toile unique, un texte proliférant qui tourne autour du monde et se fixe sur des lieux, des sujets, des histoires. Ici, le point de fixation est Tahiti, la Polynésie, le mythe et le parfum des îles. On retrouve la manière de Deville dans ce texte-puzzle sans intrigue, composé d'une myriade de paragraphes cousus, une prose saturée de dates, de noms, de références, de souvenirs. Les guides que s'est choisis l'auteur tombent sous le sens : Stevenson, Bougainville, Segalen, Gauguin, Loti ; mais aussi d'autres, moins connus. Un livre luxuriant, qu'il vaut mieux lire peut-être par bribes, pour des voyages brefs et répétés, que d'une traite.

♦ Jérôme Malbert

DÉTONANT

MON BUSINESS MODEL, JULIEN GANGNET,
Le Dilettante, 224 p., 17,50 €



Vous en avez marre, de ces rentrées littéraires ripolinées, de cette procession d'autofictions ronronnantes et de romans-dossiers boursouflés qui bégayent sur les grands sujets de société du moment ? Pas de problème, Julien Gangnet, inconnu au bataillon, s'occupe de tout. Avec *Mon Business Model*, qui s'inscrit dans la plus

pure tradition du roman noir, le primo-romancier frappe fort. C'est l'histoire presque édifiante de Joseph Haquim, jeune marginal aux dents longues qui fait fortune en fondant une agence de presse « B to B » spécialisée dans les faits divers cradingues. Inutile de vous dire que les choses ne vont pas totalement se passer comme prévu, et que la *success story* va vite prendre des allures de calvaire crépusculaire. Une plongée hallucinée dans la folie qui pourrait évoquer une sorte de *Taxi Driver* au temps de l'information reine et du communautarisme galopant. L'action se déroule intégralement dans le XVIII^e arrondissement de Paris et Gangnet, visiblement maître de son sujet, nous offre au passage une belle galerie de portraits soutenue par un argot puissant : faux marabouts et vrais sociopathes, maîtresses dominatrices au grand cœur, tueurs « pachetounes », hommes de main serbes et autres gangs de Sénégalaises qui « tchippent » plus vite que leur ombre, tout y est. De la poésie citadine en barre, servie sur sa litière d'ordures, avec même un zeste de mélo familial. Une plume à suivre, définitivement. ♦ **Marc Obregon**

HASARDEUX REMIX

L'ENFER DE DANTE, ANTOINE BREA,
Le Quartanier, 464 p., 23 €



Les sept-cents ans de la mort de Dante ont donné lieu à de nombreuses publications cette année et nous en avons déjà évoqué certaines, mais la plus curieuse est sans doute cette nouvelle traduction de *L'Enfer* « mis en vulgaire parlure » par le romancier Antoine Brea. Souhaitant redonner sa dimension comique et foutraque au chef-d'œuvre du maître florentin, Brea s'est lancé dans une réinterprétation française argotique et rimée du premier volet de la *Comédie*. Le résultat fait surtout songer à un slam pour les Visiteurs, mais enfin, aussi peu crédible soit l'entreprise, ça pourra toujours amuser votre neveu pour son anniversaire. ♦ **RS**

TOUT EST PERDU SAUF L'HUMOUR

LE PENTATEUQUE OU LES CINQ LIVRES D'ISAAC, ANGEL WAGENSTEIN, Autrement, 416 p., 22,90 €



Cette invraisemblable et, cependant, véridique histoire d'un juif de Galicie qui traversa les deux Guerres mondiales, séjourna dans trois camps de concentration et changea cinq fois de nationalité, semble tout droit tirée d'un récit hassidique : le sens ultime des épreuves nourrit un dialogue quasi désespéré entre la créature et Dieu, source de ce vertige qui, sans l'humour, suffirait presque à caractériser l'éternelle relation d'équilibriste qui se joue entre l'insignifiance humaine et l'incommensurable. Fidèle sujet de l'Autriche-Hongrie, Jacob Isaac Blumenfeld devient polonais, soviétique puis, sous le III^e Reich, l'ombre, sinon le fantôme de lui-même, ce qui constitue en soi une parabole pertinente de la judéité. Sauf que le petit supplément d'âme hassidique, qui veut que tout soit perdu sauf l'humour, fait, ici, toute la différence. Le hassidisme, qui rejette le nominalisme tatillon des textes sacrés au profit de l'intime conviction, se découvre, d'ailleurs, sous le feu roulant des idéologies totalitaires, une portée critique bien plus vaste, résistant à l'endoctrinement d'où qu'il vienne. S'ouvre dès lors la seule voie possible, mystique. ♦ **A-SY**

CRITIQUE AVORTÉE

G.A.V., MARIN FOUQUÉ, Actes Sud, 440 p., 22 €



L'auteur de ces lignes était parti pour lire G.A.V., deuxième roman de Marin Fouqué, quand il est tombé au début sur cette note : « *Les citations de Dante figurant en exergue de chaque partie doivent leur traduction à Danièle Robert* ». Comment une citation peut-elle devoir quelque chose à quelqu'un ? Tournant la page, il a trouvé cette dédicace : « *Aux personnes que l'État assassine, aux suicidé.e.s de la République,*

aux rescapés du patriarcat », puis l'épigraphe, signé Diam's. Il a lu ensuite, à la première page, une scène d'interpellation où cette phrase l'a stoppé net dans son élan : « *Direct, il prend la seconde main et réunit le tout en un bouquet de vingt doigts, deux paumes* ». Faut-il comprendre que l'interpellé a dix doigts à chaque main ? Ou que le bouquet comprend les mains du flic, ce qui fait alors quatre paumes ? Ce mystère ayant plongé notre chroniqueur dans des abîmes de perplexité, il n'a pu poursuivre sa lecture, et présente ses excuses pour le devoir inaccompli. ♦ **JM**

COMÉDIE LÉGÈRE

L'ÉCHAPPÉE, ANGIE DAVID, Léo Scheer, 170 p., 17 €



Quatre quadras parisiennes, genre lectrices de *Elle*, passent un week-end Airbnb dans un village paumé de la Drôme. Leur hôte, genre survivaliste baratinneur, exaspère la narratrice avec son boniment de vieux routier mythomane. Quant à ses amies, elles lui sortent un peu par les yeux avec leur discours de citadines progressistes, vaguement woke et bourrées de contradictions... Angie David passe en revue les tribus modernes et brocarde les clichés qui saturant l'air du temps dans cette comédie légère et souriante, où les conflits idéologiques et les irritations se dissolvent à la fin dans le rosé et l'amitié. ♦ **JM**

PAPOTAGE NARCISSIQUE

ATMOSPHÈRE, JENNY OFFILL, Dalva, 206 p., 20,50 €



Les pensées d'une bibliothécaire de Brooklyn, sous forme de fragments : les usagers, leurs demandes, leurs manies ; la ville, son ambiance, sa folie ; les micro-aventures d'une quadra citadine, mère de famille, diplômée, concernée. Quand je dis micro, c'est micro. « *Il pleut à*

verse quand je sors de la station de métro. J'ai plein d'airs de musique en tête. "Bouh ! dit un type blanc à l'air sympa qui me croise dans la rue. "Bouh ! » Fin de l'échantillon. Rien ne dépasse au milieu de ce papotage narcissique absolument dépourvu d'intérêt. « *Question : quelle est la philosophie du capitalisme tardif ? Réponse : deux randonneurs rencontrent un ours affamé sur un sentier. L'un d'eux sort ses chaussures de course et les enfle. "Tu peux pas courir plus vite qu'un ours", lui murmure l'autre. "J'ai juste besoin de courir plus vite que toi", répond le premier* ». Même les blagues sont éculées. ♦ **BQ**

LE POULS DE NOS PEURS

LA DERNIÈRE GÉNÉRATION DE MORTELS, GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD, Le Beau Jardin, 46 p., 6 €



Châteaureynaud avait sauvé la dernière rentrée littéraire avec *À cause de l'éternité*, magistral opus qui rendait hommage à la littérature gothique et opposait à l'actuelle incurie un redoutable appel d'air vers l'imaginaire. L'éditeur Le Beau Jardin a regroupé quelques nouvelles courtes de l'écrivain écrites entre 1998 et 2013 : un autre aspect de son œuvre, plus intimiste, où Châteaureynaud se montre particulièrement habile dans la composition de miniatures surréalistes, mélancoliques, avec toujours cette langue à la fois riche et chantournée, capable de commettre un univers en seulement quelques pages. Flirtant avec l'inquiétante étrangeté des novellistes du XIX^e, le romancier s'attache à montrer les dérivés de l'âme. Villes labyrinthiques, anticipations angoissées sur le devenir-immortel de l'homme, visions provinciales qui font résonner en nous des paysages mentaux dévorés par le temps, Châteaureynaud prend le pouls de nos peurs avec virtuosité... et prouve qu'il est bien l'un des grands écrivains français de ce siècle. ♦ **MO**

ANTOINE VOLODINE Sublime cauchemar

La constellation post-exotique (une quarantaine d'ouvrages par Volodine et trois de ses doubles) se voit enrichie en cette rentrée d'une nouvelle étoile noire : **Les Filles de Monroe**. Toujours plus sombre, plus lente, plus fascinante, l'avant-garde de l'apocalypse continue d'esthétiser la fin avec un fulgurant génie.

Par Romaric Sangars

Illustration de Romée de Saint Cérans



C'est dans un futur délabré et insituable, au sein d'un asile en ruines, que Breton, schizophrène persécuté par la police, voit surgir depuis l'espace noir des filles armées venues venger Monroe. Exécuté par le Parti, celui-ci, depuis sa mort, prépare la purge des traîtres et la reprise en main de l'appareil politique. Dans ce monde concentrationnaire où règne une ambiguïté permanente, l'administration fonctionne pourtant toujours, presque à vide, pour un monde d'insanes et de déjà-morts qui répètent comme des mantras des slogans politiques désuets dont l'optimisme et le volontarisme jurent avec le panorama désastreux. Il pleut en permanence, les lampes diffusent une lumière hésitante et faible, les minuteries renvoient les passants aux ténèbres, les rails du tramway sont déserts et des câbles pendent sans plus rien transmettre : cette atmosphère rappelant *Eraserhead* de Lynch donne lieu à une profusion d'images bizarres et saisissantes dignes de toiles de Bosch qui illustreraient un enfer récent.

UNE OBSESSION TOUJOURS NEUVE

Plus beckettien que jamais, Volodine nous livre un « En attendant Monroe » aux ressorts théâtraux qui lui permettent de renouveler l'art du dialogue. Breton, schizophrène, se dédouble, se conseille, se critique, se conforte ; les morts usent d'un langage grossier et ne répondent aux questions qu'on leur pose qu'en passant par un tiers dans un état semblable ; les arbres font de bons confidents durant l'errance, fût-ce à l'état de porte ; les facultés télépathiques de certains personnages rompent l'équilibre normal de l'échange. L'humour du désastre caractéristique du post-exotisme gagne ainsi de nouvelles modulations

caustiques et c'est l'un des miracles de l'art volodinien que de déployer sans cesse des ressources formelles inédites pour ruminer le même matériau obsessionnel et sombre. Le rapport entre différence et répétition s'y joue dans une formule exaspérée.

COMMUNISME VAUDOU ET NUMÉROLOGIE

Déclinaison des beautés de son mouvement fantôme, Volodine multiplie au cours du roman (en sept fois sept chapitres) les noms fabuleux de fractions du Parti plus ou moins dissidentes, qui sont ensuite intégrées dans un index de 343 références (sept fois sept fois sept). On y trouve « Les Bundistes de la radicalité épanouie », « Les Déçus du Polpotisme », « Les Mères du grand soir », « La Fraction "Mitralle d'abord" » ou encore « Les "Mieux vaut moins, mais pire" ». Cette scansion de communisme vaudou rythme un développement de mises en abyme absurdes. Là naissent des images et des scènes aussi improbables qu'envoûtantes, dilatées dans une ambiance de déliquescence exagérément alentie.

LUMINEUX COMA

Plongeant le lecteur dans une espèce de coma hallucinogène, Volodine est ce chamane qui tente d'exorciser les horreurs du xx^e siècle à travers un rituel parfaitement codifié, sans croire pourtant à ses vertus possibles. Reste un troublant témoignage de beauté et d'humanité derrière ces figures torturées ne cessant de rabâcher la fin. À revers de cette mise-en-scène du ratage permanent, sourd, dans les romans de Volodine et de ses masques, une bouleversante réussite : celle de l'art, de ce qu'il y a de plus intimement humain, même quand tout agonise dans l'absurde. ♦



LES FILLES DE
MONROE, ANTOINE
VOLODINE, Seuil,
288 p., 19,50 €

Après un premier roman remarqué, *Un bon Samaritain* (Gallimard), qui mettait en scène un intellectuel réactionnaire accueillant des migrants chez lui pour prendre au mot ses amis progressistes, notre collaborateur et ami

Matthieu Falcone revient avec *Campagne* et un autre choc culturel : néo-ruraux contre vieux paysans, ou quand les nouveaux arrivés décident d'organiser une grande fête inclusive au milieu des enracinés. Sa satire aux reliefs poétiques et amers met en scène avec brio un village isolé de cette France médiatiquement invisible qui, depuis quelques années, resurgit au sein de notre littérature. On a passé un coup de fil à l'auteur.

MATTHIEU FALCONE

Collisions en France périphérique

Propos recueillis par Romaric Sangars
Photo de Benjamin de Diesbach



A llo? Matthieu? – Oui! – Je n'arrivais pas te joindre... Déjà à l'apéro? – Non, non, j'étais en « communication » comme on dit. – Il faudrait qu'on présente ton bouquin aux lecteurs de *L'Inco*... – Allons-y! – Excellente, ta scène d'ouverture, avec ce slam citoyen imposé aux paysans qu'on empêche de picoler tranquille! En fait, aujourd'hui, la propagande est partout, c'est un peu ce que tu dis : dans le moindre sketch et jusqu'au thème du carnaval annuel au fin fond de nos campagnes. – Toute expression culturelle officielle devient un vecteur de propagande, oui. Cela étant, il reste deux types de campagnes en France. Celle qui n'a toujours pas bougé depuis un siècle et où la vie est particulièrement rude, et celle où des saltimbanques fumeurs de haschich récemment débarqués assurent (souvent à leur corps défendant) la propagande officielle. On a aussi des citadins qui viennent y fabriquer leur petit Marais local. Avec l'épisode Covid, c'est un mouvement qui ne cesse de croître.

IMMIGRÉS DE L'INTÉRIEUR

Tu déploies une belle galerie de caractères aussi divers que bien frappés, mais dis-moi : c'est dans le village où tu as vécu une dizaine d'années que tu as puisé l'inspiration? – Pour partie oui, j'ai réalisé des synthèses des personnes que j'ai pu y côtoyer, parfois en accentuant le trait bien sûr, d'autres fois en l'atténuant. Robert, le narrateur, en revanche, est plutôt une projection de moi-même qui ferait preuve de davantage de compassion que ce dont je suis d'ordinaire capable. Il observe et tente de trier le bon grain de l'ivraie, notamment dans ce qu'il y a de recevable dans les critiques contemporaines. – Tu exposes une vraie sociologie, avec ces différentes vagues de néo-ru-

raux dont la première fut constituée par les hippies dans les années 70. – Oui, les hippies à la campagne, c'est comme les vagues d'immigration : souvent les enfants ne savent plus pourquoi leurs parents sont venus s'installer là. Les néo-ruraux d'aujourd'hui sont plus dans le militantisme verbal que dans l'action. Au moins, certains hippies se sont sorti les doigts du cul et sont devenus bergers pour trente ans...

STYLE ET TERROIR

Ça vient d'où ton obsession du choc culturel qui semble toujours à l'origine de tes romans? – Je crois que c'est l'hypocrisie qui m'énerve. On ne devient pas paysan en trois mois parce qu'on a acheté un lopin de terre. Nous sommes dans une époque de grande confusion où chacun a envie d'être à la place de l'autre. C'est sans doute lié au grand renoncement général de la culture occidentale. Cela dit, sans virer complotiste, je pense que ça arrange ceux qui nous gouvernent d'administrer des gens qui ne savent plus où ils habitent. – Oui, mais alors entre Nicolas Mathieu, le dernier Houellebecq, Tesson et ses *Chemins noirs*, la France oubliée semble à nouveau intéresser les écrivains français, non? – J'aimerais que ça s'affirme comme une réelle tendance! J'aime chez Aymé, chez Giono, cette littérature ancrée dans un terroir. Dans les années 80, les écrivains avaient perdu ce rapport à la terre qu'on a vu revenir avec Michon, Bergounioux, Millet, Marie-Hélène Lafon : quand les écrivains reprennent conscience de leur pays, ça leur redonne de la vigueur et du style. – Il y a quelque chose des romans de Maubin aussi dans certaines scènes, quand tu laisses les modernes dévoiler sans frein leur connerie... – J'ai en tout cas retenu cette leçon de sa part : ce monde est si grotesque qu'il vaut mieux se contenter d'en rire. ♦



CAMPAGNE,
MATTHIEU
FALCONE,
Albin Michel,
304 p.,
18,90 €

PARCE QUE LA POP CULTURE, MALGRÉ SES JOYAUX, EST AVANT TOUT UNE SOUS-CULTURE DE MASSE, IL NE FAUDRAIT PAS OUBLIER DE PRENDRE DU RECUL ET DE LA GIFLER TOUS LES MOIS. **L'INCORRECT** TIENT À VOTRE HYGIÈNE MENTALE, VOICI **#ANTIPOP**.

#ANTIPOP

GEORGES BRASSENS L'HOMME- PANTOUFLE

Par Romaric Sangars

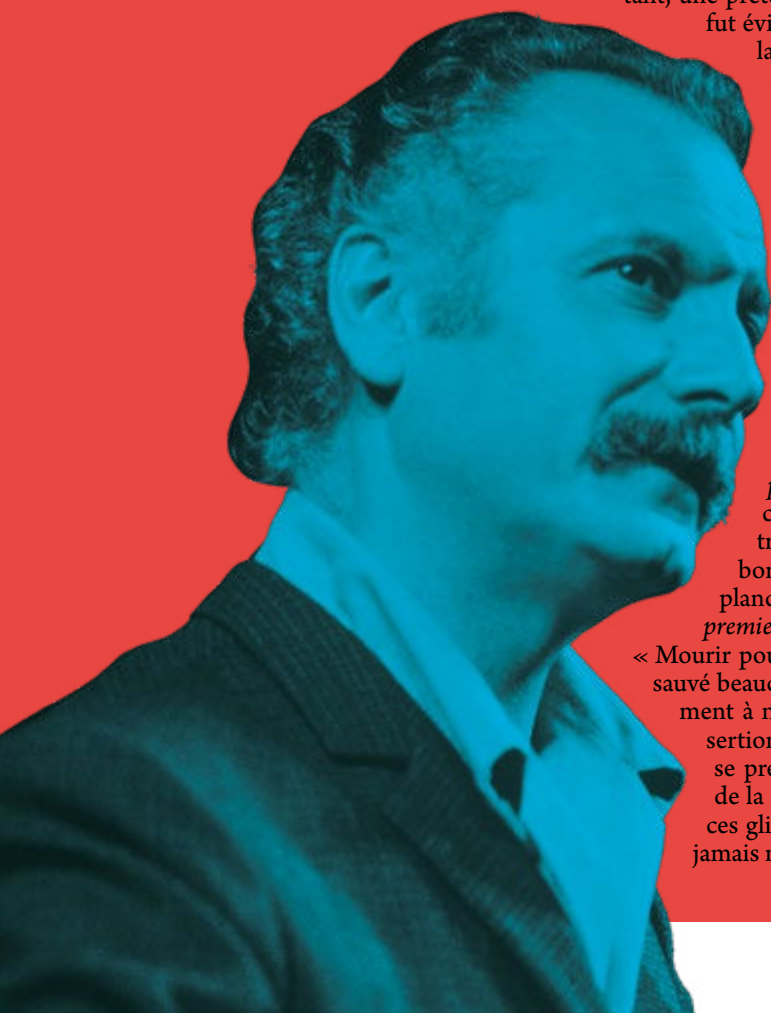
Avant que ne soit commémoré (le mois prochain) le centenaire de la naissance de Georges Brassens, prenons les devants et gâchons d'emblée la fête : le moustachu égrillard de la chanson franchouille n'est le monument de rien si ce n'est de la beauferie autorisée parce qu'il commit trois rimes riches et, non, il ne fut pas plus un poète véritable qu'un anticonformiste. Sur le premier point, il eut du moins la décence de l'admettre et c'est bien le seul trait d'intelligence qu'on lui reconnaitra ici. En effet, lorsque l'Académie française lui décerna le Grand Prix de poésie en 1967, Brassens, dans un éclair de lucidité, commenta : « *Je ne pense pas être un poète... Un poète, ça vole quand même un peu plus haut que moi.* » C'est le moins qu'on puisse dire.

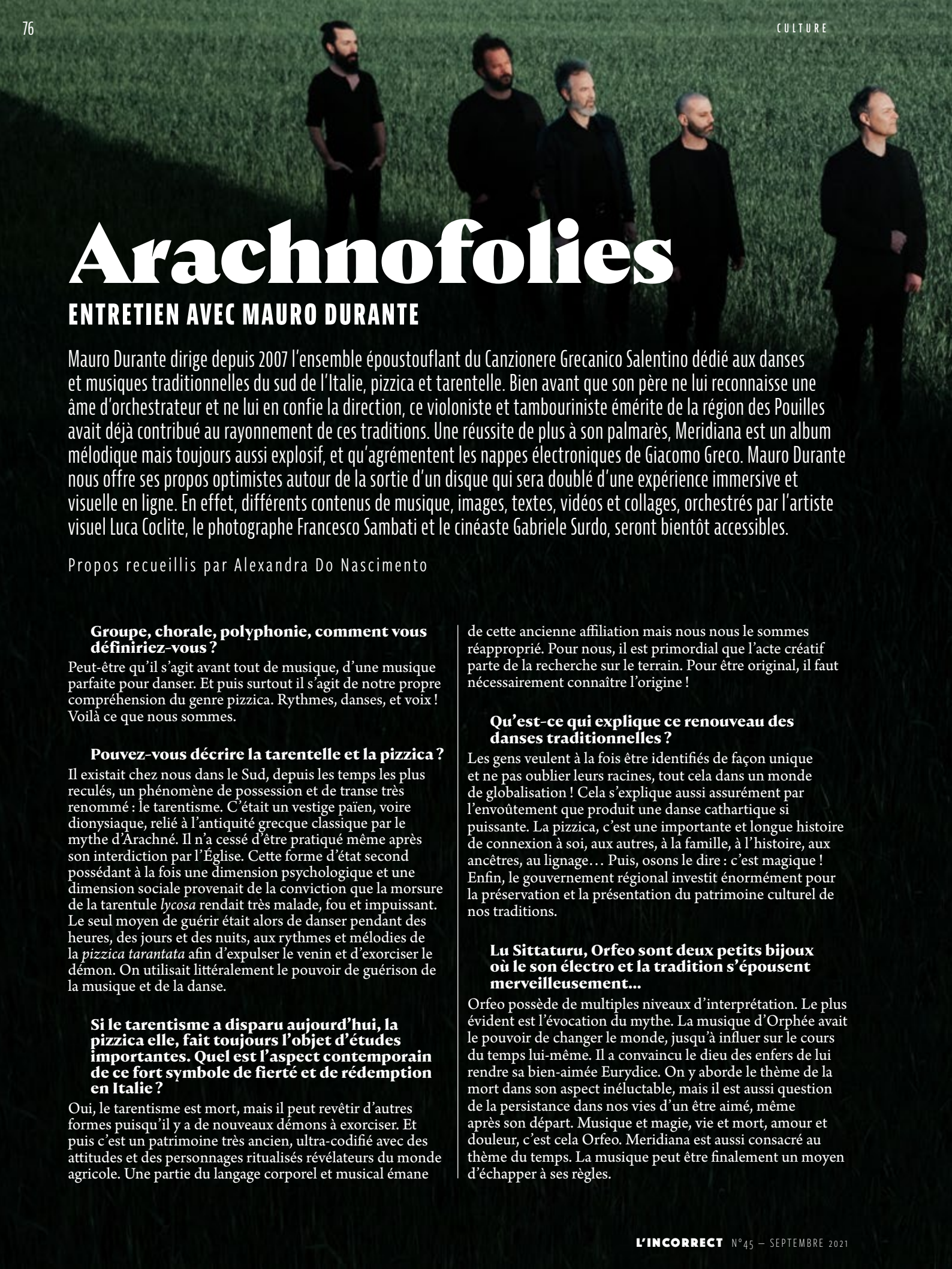
RÉGRESSIF ET GRAVELEUX

Complètement au ras du sol, de Margot dépoitraillée au gorille à grosse bite, l'érotisme bas-de-gamme de Brassens se résume à une complicité salace de foule en manque, au clin d'œil lubrique, aux jouissances de frotteur campagnard. Alors certes, maintenant que les ayatollahs châtrés de *Médiapart* le persécutent pour misogynie et phallocratie, on serait presque tenté de le défendre sur ce plan, mais quand même pas. Ni sulfureux ni sensuel, Brassens était juste régressif et graveleux. Une libido de caserne, de l'humour de caserne, des dictons de caserne : « *Quand on est con, on est con !* », « *les copains d'abord* », et avec tout ça, pourtant, une prétention délirante d'échapper à la meute. Sa « *mauvaise réputation* » fut évidemment usurpée, cosmétique, un simple badge à la mode pour se la jouer rebelle à bon compte : en quoi ce chanteur de coin du feu aura-t-il jamais été subversif ? En 1998, un groupe de rastas poussiérs, Sinsémilia (le jeune lecteur devra faire un tour sur Wikipédia) en avait d'ailleurs proposé une reprise. Héritiers débiles d'un propos débile, ces pouilleux fumeurs de joints et scandalisés par le racisme imaginaire, soit des lycéens moyens des années 90 avec quinze ans d'attardement mental, se targuèrent à leur tour et à l'exemple du fastidieux moustachu de souffrir de « *mauvaise réputation* », bien que consacrant leur temps à syncoper le catéchisme de leur époque avec une docilité de Komsomols.

LA FORME PIRE QUE LE FOND

Mais le pire, chez Brassens, ce n'est même pas le fond bêta en vers scolaires, ce ne sont même pas les ritournelles sautillantes et les mélodies pleurnichardes, non, le pire, c'est l'interprétation. Ce « *pom pom pom* » inflexible, cet accent placide et rocailleux avec lequel le chanteur déverse ses histoires connes dans une espèce de satisfaction tranquille. Ce qui le rend définitivement insupportable, c'est le ton bonhomme avec lequel notre sénile de naissance prêche sa morale de planqués : « *Ô vous les boutefeux, ô vous les bons apôtres, mourez donc les premiers, nous vous cédon le pas* », marmonnait-il en hochant la tête dans « *Mourir pour des idées* », se souvenant peut-être qu'il n'avait quant à lui pas sauvé beaucoup d'Auvergnats en 40, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir énormément à nous apprendre en termes de comportement. Brassens, c'est la désertion en charentaise qui s'affiche anarchiste, la veulerie commune qui se prétend singulière, le vague dandinement palmipède qui se voudrait de la grande chanson. On se passe très bien du dévalement grotesque de ces glissades mono-vocaliques, alors ne réveillez pas Brassens, l'oublier à jamais nous convient. ♦





Arachnofolies

ENTRETIEN AVEC MAURO DURANTE

Mauro Durante dirige depuis 2007 l'ensemble époustouflant du Canzonere Grecanico Salentino dédié aux danses et musiques traditionnelles du sud de l'Italie, pizzica et tarentelle. Bien avant que son père ne lui reconnaisse une âme d'orchestrateur et ne lui en confie la direction, ce violoniste et tambouriniste émérite de la région des Pouilles avait déjà contribué au rayonnement de ces traditions. Une réussite de plus à son palmarès, Meridiana est un album mélodique mais toujours aussi explosif, et qu'agrémentent les nappes électroniques de Giacomo Greco. Mauro Durante nous offre ses propos optimistes autour de la sortie d'un disque qui sera doublé d'une expérience immersive et visuelle en ligne. En effet, différents contenus de musique, images, textes, vidéos et collages, orchestrés par l'artiste visuel Luca Coclite, le photographe Francesco Sambati et le cinéaste Gabriele Surdo, seront bientôt accessibles.

Propos recueillis par Alexandra Do Nascimento

Groupe, chorale, polyphonie, comment vous définiriez-vous ?

Peut-être qu'il s'agit avant tout de musique, d'une musique parfaite pour danser. Et puis surtout il s'agit de notre propre compréhension du genre pizzica. Rythmes, danses, et voix ! Voilà ce que nous sommes.

Pouvez-vous décrire la tarentelle et la pizzica ?

Il existait chez nous dans le Sud, depuis les temps les plus reculés, un phénomène de possession et de transe très renommé : le tarentisme. C'était un vestige païen, voire dionysiaque, relié à l'antiquité grecque classique par le mythe d'Arachné. Il n'a cessé d'être pratiqué même après son interdiction par l'Église. Cette forme d'état second possédant à la fois une dimension psychologique et une dimension sociale provenait de la conviction que la morsure de la tarentule *lycosa* rendait très malade, fou et impuissant. Le seul moyen de guérir était alors de danser pendant des heures, des jours et des nuits, aux rythmes et mélodies de la *pizzica tarantata* afin d'expulser le venin et d'exorciser le démon. On utilisait littéralement le pouvoir de guérison de la musique et de la danse.

Si le tarentisme a disparu aujourd'hui, la pizzica elle, fait toujours l'objet d'études importantes. Quel est l'aspect contemporain de ce fort symbole de fierté et de rédemption en Italie ?

Oui, le tarentisme est mort, mais il peut revêtir d'autres formes puisqu'il y a de nouveaux démons à exorciser. Et puis c'est un patrimoine très ancien, ultra-codifié avec des attitudes et des personnages ritualisés révélateurs du monde agricole. Une partie du langage corporel et musical émane

de cette ancienne affiliation mais nous nous le sommes réapproprié. Pour nous, il est primordial que l'acte créatif parte de la recherche sur le terrain. Pour être original, il faut nécessairement connaître l'origine !

Qu'est-ce qui explique ce renouveau des danses traditionnelles ?

Les gens veulent à la fois être identifiés de façon unique et ne pas oublier leurs racines, tout cela dans un monde de globalisation ! Cela s'explique aussi assurément par l'envoûtement que produit une danse cathartique si puissante. La pizzica, c'est une importante et longue histoire de connexion à soi, aux autres, à la famille, à l'histoire, aux ancêtres, au lignage... Puis, osons le dire : c'est magique ! Enfin, le gouvernement régional investit énormément pour la préservation et la présentation du patrimoine culturel de nos traditions.

Lu Sittaturu, Orfeo sont deux petits bijoux où le son électro et la tradition s'épousent merveilleusement...

Orfeo possède de multiples niveaux d'interprétation. Le plus évident est l'évocation du mythe. La musique d'Orphée avait le pouvoir de changer le monde, jusqu'à influencer sur le cours du temps lui-même. Il a convaincu le dieu des enfers de lui rendre sa bien-aimée Eurydice. On y aborde le thème de la mort dans son aspect inéluctable, mais il est aussi question de la persistance dans nos vies d'un être aimé, même après son départ. Musique et magie, vie et mort, amour et douleur, c'est cela Orfeo. Meridiana est aussi consacré au thème du temps. La musique peut être finalement un moyen d'échapper à ses règles.



Avez-vous trouvé quelque chose de spécifique durant cette période étrange ?

Pour un groupe nombreux habitué à se réunir pour créer, cette phase d'isolement s'est révélée difficile et nous avons mesuré à quel point les moments passés ensemble étaient productifs.

Quelle est la particularité de *Meridiana* ?

Je l'ai coproduit avec Justin Adams, guitariste et producteur britannique, collaborateur de longue date de Robert Plant (Led Zeppelin). Durant l'écriture et les enregistrements, il a surveillé constamment la vision d'ensemble qui lui importait bien davantage que les détails. C'est un sacré superviseur du son, des arrangements et de la direction artistique ! Comme nous étions privés de scène, le but a été d'élaborer un enregistrement au plus proche de nos concerts afin de restituer l'énergie sauvage que nous dégageons sur scène. C'était donc un peu moins centré sur la structure des chansons et plus loyal à l'esprit du groupe, et j'ai aimé cette approche plus directe.

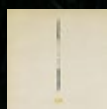
Ce sont vos parents, Daniele et Rina, qui ont fondé ce projet en 1975...

Ils étaient très jeunes à l'époque et avaient un rêve d'avenir pour la pizzica : en faire une musique et une danse de culture rayonnant à l'international. Mon père, qui est mort il y a à peine deux mois, était très fier du travail que nous partagions ! C'est maintenant mon héritage et je suis fier de le pérenniser. J'ai grandi, mangé et rêvé Canzonere Grecanico Salentino. À 14 ans, je jouais

du violon et du grand tambourin. Mon père m'a laissé la direction de l'orchestre après quelques années, en 2007.

Comment recrutez-vous vos musiciens ?

Les artistes qui m'entourent sont souvent les mêmes : humblement, j'ai les meilleurs danseurs, chanteurs et musiciens dans le domaine ! Alessia Tondo au chant et percussions a rejoint le groupe depuis six ans, et c'est un choix dont je me félicite chaque jour. C'est une belle âme à l'écriture intelligente, avec une sensibilité et des dons rares. Giulio Bianco, aux différentes flûtes, à la clarinette, harmonica et au zampogna (cornemuse italienne) affiche un talent infini. Emanuele Licci est notre âme grecque en guitare et notre pont vocal vers la musique méditerranéenne. Massimiliano Morabito, à l'accordéon diatonique, est expert des musiques traditionnelles et c'est un grand chercheur. Giancarlo Paglialunga, est sauvage et passionné, il frappe tamburello et bendir de façon puissante. La texture de sa voix est antique et moderne en même temps. Silvia Perrone incarne notre musique en mouvement, elle nous rassemble tous dans un corps unique et pizzica ne pourrait pas être pizzica sans la danse ! Quant à Francesco Aiello, notre ingénieur du son, il n'est pas sur scène mais il est vraiment le huitième élément du groupe.



MERIDIANA,
CANZONIERE
GRECANICO
SALENTINO,
Ponderosa
Music Records,
13 €

Et votre rôle à vous ?

Je tiens la barre du navire, et je sens que je dois rester au contrôle au gré des tempêtes ou des accalmies. Un groupe est une entité vivante et nous n'arrêtons jamais d'expérimenter et d'explorer. ♦



Transe lente, extase certaine

ENTRETIEN AVEC LOW

Le groupe le plus lent du monde revient avec un treizième album plus somptueux, crépusculaire et envoûtant que jamais :

Hey What. À cette occasion, **Alan Sparhawk** s'est confié à ***L'Incorrect*** sur trente ans d'exploration musicale en mode mineur et minimal.

Propos recueillis par
Romaric Sangars

Depuis quelques albums votre son est devenu plus saturé et bruitiste que jamais. Pourquoi cette évolution ?

Je pense que nous avons toujours mêlé à la beauté et l'harmonie du bruit et de la dissonance. C'était parfois inspiré par les personnes avec lesquelles nous travaillions. Par exemple, Dave Fridmann a une certaine approche de l'exploration des possibilités sonores et il a influencé fortement la direction que nous avons prise sur *Drums and Guns*. BJ Burton, qui a enregistré nos trois derniers albums, dispose quant à lui d'une palette infinie. À cette période de nos vies, il se trouve que nous souhaitons travailler des sons et des arrangements plus extrêmes. BJ Burton semble quant à lui désireux d'aller aussi loin que nous en avons envie.

Comment travaillez-vous ces grains et ces bruits si surprenants ?

Il y a une longue période d'essais afin que nous puissions trouver des sons qui nous semblent intéressants. Parfois le son apparaît à partir d'une improvisation, parfois il s'agit, à partir d'un morceau déjà connu, de réaliser une authentique expérimentation, une importante distorsion avant que quelque chose d'inédit se produise enfin. Il peut arriver que l'esprit initial demeure évident, d'autres fois, il n'en reste qu'un fragment minime. Comme nous savons toujours comment les chansons vont sonner jouées par une formation guitare-basse-batterie, nous aimons faire un pas de côté afin de trouver une autre manière de présenter les morceaux.

L'album débute par une introduction progressive (« White Horses ») et s'achève dans un finale envoûtant (« The Price you pay »). Composez-vous chaque album comme un seul très long morceau ?

Non : parfois une chanson ne va pas correspondre au son de l'album, mais d'habitude nous rassemblons simplement ce que nous avons écrit et sommes confiants quant au fait que tout va s'associer naturellement. Que ce soit quand nous travaillons ou quand nous mixons, les chansons s'inscrivent d'elles-mêmes aux places nécessaires et certaines semblent même vouloir se connecter entre elles. Nous essayons différentes combinaisons et fondus enchaînés, mais en général, dès que nous savons quels seront les premiers morceaux, le reste se combine de lui-même.

Quelles sont vos principales influences ?

Nous sommes suffisamment âgés pour avoir une sorte d'historique de nos influences. Nous avons commencé le groupe en espérant faire quelque chose de nouveau, d'original, de stimulant, c'est pourquoi nous suivions tous les artistes qui se donnaient de hautes visées et restaient fidèles à leur

vision, de Bowie à Alice Coltrane, de Fugazi à PJ Harvey... Depuis, nos influences sont infinies.

Le compositeur Arvo Pärt a parfois décrit sa musique en disant que la basse tragique reflétait la condition humaine quand la mélodie exprimait la possibilité de la grâce. On trouve un peu la même dualité dans votre musique, non ?

C'est un excellent concept. Oui, la basse, pour nous, représente le poids terrestre de l'âme – sombre et lourde, mais aussi chaleureuse, intime. Les voix disent l'espérance et la lumière. Parfois, j'ai la sensation que le son de la guitare essaie de trouver l'équilibre entre les deux – c'est le dialogue qui se déroule dans mon esprit quand j'essaie de maintenir la clarté de la lumière alors que tout menace de s'effondrer.

Vous avez parlé de l'influence de Scott Walker en mentionnant la notion d'« inhospitalité en musique ».

Je ne pense pas que nous ayons jamais atteint une telle « inhospitalité ». Nous utilisons le bruit et des dissonances, mais ce n'est jamais en vue de produire une pure répulsion, nous souhaitons simplement qu'une certaine laideur vienne nourrir la beauté, et Mimi est très forte pour nous aider à trouver ce subtil équilibre.

Vous appartenez à l'Église des Saints des Derniers Jours (plus communément, les Mormons). Votre foi influence-t-elle votre musique ?

Nous ne nous sommes jamais définis comme prêcheurs ou même simplement religieux dans notre musique, mais nous ne pouvons nier que nous sommes des êtres spirituels et, quand on a une croyance si fondamentale, cela ne peut qu'affecter l'inconscient et resurgir finalement à la surface. Cela fait de nombreuses années que nous tentons de comprendre cette existence, de méditer sur elle, parfois, ces recherches transparaissent dans nos chansons.

Votre musique comporte en tout cas une dimension rituelle. Un concert de Low ressemble-t-il davantage à une étrange liturgie qu'à un moment de divertissement ?

Nous savions depuis le début que notre musique ne serait pas une musique facile, mais nous visons en définitive à offrir des spectacles mémorables et je ne pense pas que ce soit vulgaire de les considérer aussi comme divertissants. Mais nous apprécions que les gens extraient un sens spécial de chaque performance. Il nous arrive de ressentir aussi les choses de cette manière.

« À cette période de nos vies, il se trouve que nous souhaitons travailler des sons et des arrangements plus extrêmes. »

Alan Sparhawk

BEAUTÉ DES CONTRASTES

HEY WHAT, LOW, SubPop, 15,99 €



Fondé par Alan Sparhawk et le bassiste John

Nichols en 1993, le premier convainc sa femme Mimi Parker de rejoindre Low, une formation américaine se voulant à rebours du grunge et du hardcore alors à la mode.

« Slowcore », leur rock alternatif sera lent, épuré, sombre, calme et agrégera au fil des ans un public d'initiés toujours croissant, admiratif de leur musique élégante, éthérée, apte à provoquer des trances subtiles et certaines.

Dans la même lignée que les deux précédents disques, *Ones and sixes* (2015) et *Double negative* (2018), *Hey What* fait émerger ses dix chansons de matières sonores saturées, distordues, délayées, ce bourdonnement impur laissant éclore les mélodies aériennes du couple comme par un phénomène de dissociation chimique. Au fil de ce disque planant, obsessionnel et intimiste, l'équilibre entre ombre et lumière, dissonances et harmonies, se voit plus justement établi que jamais, pour un résultat extatique. ♦ RS



« Je dois dire que j'aime en effet quand une chanson se développe avec lenteur. »

Alan Sparhawk

Votre musique est également très visuelle. Aimerez-vous composer la bande originale d'un film ?

Nous avons souvent l'impression que notre musique pourrait servir d'accompagnement à un film. Honnêtement, nous aimerions qu'une telle porte s'ouvre !

Quel type d'événement vous inspire pour écrire une chanson ?

Si vous écrivez vraiment depuis votre cœur, alors n'importe quoi peut servir d'inspiration. Parfois, nous ne reconnaissons même pas l'origine de l'inspiration d'un morceau tant que nous n'avons pas réécouté le disque entier.

Composer une musique minimaliste et lente dans une époque d'hyperconsommation et d'urgence permanente, n'est-ce pas un moyen de résister à cette réalité ?

Cela n'est pas nouveau de constater quelles vies chaotiques et pressées nous vivons. Au début du groupe, nous nous devions de réagir à d'autres genres de musique qui étaient alors populaires et nous décidâmes

donc de nous positionner à revers en jouant une musique très minimaliste. Mais honnêtement, jouer de cette manière nous est naturel et nous ne prétendons pas représenter une alternative à quoi que ce soit. Mais je dois dire que j'aime en effet quand une chanson se développe avec lenteur.

Quel est votre lien avec l'Europe ?

Nous aimons l'Europe. Certains de nos concerts les plus mémorables ont eu lieu là-bas et nous nous y sommes fait quelques amis fantastiques au cours des ans. La première fois que nous avons entendu quelqu'un chanter nos chansons, c'était en France, dans un petit bar, et nos vies et nos familles ont été grandement améliorées par la perspective qui nous a été offerte en découvrant le monde. Beaucoup d'Américains n'ont jamais cette chance. À ce stade, nous ne faisons rien sans considérer comment nous allons tourner et jouer pour nos chers amis et fans européens.

Votre vision du monde s'est-elle obscurcie ces dernières années ?

J'aimerais répondre par la négative à cette question, mais malheureusement ce serait mentir. Oui, notre vision est devenue plus pessimiste. Nous avons vu des gens que nous aimons faire et dire des choses qui nous semblent décourageantes. Un gouffre s'est ouvert au sein de l'humanité et je ne suis pas sûr qu'il puisse être comblé. Des choses qui semblaient évidentes comme le simple fait de devoir porter un masque pour protéger les autres semblent aujourd'hui offenser certains à un point délirant. Nous devons nous rappeler que nous sommes tous embarqués ensemble et veiller les uns sur les autres. ♦ **Propos recueillis par RS**

MUSIQUE

NEUF ET AUTHENTIQUEMENT RÉTRO

THE GLOBEFLOWER MASTERS VOL.1,
GLENN FALLOWS & MARK TREFFEL,
M. Bongo, 12 €



Présente-t-on encore ici l'inénarrable Label M. Bongo, dont on ne cesse de

vanter les pépites dans ces pages ? Glenn Fallows & Mark Treffel ont concocté un succulent premier album chatoyant, feutré et intemporel ! Un retour vivifiant dans les bandes-son classiques des séries des années 60 et 70 où l'on retrouve d'évidentes références aux compositions de David Axelrod, Piero Umiliani, Gainsbourg, Jean-Claude Vannierand et Ennio Morricone dans cette façon de spatialiser les éléments, de faire se côtoyer des lignes de basse psychédélique et des essaims de cordes, sans oublier ce sens aiguisé du drame traversant tout l'album *The Globeflower Masters Vol.1* (Vivement le volume 2) ! L'aplomb acquis par les expériences scéniques et les enregistrements de ces deux gars de Brighton est stupéfiant. Une œuvre sans plagiat ni redite qui expose l'auditeur à une palette de sentiments allant du spleen au festif. Un futur classique à ne pas manquer.

◆ Alexandra Do Nascimento

TRANSE INTERGALACTIQUE

BACK TO THE MOON, SUPERSONIC & THOMAS DE POURQUERY, Lying Lions Productions, 17 €



On ne se méfiera jamais assez des injonctions reçues durant l'enfance.

Aussi loin qu'il s'en souviennent, Thomas de Pourquery s'est passionné pour l'astronomie et les grands espaces depuis que son père lui a dit : « Si tu veux aller sur la Lune, vise la plus lointaine des galaxies ». C'est à peu près la démarche artistique de SpaceShipOne pour le « supergroupe » de Thomas de Pourquery, Supersonic. *Back to the Moon* est la première référence d'un label qui souhaite défendre des

musiques qui font partir loin, « souvent lyriques mais sans impératif stylistique ». Dix ans plus tard, le saxophoniste-chanteur décolle à nouveau en compagnie de Charles Mingus en une marche langoureuse. La pépite de l'album ? « Jungle » ! Un thème élégant à l'efficacité implacable, déployant une force rafraîchissante et évocatrice de *Blade Runner*.

◆ ADN

SLAVE THE DATE



SPACESHIPONE, THE VOLUNTEERED SLAVES, Day After Music, 16 €



Après vingt ans d'existence et cinq albums dans plusieurs maisons de disques, le groupe The Volunteered Slaves décide enfin de créer son label afin de produire ses propres projets et de diffuser ses anciens albums. Cinquième volet donc pour les cinq garçons à l'esprit de liberté musicale aux accents jazz-afro-funk avec, cette fois, de l'électro dans les tournures. Référence faite au *Volunteered Slavery* (1969) du génial saxophoniste Rahsaan Roland Kirk, leur album *SpaceShipOne* satellise ses auditeurs. Leurs thèmes continuent de s'enraciner dans un jazz en terrain connu avec une sensibilité organique, mais l'électro vise l'interstellaire et le parti-pris des musiciens de laisser la part belle à l'improvisation la plus débridée y contribue fortement. Ça frise la musique de « zicos », certes, de virtuoses doux dingues et inconditionnels du rapport basse-batterie. La poésie de « Fuyons j'adore » ne manquera pas de provoquer quelques sensations. ◆ ADN



MESSE PSYCHÉDELIQUE

LIVE IN REIMS CATHEDRAL, DECEMBER 13TH, 1974., TANGERINE DREAM, Culture Factory, Cherry red records, Double vinyl 35 €



Le vendredi 13 décembre 1974, plus de six mille jeunes gens chevelus investissent la cathédrale de Reims. Nico, grande prêtresse gothique et égérie d'Andy Warhol, se produit en concert dans le lieu saint avec, à l'affiche, les Allemands de Tangerine Dream. L'Église interdira au groupe de renouveler l'expérience en raison des dégâts consécutifs. Pourtant, avec le recul, cet événement fut sans doute plus canonique qu'il n'y paraît. À la fin des années soixante, à l'inverse de leurs « collègues » anglais et français, les krautrockers allemands ne veulent pas s'inspirer du rock américain et, via les claviers électroniques, ils préfèrent évoquer les aciéries de la Ruhr et les usines automobiles de Düsseldorf (la ville de Kraftwerk) que les champs de coton. C'est en 1974, avec l'album *Phaedra* que Tangerine Dream rencontre le succès mondial. L'association Musique Action Reims, en collaboration avec Virgin, organise le concert. Chef-d'œuvre de l'art gothique, la cathédrale Notre-Dame-de-Reims fut le lieu de sacre de trente-et-un rois de France et celui du baptême de Clovis. Ce soir-là, l'organisation du concert est désastreuse car rien n'est prévu au niveau logistique et sanitaire. Alors que la colère de certains paroissiens monte et exige un rite de purification de l'édifice, l'archiprêtre et abbé de la cathédrale rétorque : « Il est vrai que les jeunes ont fumé de la marijuana afin de mieux communiquer avec le son de Tangerine Dream et le spectacle en général. Il est également vrai que d'autres, pour satisfaire une obligation naturelle, ont uriné contre les colonnes de la cathédrale et enfin, il est encore vrai que pour lutter contre le froid, on voyait des couples s'embrasser. Mais il est tout aussi vrai que quelque 6 000 jeunes, restés assis par terre pendant trois heures dans l'obscurité, ont apprécié la musique et auraient pu causer des dégâts beaucoup plus graves, avec beaucoup moins de décorum ». Bertrand Burgalat nous confirme que la jeunesse hippie avait développé alors une vraie soif d'absolu. Quarante-sept ans plus tard, à l'écoute du concert et en découvrant les témoignages des participants, on se rend compte que le concert de Tangerine Dream fut sans doute plus religieux et plus digne qu'on prétendit, surtout en comparaison de beaucoup de messes contemporaines. ◆ Jean-Emmanuel Deluxe

STATION OPÉRA

Par **Paolo Kowalski**

Envoûtant Don Giovanni



À Salzbourg des ouvriers vident une église blanche. Don Juan prend ses quartiers devant l'autel dépouillé : un marteau remplace le tabernacle. Dieu a-t-il déménagé ? Dans la fosse, les accords de Mozart éclatent comme le cri de l'homme perdu. La baguette de Teodor Currentzis est plus fiévreuse que jamais. Côté scène, Romeo Castellucci a tout réglé au millimètre. Son théâtre se dispense de didascalies : les idées se font matière, d'où surgissent des tableaux d'une puissance visuelle irrésistible. C'est un spectacle hors du temps, au symbolisme hardi – les métaphores sont légion, jamais explicites, parfois obscures. Tels ce piano et cette voiture tombant des cintres dans un bruit fracassant, ou cette photocopieuse qui remplace le catalogue des femmes. Toute sorte d'objets, abîmés ou abandonnés, meublent le vide autour du librettin. Il donne un bal : ce n'est qu'un gigantesque amas de déchets. La distribution est presque idéale. En plus de bien chanter – au-dessus de tous, la prodigieuse Zerline d'Anna Lucia Richter et le sublime don Ottavio de Michael Spyres – tous jouent en vrais comédiens. Davide Luciano est un don Giovanni volubile, sensuel, brisé. Quand la fin approche, une armée d'anciennes conquêtes vient le hanter. La vengeance est un acte communautaire. On brandit des têtes de gorgone. Le coupable se fait pétrifier comme tout homme qui ose un regard séducteur. Mission accomplie ? Pas vraiment, et c'est là le détail qui prouve, si besoin était, le génie de Castellucci : les justiciers finiront également pétrifiés. C'est le souffle du désir qui s'en va avec don Juan, l'essence même de la vie. Le victimisme est un orgueil froid. ♦

DON GIOVANNI, OPÉRA DE WOLFGANG AMADEUS MOZART, LIVRET DE LORENZO DA PONTE, mise en scène de Romeo Castellucci, direction musicale de Teodor Currentzis, Festival de Salzbourg 2021, disponible sur ARTE Concert

RUE DES BEAUX-ARTS

Par **Maximilien Friche**

Jocelyne Besson Girard Graver l'invisible



Au commencement des tableaux de Jocelyne Besson Girard, il y a toujours eu des couleurs et des coulures. Ce commencement, elle ne le perd jamais de vue : « *Je ne cherche pas à anticiper une dégradation mais au contraire à conserver visible tout le processus de création* », explique-t-elle. Ses gravures, aujourd'hui, sont comme l'empreinte du geste de l'artiste. Un socle de couleur en est le bain, le visage s'y compose par un lacs de racines, ainsi surgit une vierge voulue noire pour que l'on n'ignore pas les ténèbres d'où l'on vient, au moment de se tourner vers la Lumière. Le visage noyé dans son propre contraste irradie discrètement. Jocelyne Besson Girard a toujours peint des visages réconciliés, indifférents à leur dégradation. Ce sont des visages qui ont souffert mais qui s'obstinent à être présents au monde, une manifestation de la créature qui se sait reliée à l'invisible. C'est ainsi que l'icône transparaît. ♦

Jocelyne Besson Girard sera présente à la Biennale Saint-Laurent à Grenoble les 18 et 19 septembre, dans l'ancienne maison de l'alpiniste Lionel Terray, où elle exposera des gravures et des dessins. Une de ses gravures « Hommage à Odilon Redon » sera exposée jusqu'au 30 septembre au Musée Dauphinois (30, rue Maurice Gignoux, Grenoble).

88

ENQUÊTE

Le cinéma français est-il de gauche ?



Cannes 2021. Après un an de disette, la croisette a levé le rideau. Une palme d'or et deux micro-scandales plus tard, la France a crié cocorico. *Titane*, qualifié bêtement de « film transgenre » par *Le Monde* a remporté la Palme d'Or, Verhoeven a cru choquer en filmant des bonnes sœurs lesbiennes dans *Benedetta* et l'excellent *Bac Nord* a heurté les bonnes consciences par son parti-pris « pro-flic ». Le cinéma français est-il officiellement de gauche ?

Par Arthur de Watrigant

En 2019, plus de 180 films d'initiative française agréés par le CNC (Centre National du Cinéma) ont inondé les salles obscures. À de rares exceptions près, le cinéma français est médiocre, répétitif, sans audace ni ambition, il n'inspire plus personne et la question même de savoir ce qu'est le cinéma l'émoustille autant qu'un rasoir dans les mains d'un taliban... Mais il n'est pas forcément de gauche, quoiqu'il semble pris en otage par cette idéologie.

Cinématographiquement, il l'a été, un peu, avant Mitterrand, quand le pouvoir était de droite et qu'on appelait ça le « cinéma engagé » : Yves Boisset chargeait les flics dans *Un Condé*, rejouait l'affaire Ben Barka dans *L'Attentat* et « dénonçait » le racisme du Français moyen

dans *Dupont Lajoie*. Costa-Gavras tapait sur la CIA (*État de siège*), Mocky moquait les cathos dans *Un Drôle de paroissien* et prêchait la révolte dans *Solo*. Ces cinéastes voyaient le monde en noir et blanc, mais on y croisait Piccoli, Montand, Bourvil, Ventura et Crémier. Boisset savait raconter une histoire, Costa-Gavras maîtrisait les tensions dramatiques et Mocky pouvait être drôle. En 1981, la gauche récupère les clés du pays et Jack Lang le carnet de chèque de l'État, les rebelles s'embourgeoisent, on finance les copains, on pétitionne et on s'indigne à tour de bras depuis le VI^e arrondissement. L'imbécile Goupil s' imagine cinéaste, Guédiguian tente de croire que la gauche s'intéresse encore aux classes populaires et le film social devient dès la décennie suivante le genre préféré de la profession. Les bourgeois « fils de », comme Kassovitz et Cassel,

DR

Benedetta



ON HUE EN 2020 LE VIOLEUR ROMAN POLANSKI POUR ACCLAMER L'ANNÉE SUIVANTE LE VIOLEUR ADAMA TRAORÉ.

s'engagent pour la cité, Cannes s'embrase, le nouveau siècle n'est pas loin et son cortège de navets.

DES BOBOS SUBVENTIONNÉS ?

Ce préjugé n'est pas totalement faux. Qui paye une place pour un film de Philippe Garrel ? Le réalisateur français sort un film tous les deux ans depuis 1968, que personne ne va voir. Son fils Louis, bon acteur, se met à la réalisation : *La Croisade*, son nouveau film présenté à Cannes cette année met en scène des bobos en prise avec leur gamin prêt à tout pour sauver la planète. C'est beau, ça coûte pas cher et ça rapporte des subventions, puisque les belles causes suffisent. Sinon comment expliquer l'attribution de cette aide à *Titane* en dépit d'un scénario aussi débile que confus ?

Sur chaque billet d'entrée, l'État autorise le CNC à ponctionner 10 % de son prix (TSA), ce qui lui a rapporté 150 millions en 2019. À cela s'ajoutent des taxes sur les services de télévision (490 millions) et la taxe sur les services vidéo (34 millions), soit presque 700 millions de dépense de soutien sur l'année, sans compter les aides des Régions et celles, plus indirectes, de l'État. De quoi faire vivre une grande famille de prêcheurs, quitte à ce qu'elle s'exprime dans des salles vides.

COHÉRENCE DE GAUCHE

Le cinéma est un petit monde clos qu'il est difficile d'intégrer, où les professionnels sont de gauche et dans lequel même un François

CNC, CENTRE PROGRESSISTE

Depuis 2019, un bonus est appliqué aux films qui intègrent autant de femmes que d'hommes dans les postes d'encadrement des équipes de tournage qui représente 15 % du soutien accordé au film par le CNC. En 2007, le CNC crée une commission des aides « *images de la diversité* ». Son objectif est simple : mettre en avant « *l'ensemble des populations immigrées* » et faire la promotion des « *réalités actuelles, l'histoire et la mémoire, en France, des populations immigrées ou issues de l'immigration* ». Depuis 2019, son président se nomme Alain Mabankou, écrivain congolais naturalisé et vivant en Californie où il enseigne à l'UCLA, cette université devenue la proie des thèses progressistes les plus délirantes. Depuis le 1^{er} janvier, les professionnels du cinéma doivent se former à la prévention des violences sexuelles, sinon : pas de subvention. Une formation en deux étapes dispensée par l'Association européenne contre les violences faites aux femmes au travail (AVFT), adoubée par le collectif #NousToutes (Caroline de Haas). Cette initiative a été décidée par l'ancien ministre de la Culture Franck Riester et le nouveau président du CNC, Dominique Boutonnat, actuellement mis en examen pour... agression sexuelle et tentative de viol. ♦ AW

Berléand est classé à droite. Le manichéisme y est de rigueur et la complexité s'avère suspecte. Si tous n'affichent pas fièrement leurs convictions politiques, on n'a jamais entendu un comédien ou un cinéaste se revendiquer de droite, sauf peut-être Christian Clavier en 2007. Il y a toujours un prétendu opprimé à défendre et un micro pour le crier la larme à l'œil. On fustige les racistes Dupont-Lajoie, puis on invite l'actrice Aïssa Maïga pour qu'elle vienne faire le décompte raciste des noirs présents aux César. On hue en 2020 le violeur Roman Polanski pour acclamer l'année suivante le violeur Adama Traoré. Ça cause inclusion toute la journée, mais lorsque deux films en font leur sujet – le documentaire *Lourdes* et le dernier film de Tolédano et Nakache *Hors Normes* – ils ne reçoivent aucune récompense. Seul l'acteur Gérard Lanvin a publiquement soutenu la police lors des dernières manifestations et le réalisateur Olivier Marchal a été quant à lui auteur d'une tribune de soutien aux forces de l'ordre en pleine affaire Traoré. Deux professionnels du cinéma que, selon eux, « *la profession déteste* » mais qui bénéficient d'un succès et d'un courage suffisants pour ouvrir leur gueule à contre-courant.

CINÉMA-PROPAGANDE

À vingt-quatre images par seconde, le septième art est le médium idéal pour rééduquer le mauvais peuple. On le fait renifler fort devant *Welcome* – l'histoire d'un maître-nageur à Calais prêt à tout pour aider un jeune réfugié kurde à traverser la Manche à la nage – on lui remémore les années Act-up avec *120 Battements par*

DR



minute et on lui parle de chef-d'œuvre devant *Tomboy* qui met en scène Laure, 10 ans, souhaitant devenir Mickaël. Si par malheur le film se révèle franchement mauvais, on abandonne les critères esthétiques. En 2020, *Promising Young Woman* débarque auréolé d'un Oscar du scénario. Le résultat est pitoyable. Peu importe pour *Le Monde* : « *Le parti pris militant de Promising Young Woman ne plaide pas, en tout cas, pour la nuance, dessinant un monde manichéen, où tous les personnages masculins sont des agresseurs en puissance. Pas de quoi s'en offusquer pour autant* ». A contrario, *Bac Nord*, projeté en clôture du Festival de Cannes crée la polémique et un journaliste irlandais de l'AFP explique très sereinement : « *Le film est super, mais il y a un problème, là. [...]* Moi j'ai vu ça avec l'œil d'un étranger et je me dis : peut-être que je vais voter *Le Pen* après ça ». La gauche conserve le monopole de la représentation, notamment sur la radio publique. Sur les quatre ou cinq chroniqueurs hebdomadaires du « Masque et La Plume », l'émission phare consacrée à la culture sur *France Inter*, seul Éric Neuhoff du *Figaro* détonne un rien. C'est dire... (Son attachée de presse lui interdit cependant de répondre à des médias comme le nôtre, et la docilité de Neuhoff est proverbiale).

Les critiques classés à droite sont généralement sur liste noire. *L'Incorrect*

TOUT NE VIRE PAS TOUJOURS AU TRACT

Heureusement, on peut être de gauche, même militant, sans forcément faire du grand écran un outil de propagande.

Le réalisateur Xavier Beauvois, très présent sur les réseaux sociaux, ne cache pas ses convictions, tout comme le distributeur Jean Labadie (*Le Pacte*), une caricature du boomer, ou encore feu Bertrand Tavernier qui ne se baladait jamais sans une pétition en poche. Pourtant leurs films ne le sont pas. Beauvois a réalisé *Des Hommes et des Dieux* et *Les Gardiennes*, Labadie a distribué entre autres *La Prière*, *Saint Amour* ou *Onoda* et Tavernier a mis en scène *L627*.

◆ AW

se voit régulièrement refuser l'entrée des projections presse, tout comme les journalistes de *Valeurs actuelles* – même si un peu moins. Quant aux demandes d'entretien, on ne compte plus les refus de cinéastes et de comédiens, les attachés de presse n'osant souvent même pas transférer les demandes. Heureusement, tous ne sont pas aussi idéologues, mais rares sont ceux qui se souviennent que leur boulot consiste à promouvoir le plus largement possible les films dont ils ont la charge. Distributeurs, réalisateurs, comédiens, attachés de presse et journalistes maintiennent un écosystème périmé. Dans ce milieu fermé et désuet, les nouvelles générations « progressistes » prospèrent et, comme d'habitude, la révolution a becté ses enfants. Entre purge stalinienne chez *Télérama* aux bons soins de Caroline de Haas, indignation grotesque d'Adèle Haenel aux Césars, promotion du salafisme avec *Les Misérables* et racisme décomplexé des « racisés », une minorité offensive est en train de prendre le pouvoir à la remorque de la gauche américaine. Sans réel contre-pouvoir, la minorité woke risque de ringardiser la méthode Goebbels, d'autant qu'avec un milliard de subventions le succès public réel leur importe peu. Si le cinéma français n'est pas encore substantiellement de gauche, il est quand même en train de devenir un véritable outil de rééducation de masse.

◆ AW

CINÉMA

POIGNANT ET SUBTIL



LA TERRE DES HOMMES, (1h36), de NAËL MARANDIN, avec Diane Rouxel, Finnegan Oldfield, Jalil Lespert, actuellement en salle

Constance veut sauver la ferme de son père et pour cela, elle a besoin du soutien d'un homme influent du monde agricole bourguignon, qui profite de la vulnérabilité de la jeune femme pour abuser d'elle sexuellement. La terre des hommes est un film poignant et subtil. La ruralité y est dépeinte avec une grande justesse, sans aucun parisianisme, dans la complexité des rapports de pouvoirs qui la déchirent, mais aussi dans sa beauté profonde. Le thème du viol est traité avec une intensité qui n'oublie pas la finesse, dans l'ambiguïté des rapports entre la victime et son agresseur et celle de la limite ténue entre refus et consentement. Malgré le caractère central de l'agression sexuelle, le long-métrage n'a rien d'un pamphlet misandre et met en scène une femme de caractère qui n'écrase pas les hommes de son entourage, mais a besoin d'eux comme eux d'elle. Une belle œuvre sur l'urgence de la transmission, la difficulté d'être une femme dans un monde d'hommes, et surtout sur la résistance, même des plus terribles épreuves. ♦ AngeAppino

PILULES CONTRE LA FIN DU MONDE



POUR L'ÉTERNITÉ (1h16), de ROY ANDERSSON, avec Jessica Lothander, Martin Serner, Tatiana Delaunay, actuellement en salle

Roy Anderson fait du Roy Andersson, et c'est ce qui continue de nous plaire film

après film., Cette succession de vignettes entièrement filmées en studio, qui mélange habilement les trucages numériques et les vieilles techniques éprouvées est d'une contemporanéité à toute épreuve. En quelques minutes, Andersson dresse le portrait saisissant d'une modernité grippée, vieillissante, chaque saynète opérant comme une lucarne ouverte sur un monde parallèle, reflet déformé de notre réalité, fonctionnant à vide comme un mécanisme d'horloge qui continuerait de cliqueter même après la fin des temps. Nous offrant un film d'une beauté plastique parfois sidérante, Andersson ne se dérange pas pour mêler la petite histoire à la grande (apparitions remarquables d'Adolph Hitler et du Christ), la férocité et la tendresse, avec un sens du rythme et une sorte d'économie du silence qui en feraient presque un auteur d'haïkus. En ces temps de films stroboscopiques montés par des ânes sous speed, *Pour l'éternité* prend son temps et opère comme un remède pour l'âme.

♦ Marc Obregon

CRÉPUSCULE DES IDOLES



CHERS CAMARADES (2h), d'ANDREÏ KONCHALOVSKI, avec Yuliya Vysotskaya, Sergei Erlich, Yuliya Burova, en salle le 1^{er} septembre

Après un *Michel Ange* d'une rigueur esthétique éblouissante mais manquant sans doute un peu de fibres, Konchalovski livre enfin son film-somme, l'aboutissement d'une carrière d'*outsider* du grand cinéma russe. Frère de Nikita Mikhalkov et élève de Tarkovski, Andreï Konchalovski est toujours resté à l'ombre de ses maîtres : il n'a pourtant jamais cessé de tourner depuis les

années 60, avec une régularité presque métronomique, aussi prolifique que touche-à-tout. On lui connaît même un curieux passage à l'ouest (*Runaway Train* et *Tango & Cash*, pur *buddy movie* avec Stallone et Kurt Russell !) *Chers Camarades*, réalisé à l'âge canonique de 82 ans, affirme une sorte de retour à la terre natale et à des problématiques intimes : en s'emparant d'une tragédie du communisme (le massacre de Novotcherkassk, ou la répression sanglante d'un mouvement social sous le régime de Khrouchtchev), Konchalovski oppose au récit historique un point de vue douloureusement organique, entièrement porté par l'actrice Yuliya Vysotskaya. Elle incarne ici une partisane fervente du parti dont la fille disparaîtra pendant les émeutes. Konchalovski filme avec précision les errances et les désillusions de cette mère de famille. Une galerie de portraits bouleversante mais aussi une réflexion sans concession sur la plasticité du récit officiel, filmée dans un noir et blanc hiératique. Un hommage vibrant au cinéma soviétique et l'œuvre testamentaire d'un voyant.

♦ MO

SENSIBLE ET PROFOND



UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DÉSIR (1h42), de LEYLA BOUZID, avec Sami Outalali, Zbeida Belhajamor, Diong-Keba Tacu, en salle le 1^{er} septembre

Une histoire d'amour et de désir suit la passion naissante de deux étudiants d'origine maghrébine en première année de littérature arabe à la Sorbonne, avec toutes les difficultés qui l'accompagnent. Ne vous fiez pas à ce synopsis inquiétant ; Leyla Bouzid nous livre avec son deuxième long-métrage un film d'apprentissage sensible et profond. En plus d'éviter les clichés victimaires sur

l'immigration et de montrer le désastre du déracinement auquel elle aboutit, l'œuvre se hisse à la hauteur de son titre ambitieux et suscite une réflexion riche sur les rapports complexes entre amour passion et désir charnel. La possession physique ne souille-t-elle pas nécessairement la dilection du poète ? Voilà la question éternellement épineuse qu'affronte courageusement le long-métrage, appuyé sur la littérature arabe médiévale, envisagée comme radicalement opposée à la pudibonderie islamique. Si l'on regrette une mise en scène parfois fruste, le charme mystérieux de la jeune actrice Zbeida Belhajamor suffirait seul à racheter ces menues imperfections. ♦ AA

EFFICACE



BOÎTE NOIRE (1h45), de YANN GOZLAN, avec Pierre Niney, Lou de Laâge et André Dussollier, en salle le 8 septembre

Technicien au BEA, Mathieu Vasseur est propulsé enquêteur en chef sur une catastrophe aérienne sans précédent. L'homme est quelque peu antipathique et le point de vue n'est que le sien, unique, plaçant ainsi le spectateur dans une ambiance cernée de doutes. D'autant plus que l'analyse minutieuse des boîtes noires va pousser Mathieu à mener en secret sa propre investigation... Le décor est froid et clinique, le travail consiste à écouter des voix et des grésillements, et la moindre sonorité étrange ouvre immédiatement une nouvelle piste. Le réalisateur français maîtrise la tension, sa mise en scène se veut aussi efficace que discrète et le scénario distille juste ce qu'il faut de paranoïa. *Boîte noire* n'offre rien de révolutionnaire mais maîtrise son sujet. Crédible et sans temps mort : un bon film à suspense. ♦ Arthur de Watrigant

BOUSE PARSEMÉE D'ÉCLATS



LES AMOURS D'ANAÏS (1h38), de CHARLINE BOURGEOIS-TACQUET, avec Anaïs Demoustier, Valeria Bruni Tedeschi, Denis Podalydès, en salle le 15 septembre

Anaïs est une jeune Parisienne égarée dans sa vie professionnelle et sentimentale. Incapable d'attachement, elle finit par faire une rencontre décisive avec Émilie, une écrivaine de presque trente ans son aîné. Ce film est une bouse parsemée d'éclats. Comptons-les : la mélancolie joyeuse du regard bleu de Valeria Bruni-Tedeschi ; une scène d'amour très réussie, à la fois tendre et sauvage ; de beaux plans sur la mer bretonne ; et un propos intelligent bien qu'assez verbeux sur la puissance du désir. Voilà qui reste pourtant insuffisant face à l'ennui profond qu'inspire dès les premières secondes le personnage d'Anaïs, d'une rare superficialité, déjà vu cent fois, caricatural à souhait. Si l'on ajoute à cela le jeu bêtement scolaire d'Anaïs Demoustier, les facilités d'écriture et les longueurs, on aboutit quand même à une catastrophe. On se gardera d'étriller la dégoûtante morale diffuse qui voit en chaque homme soit un raté, soit un oppresseur, pour aboutir à un saphisme soporifique, l'époque, au fond, en est plus responsable que le film. ♦♦♦

DEMIE-RÉUSSITE



L'ORIGINE DU MONDE (1h30), de LAURENT LAFITTE, avec Laurent Lafitte, Karin Viard, Vincent Macaigne, en salle le 15 septembre

Jean-Louis réalise en rentrant chez lui que son cœur s'est arrêté. Plus un seul battement

dans sa poitrine, aucun pouls, rien. Pourtant, il est conscient, il parle, se déplace. Est-il encore vivant ? Est-il déjà mort ? Ni son ami vétérinaire Michel, ni sa femme Valérie ne trouvent d'explication à cet étrange phénomène. Pour son premier passage derrière la caméra, Laurent Lafitte livre un film à son image : faussement lisse et cruellement drôle par instants. Cru, barré, méchant, *L'Origine du monde* surprend par son ton éloigné des comédies standardisées où la bienveillance prime si souvent sur la drôlerie. Ici on moque les thérapies bobos, le gentil naïf est maltraité et le couple n'hésite pas à user des pires saloperies pour arriver à ses fins. Côté mise en scène, Lafitte possède le sens du rythme et des cadres mais peine à éviter totalement le piège du théâtre filmé (le film est tiré d'une pièce de théâtre) et le dernier tiers se révèle bien plus sage et convenu que ce qu'il annonçait au début. Dommage. ♦♦♦

TRISTE ET RÉPÉTITIF



LA TROISIÈME GUERRE (1h30), de GIOVANNI ALOI, avec Anthony Bajon, Leila Bekhti, Karim Leklou, en salle le 22 septembre

Le jeune réalisateur italien Giovanni Aloï nous livre son premier long-métrage, sélectionné à la Mostra de Venise de 2020, qui suit Léo, un jeune soldat français engagé à Paris dans le cadre de l'opération Sentinelle. Le film tente de capter la paranoïa de ces hommes engagés dans une ville où tout peut être une menace, ainsi que leur désarroi face à l'ingratitude et l'incompréhension de la population qu'ils protègent. Dans une certaine mesure, le pari est réussi. La réalisation, avec une caméra très proche du personnage principal, parvient à nous faire plonger dans le mal-être de ce gamin

abandonné avec un fusil d'assaut au milieu de la ville immense et lugubre. Les scènes sont prenantes, l'atmosphère s'impose. Malgré tout, cette immersion est gâchée par des procédés d'une artificialité grossière utilisés pour faire part des états d'âme du protagoniste, là où l'image aurait suffi. Surtout, le film tourne en rond et les personnages aussi. Faute d'intrigue, Léo est identique du début à la fin. ♦♦♦

CONTRE-LA-MONTRE BALKANIQUE



LA VOIX D'AIDA (1h45), de JASMILA ŽBANIĆ, avec Jasna Đuričić, Izudin Bajrović, Boris Ler, en salle le 22 septembre

Après *Sarajevo, mon amour* (2006), la cinéaste bosniaque Jasmila Žbanić pose à nouveau ses caméras en pleine guerre de Bosnie-Herzégovine. Nous sommes en juillet 1995 à Srebrenica, modeste professeur d'anglais, Aida vient d'être réquisitionnée comme interprète auprès des Casques Bleus, stationnés aux abords de la ville. Leur camp est débordé : les habitants viennent y chercher refuge par milliers, terrorisés par l'arrivée imminente de l'armée de la République serbe de Bosnie (VRS) commandée par le général Ratko Mladić. En épousant le point de vue de cette interprète prête à tout pour sauver sa famille, Jasmila Žbanić conduit son film comme un thriller, limitant l'analyse historico-politique à du factuel : le massacre de huit mille hommes dans une ville déclarée « zone de sécurité » par l'ONU. « *Quo vadis Aida* » est le titre original. Sait-elle seulement où elle va ? Aida court partout, de bureau en bureau, de l'entrée à l'arrière-cuisine, espérant jusqu'au bout une dernière aide pour sauver son mari et ses fils. La caméra se veut

légère et la moindre inflexion offre au film une tension supplémentaire. Côté script, la ligne est claire : sans temps-mort et, lorsque le personnage principal se veut de tous les plans, mieux vaut ne pas se rater sur le casting. Jasna Đuričić est sublime. ♦♦♦

GÂCHIS



EUGÉNIE GRANDET (1h45), de MARC DUGAIN, avec Joséphine Japy, Olivier Gourmet, Valérie Bonneton, en salle le 29 septembre

L'écrivain-réalisateur Marc Dugain reste pour son cinquième long-métrage à la frontière des deux arts avec l'adaptation du roman éponyme d'Honoré de Balzac, qui conte l'histoire d'une jeune fille de la bourgeoisie marchande saumuroise bouleversée dans sa vie monotone par la passion violente que lui inspire son cousin débarqué tout fraîchement de Paris. Dugain restitue avec talent l'ambiance de l'œuvre balzacienne : on est bien au cœur des scènes de la vie de province. Les journées grises s'étirent sans fin entre les claquements de l'horloge, l'avarice sordide du père d'Eugénie pèse comme une enclume sur son foyer, la boue des sentiers colle aux souliers. Une réalisation léchée, un travail remarquable sur les costumes et une direction d'acteurs parfaitement maîtrisée contribuent encore à cette immersion qui conclut sur l'inhumanité d'un monde moderne où l'argent a remplacé Dieu et l'amour. Et puis on assiste à un déraillement au dernier quart du film, qui trahit complètement la vision balzacienne (profondément réactionnaire) pour servir une soupe néo-féministe aussi anachronique qu'indigeste. Un gâchis lamentable. ♦♦♦

Les Grandes questions de
L'INCORRECT

Métal Hurlant

INCARNE-T-IL LA MEILLEURE AVENTURE
CONTRE-CULTURELLE FRANÇAISE DE
TOUS LES TEMPS ?



▲ Cette affiche signée Ugo Bienvenu, fait partie des nombreux lots offerts aux souscripteurs du nouveau Métal Hurlant.

Ugo Bienvenu - Métal Hurlant

Métal Hurlant : ce nom ronflant – évoquant à la fois le surréalisme, les cut-ups de William Burroughs et la sauvagerie punk des Stooges – fut d'abord le titre d'un célèbre magazine de BD des années 70-80 conçu par des Français pour des Français. Bien avant que la science-fiction n'envahisse nos foyers via les plateformes de diffusion et ne s'affirme comme un véritable phénomène de société, le magazine **Métal Hurlant**, entre 1975 et 1987, avait donné à ce genre ses lettres de noblesse. Ressuscité une première fois entre 2004 et 2006, le titre légendaire est à nouveau sur le point de renaître grâce à l'initiative du journaliste et éditeur Vincent Bernière, directeur des **Cahiers de la BD** et ancien grand reporter à **Technikart**. Alors qu'une nouvelle mouture du magazine culte, édité par les Humanoïdes associés, s'apprête à orner les kiosques, **Mathieu Bollon** a tenté de répondre à cette question qui nous taraude : **Métal Hurlant** incarne-t-il la meilleure aventure contre-culturelle française de tous les temps ?

NON. MÉTAL HURLANT EST AVANT TOUT UN MAGAZINE DE BANDE DESSINÉE

Avatar punk et nihiliste du *Pilote* de Goscinny et Uderzo fondé en 1975 par le quatuor infernal Druillet-Moebius-Dionnet-Farkas, *MH* est avant tout un magazine de BD vaguement inspiré des pulps à l'américaine, proposant des feuilletons à son lectorat. Même si ses fondateurs vivent et pensent comme un groupe de rock, *Métal Hurlant* n'est pas à proprement parler un magazine de contre-culture, à la différence d'autres titres plus transgressifs de cette époque comme *Actuel* ou *L'Écho des savanes*. Dépourvu de positionnement politique clair, le magazine se conçoit avant tout comme la matrice d'une nouvelle génération de dessinateurs qui ont ainsi pu se faire un nom dans le milieu très fermé de la BD. Entre 1975 et 1987, la crème de la bande dessinée française y participe à des degrés divers : quelques génies du crayon comme Jacques Tardi, Gotlib, Enki Bilal, Franck Margerin, Yves Chaland, Denis Sire, Jacques Terpent et bien d'autres. Même Hugo Pratt, le géniteur du ténébreux Corto Maltese, y a laissé quelques cases. Ce sont ces dessinateurs si divers, parfois étrangers à la SF, qui ont donné naissance à l'esprit du magazine mythique. ♦

OUI. L'HISTOIRE DU MAGAZINE N'EN EST PAS MOINS LIÉE À CELLE DE LA CONTRE-CULTURE

Métal Hurlant, c'est d'abord la conjonction de quatre individualités hors-normes : outre les enfants terribles Philippe Druillet et Jean Giraud-Moebius, le magazine de BD le plus atypique de son temps n'aurait sans doute jamais vu le jour sans l'audace du pétillant Jean-Pierre Dionnet (qui se lancera ensuite à corps perdu dans l'aventure télévisuelle des « Enfants du rock ») et le génie entrepreneurial de Bernard Farkas, homme d'affaires qui fera fortune avec le *Rubik's Cube*. Quand un hyperactif du nom de Philippe Manceuvre débarque à la rédaction, *Métal Hurlant* se met au diapason du rock, au point de rivaliser avec *Rock & Folk*. Outre la pop music, le titre se fait le chantre de la littérature de genre. La vedette du polar Jean-Patrick Manchette rejoint l'équipe et rédige de fabuleuses chroniques de jeux de société. Enfin, la collection « Speed 17 » des Humanoïdes Associés est la première à diffuser les traductions françaises des romans de Bukowski et Hunter S. Thompson. Si la politique y a rarement droit de cité, l'histoire de *Métal Hurlant* se trouve donc intimement liée à celle d'une certaine contre-culture hexagonale. ♦

OUI. MÉTAL HURLANT A INSTITUTE DES CANONS POUR LA SF MONDIALE

Au sein de la grande confrérie internationale de la SF, *Métal Hurlant* dispose d'un statut privilégié, parce qu'il a forgé des archétypes du genre, au point qu'il est peu probable que des séries à succès comme *Black Mirror* ou *Love, death & robots*, auraient pu voir le jour sans une pareille influence. Si l'on en croit son ancien rédacteur en chef Jean-Pierre Dionnet, Ridley Scott aurait même largement puisé son inspiration dans l'univers graphique de *Métal Hurlant* pour créer *Blade Runner*. Le réalisateur aurait même pillé sans vergogne la bande dessinée *The long tomorrow* de Moebius – auquel il avait déjà fait appel pour le design d'*Alien* – omettant au passage de jamais le rémunérer. On dit aussi que George Lucas, grand admirateur de Druillet, se serait inspiré de *Métal Hurlant* pour *Star Wars*. Force est de constater que le film post-apocalyptique *Mad Max* montre également de nombreuses et étranges similitudes avec *La Nuit* de Philippe Druillet ! Quel que soit le crédit que l'on accorde à toutes ces histoires de plagiat ou d'inspirations, l'influence décisive de *Métal Hurlant* sur l'esthétique de la SF mondiale est en tout cas indéniable. ♦

OUI. UNE AVENTURE ÉDITORIALE EXTRAORDINAIRE

L'histoire du magazine français culte évoque par certains aspects une sorte de « success story » à l'américaine. Le magazine connaît des débuts fulgurants, ce qui lui vaut de passer rapidement de trimestriel à mensuel. Comptant parmi ses premiers abonnés Federico Fellini ou Chris Marker, *Métal Hurlant*, dont les droits américains sont rachetés par le magazine américain *National Lampoon*, voit naître en 1977 un cousin d'outre-Atlantique, toujours vivant : *Heavy Metal*, lequel donnera lui-même lieu à un film d'animation canadien du même nom. Une version allemande de la revue suivra également sous l'impulsion de Benedict Taschen, futur créateur des éditions du même nom. Depuis quelques années, le souvenir de *Métal Hurlant* resurgit encore épisodiquement, que ce soit en 2013 pour la sortie du documentaire d'Alejandro Jodorowsky consacré à son projet avorté d'adaptation de *Dune* ou en 2012 avec la sortie de la série *Heavy Metal Chronicles*. Un grand nom français, à l'écho international et prolongé, s'apprête ainsi à rayonner à nouveau. Nous ne pouvons que nous en enorgueillir. ♦

L'INCO Madame

Le magazine de machos-fabos présente sa rubrique **Madame**. Nous ne doutons pas pour autant que nos lectrices ne s'intéressent pas seulement à cette rubrique, à leurs casseroles ou leur crème de jour. Pages réalisées par **Domitille Faure**

Blanc sein

Peu de gestes semblent aussi naturels à notre vieille Europe que celui d'une mère allaitant son nourrisson. Des Vierges accouchées des églises romanes aux toiles colorées de Degas, l'art nous offre quantité de ces représentations sereines et intemporelles.

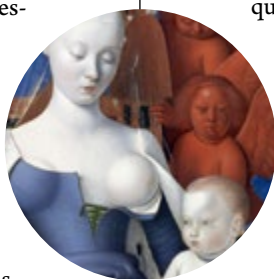
Personne ne se posait la question il y a quelques années encore : si bébé hurle parce que son biberon gargouille, on le nourrit. Certaines préfèrent l'intimité d'une pièce fermée, d'autres choisissent de ne pas faire attendre leur progéniture, d'autres encore sortent l'artillerie lourde du chauffe-biberon pour s'épargner la question. Depuis peu cependant, les scandales concernant l'allaitement en public se multiplient.

POLICE DES SEINS

À Bordeaux, en mai dernier, Maylis nourrissait discrètement son bébé dans la file d'attente d'un relais-colis en centre-ville. Elle se serait pris une gifle de la part de ce qu'il convient d'appeler poliment une « vieille bique ». Quelques jours plus tard, la même scène se déroule cette fois-ci au château de Versailles. Fort inapproprié pour un palais qui a dû voir bien plus indécent. De même, l'affaire d'une jeune Australienne sommée de stopper son allaitement à Disneyland Paris a défrayé la chronique en juillet. La raison invoquée par le personnel de sécurité du parc ? Cet acte choquerait la sensibilité de la clientèle étrangère. Pas la clientèle australienne, vous l'aurez compris. Nous touchons là un point saillant du problème : la mondialisation apporte, ainsi que la Pravda officielle vous le radote, un enrichissement constant et sans limites.

BEAUCOUP TROP RICHES

D'un côté, l'enrichissement d'outre-Atlantique : le puritanisme américain se délite au profit d'une tendance progressiste de libé-



ration du corps féminin. Allaiter en public n'est plus un besoin vital du bébé, c'est désormais une revendication féministe de la mère. De l'autre côté, l'enrichissement d'outre-Méditerranée : l'importation massive de populations à forte culture islamique oblige les femmes occidentales à repenser leur tenue. Plus question de laisser paraître trop de décolleté, même pour nourrir la chair de sa chair. La distinction entre santé et érotisme n'étant pas encore tout à fait perceptible dans l'arc culturel musulman, les dames devraient tout cacher pour épargner les prunelles de nos sensibles nouveaux concitoyens. Et puis, que faisaient ces dames dehors avec un bébé, d'abord, c'est sûrement pour draguer ?

Ces deux outre-cultures collisionnent sur notre territoire si poreux aux influences étrangères enrichissantes. La loi est pourtant formelle : rien d'interdit concernant l'allaitement, mis à part en entreprise.

TOUJOURS PAS DE PÉTROLE, ET PAS BEAUCOUP D'IDÉES

Pour réitérer ce droit naturel, les élus prennent des initiatives. La mairie de Bruxelles a inauguré, le 4 août, un banc d'allaitement public, en partenariat avec la marque Elvie. Le 15 juin, la députée LREM Fiona Lazaar a déposé un projet de loi visant à rendre le délit d'entrave à l'allaitement passible d'une amende de 15 000 euros. Ce qu'elle déplore à nos confrères du journal 20 Minutes : « Il est dommage de devoir en venir là pour faire respecter un droit naturel, qui devrait être évident pour tout le monde ». « Tout le monde » : peut-être faut-il justement y chercher la source du problème. ♦

Quand Margot...

Le virus a changé la vie de ces dames, et pas seulement pour le passe terrasse ou autres tests tellement agréables pour nos narines. Elles sont de plus en plus nombreuses à refuser le port du soutien-gorge. Masquées, mais pas corsetées. Les soutiens-gorge tirent-ils leur révérence ?

Par confort, soucis de santé ou engagement féministe, les demoiselles se débarrassent de leur camisole quotidienne dans un « ouf » de soulagement. « La première chose que je faisais en rentrant le soir, c'était de dégrafer cette horreur ! » nous dit Camille, 27 ans, passée au no-bra depuis un an. Comme elle, 7 % des femmes françaises ne portent plus ou quasiment plus de soutien-gorge, selon une étude IFOP, contre seulement 3 % avant les confinements. Pour ces intrépides, finie la torture quotidienne, les maux de dos, la pression à la silhouette parfaite.

Les chiffres sont sans appel : les confinements ont dégrafé les fermetures plus rapidement qu'un plan Tinder. « Je n'y

avais jamais vraiment réfléchi, explique Carine, 36 ans. J'en porte depuis mes douze ans, c'était devenu un réflexe. Mais pendant le confinement, je n'avais pas besoin d'en porter pour travailler ou sortir. Petit à petit, j'ai pris l'habitude de ne plus en mettre. Quand il a fallu me harnacher à nouveau, j'ai réalisé les douleurs que je m'imposais ». La tendance se lit encore plus nettement chez les 18/25 ans : 18 % d'entre elles abandonnent cette pièce de lingerie, là où seulement 4 % faisaient l'impasse auparavant.

Le confort s'impose comme la première raison invoquée pour remiser le push-up au fond de l'armoire (54 %). Sans soutien-gorge, adieu les marques rouges sur la peau, les irrita-



tions, épaules lourdes ou maux de dos. Au-delà du confort, l'impact sur la santé préoccupe aussi les partisans du mouvement (25 %) : le port du soutien-gorge bloque la circulation de la lymphe, un liquide qui irrigue le corps et élimine les toxines. Faire l'impasse sur les armatures permet de prévenir l'apparition de kystes, de lymphomes voire de certaines tumeurs. En prime, on renforcerait les ligaments de Cooper, ce soutien-gorge naturel, rendus « fainéants » par des années de suspension artificielle. Chez les plus jeunes, certaines y voient aussi une forme de libération féministe. Dire non au soutien-gorge, c'est retrouver une poitrine naturelle, et lutter contre l'hypersexualisation de la poitrine par la gent masculine. Avec un peu (trop ?) d'optimisme, confirme l'étude : pour ces messieurs, la poitrine reste l'atout physique le plus conséquent (87 %).

S'il n'y a que des avantages, pourquoi donc la plupart des femmes se l'infligent-elles encore ? Certains physiques s'y prêtent plus que d'autres : la transition reste plus aisée pour les petites poitrines que pour les généreuses. Le principal obstacle ne réside cependant ni dans le confort, ni dans l'esthétique. Il est social : « *Je ne me vois pas aller au boulot sans soutien-gorge, explique Carine. On me trouverait négligée, ou peut-être allumeuse. Ça ne serait pas approprié* ». Chez les plus jeunes comme Emma, 19 ans, le soutien-gorge relève de la pure sécurité : « *J'emporte toujours une écharpe quand je sors, surtout quand je prends le métro. Pour cacher le décolleté. Sans soutien-gorge, je me sentirais encore plus vulnérable* ». Réflexion malheureusement lucide. 20 % des hommes ayant une carte d'identité française déclarent que voir les tétons d'une fille devrait constituer une circonstance atténuante en cas d'agression sexuelle. ♦

Aux nu(e)s

« *J'ai plus de respect pour une femme voilée que pour une lolita en string* », déclarait un Patrick Buisson un peu trop déterminé à dépoussiérer son image qui empest la naphthaline. Il s'inscrit dans la droite ligne de la stratégie des élites face à l'islamisme : courtiser la branche radicale, en espérant que la nourrir achètera la paix sociale. La solution de facilité : cacher ce sein que l'on ne saurait voir !

Ce regain de pudibonderie semble associé à l'hypersexualisation du corps féminin : on ne peut plus traverser une ligne de métro sans reluquer les atouts callipyges d'une jeune femme de réclame en train de manger un yaourt ou acheter le dernier smartphone à la mode. Par réaction, la société ne supporte plus de voir le moindre bout de peau – quand bien même s'agirait-il d'un allaitement discret.

BRISER LES TABOUS

Cette pudibonderie s'applique mal en occident. D'autant plus dans un occident qui s'enorgueillit de « déconstruire ». Et le rapport au corps en premier : on casse les frontières hommes / femmes, on glorifie les poils sous les bras, on s'extasie devant l'obésité morbide. En prime, on taxe de « réac » tous ceux qui jugent que c'est un tout petit peu trop. La doxa du Progrès éternel forcément génial a encore une fois confondu « tabou » et « intime » : si on cache le sang des règles sur les publicités, c'est parce que le patriarcat serait gêné et voudrait contrôler le corps des femmes. Pas du tout parce que personne n'a envie de voir le contenu d'une serviette ou d'une

couche en trois mètres par quatre à 7 heures du mat, bien sûr.

NAÎT-ON PUDIQUÉ OU LE DEVIENT-ON ?

Selon les pédopsychiatres, la pudeur s'acquiert assez jeune, entre quatre et sept ans. Le rejet du complexe d'Œdipe fait le reste : ne voulant pas être sujet d'inceste, l'adolescent se détache de ses parents et construit son rapport au corps à l'extérieur du contexte familial. On met un verrou sur la porte de la salle de bain, et le tour est joué.

LE CHOC DES RÉSEAUX SOCIAUX

Du moins le croit-on. De nombreux parents inquiets se tournent vers des professionnels pour aider leur ado à passer leur jeunesse sans casse. En effet, le truchement des réseaux sociaux fait oublier toute pudeur à nos chers enfants. Quand John-Djylanne fait un selfie pour gratter quelques *likes* d'Evanjelyn, la jolie fille de seconde qui pose de dos en leggings devant son miroir, il ne se rend pas compte que Robert-Kader de la Meuse peut observer – lui et quelques milliers d'autres. Quand les psychologues demandent aux ados s'ils reproduiraient le même comportement en vrai, la réponse se résume à « ben non ! » suivi d'un rictus amusé.

ON FAIT QUOI ?

Pas de panique : Karl et Coco sont là. On revoit les intemporels, on bosse le style sartorial, on se replonge dans *Vogue*. Bref, pour être pudique sans être vulgaire ni coincé, on mise tout sur l'élégance ! ♦



LE MÉNAGE SANS EFFORT GRÂCE AUX ASPIRATEURS MODERNES

Remettre de l'ordre

Mieux que le nouvel an, la rentrée scolaire est l'occasion de prendre de bonnes résolutions. C'est l'heure du grand ménage en politique comme à la maison.

Mais comment rendre cette corvée agréable au quotidien ? Les fabricants d'aspirateurs répondent à la haine du ménage par la technologie.

Texte et photos de Benjamin de Diesbach

Le marché de l'électroménager ne connaît pas la crise. Sous l'effet du confinement et du télétravail, les ventes de machines à pain, de congélateurs et d'aspirateurs s'envolent. Depuis deux ans l'horizon des Français s'est considérablement réduit : ils travaillent et vivent chez eux. Pour rendre leurs nids douillet, ils dépensent davantage. Après le monde en marche, voici le monde en charentaise.

En France, toutes les dix secondes un aspirateur est acheté. Trois millions sont vendus chaque année, et deux secteurs ont le vent en poupe : les aspirateurs-balais (plus de 20 % en valeur en 2020) et les aspirateurs-robots (plus de 25 %). Les consommateurs plébiscitent les avancées technologiques : désormais, on délègue au robot la tâche ingrate du ménage. C'est le rêve de la ménagère ou du valet de chambre qui sommeille en nous. Toutefois, ce rêve n'est partagé que par 5 % des Français. Les autres chassent la poussière avec l'aspirateur-traîneau, celui que l'on continue à tirer comme un boulet d'une pièce à l'autre.

Invention modeste, mais qui a rendu davantage de services à l'humanité que le marxisme et la nicotine, l'aspirateur jouit aujourd'hui d'une situation confortable. Un siècle après son apparition, il fait la fortune de nombreux inventeurs. Qui l'eût cru ? La petite histoire du nettoyage des sols ne rivalise pas avec celles de l'aviation ou du tourne-disque, il n'y a nul Mermoz ou Lindbergh dans l'aspiration, rien que des esprits pratiques oubliés de tous. Au

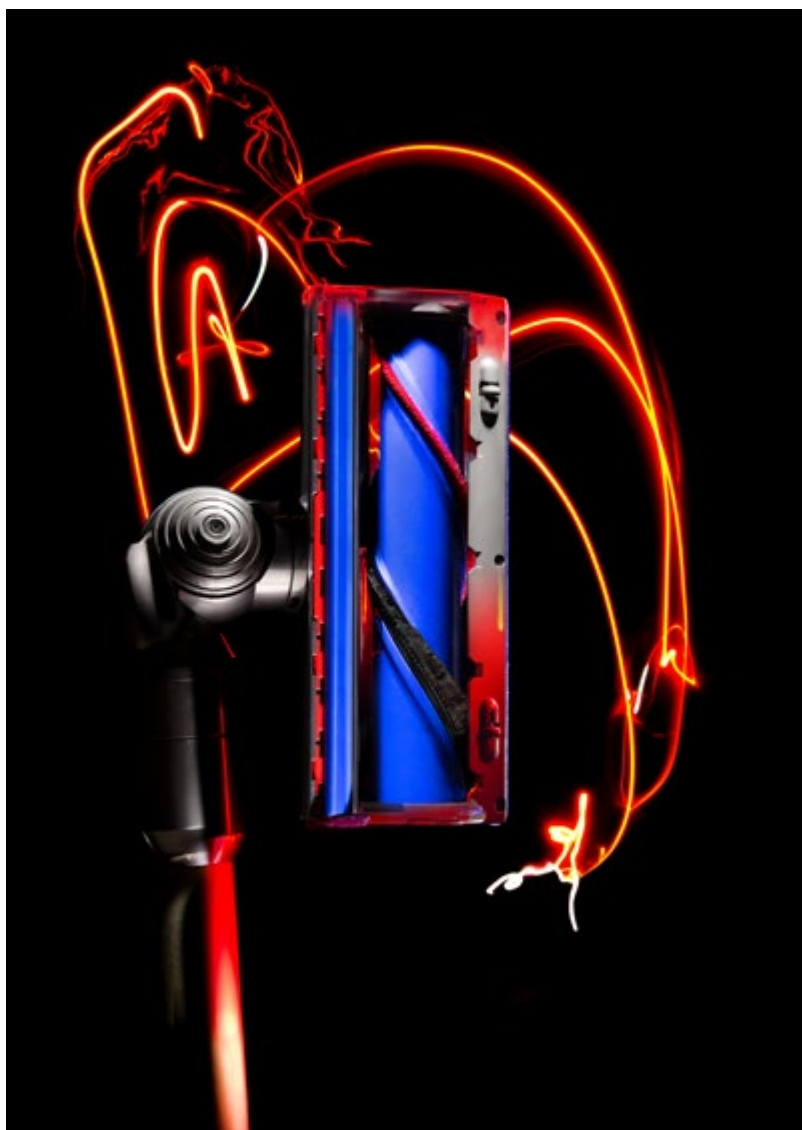
JAMES SPANGLER INVENTE LE PREMIER ASPIRATEUR PORTATIF.

départ, il y a un instrument rudimentaire, constitué de fagots de bois appelé balai. Durant le bas Moyen-Âge, les sorcières l'utilisent comme moyen de locomotion. Au XVIII^e siècle, le sol des fermes évolue : la terre battue est remplacée par des dalles de pierre ou par des carreaux de terre cuite. Le ménage doit être plus soigneux, la technicité rentre en jeu : les sols étant plus durs et lisses, les balais doivent être souples pour être efficaces. Les brindilles de bois sont remplacées par de la soie de porc ou des tiges de sorgho (de la paille fine).

Le balai chasse la poussière mais il n'aspire pas encore. Cette prouesse technologique sera réalisée en 1907 aux États-Unis. En ce début de siècle trépidant, *James Spangler* accumule les échecs. Ses inventions n'intéressent personne, et à 60 ans il occupe un poste de concierge dans un grand magasin. Sa frustration se tourne vers un tapis qu'il accuse d'accroître son asthme. Enlever la poussière devient son obsession. À partir d'un moteur de ventilateur, d'une caisse à savon et d'une taie d'oreiller, James Spangler invente le premier aspirateur portatif.

Esprit original, Spangler est cependant un piètre gestionnaire : sa société d'aspirateur périclité, et il décide de vendre son brevet au mari de sa cousine, un dénommé William Hoover. Ce dernier, fabricant fortuné de harnais en cuir pour les chevaux, voit l'apparition de l'automobile comme un cauchemar. Pour diversifier ses activités, il crée en 1908 la Hoover Company. Aux





JAMES DYSON A L'IDÉE D'ADOPTER UN SYSTÈME D'ASPIRATION UTILISÉ DANS LES SCIERIES : LA TECHNOLOGIE MULTI-CYCLONIQUE UTILISE LA FORCE CENTRIFUGE POUR SÉPARER LA POUSSIÈRE DE L'AIR.

États-Unis, la réussite est telle que le mot « hoover » devient un verbe signifiant passer l'aspirateur. L'inventeur initial, lui, n'a pas le temps de profiter de son argent : alors qu'il prépare les premières vacances de sa vie, il meurt subitement en 1915. L'évolution des aspirateurs se poursuit. Les premiers sacs à poussière en papier apparaissent en 1920. Plus hygiéniques, ils évitent aux utilisateurs le nettoyage après chaque utilisation. Nouveau tournant en 1936 avec l'invention des aspirateurs-traîneaux, désormais pourvus d'un tuyau amovible.

Mais en 1983, un entrepreneur aussi génial que têtue crée le premier aspirateur sans sac. Le Britannique James Dyson est un inventeur dans l'âme : jeune étudiant au Royal College of Arts, il invente une roue révolutionnaire pour les brouettes, qui ressemble à un ballon de basket, ne s'enfonce pas dans les sols humides et n'abîme pas les pelouses. En quelques années la Ballbarrow® devient la brouette la plus vendue en Grande-Bretagne. Pour remercier Dyson, ses associés le mettent à la porte.

Alors qu'il est au chômage, il remarque qu'un aspirateur perd la moitié de sa puissance d'aspiration en quelques minutes d'utilisation et comprend que cette perte provient des fines particules qui bouchent le filtre. James Dyson a l'idée d'adopter un système d'aspiration utilisé dans les scieries : la technologie multi-cyclonique utilise la force centrifuge pour séparer la poussière de l'air. Un premier cyclone attire l'air chargé de grosses particules de poussière dans un bac tandis qu'un deuxième cyclone projette l'air à grande vitesse afin de centrifuger les particules de poussières fines. Muni de son brevet, Dyson fait le tour du monde en quête d'un industriel. Très vite, il se heurte aux bureaucraties privées des leaders du marché (Electrolux, Hoover, etc.) Ces grosses entreprises sont des organisations humaines où l'obsession d'humilier et de tirer tout vers le bas dominant : « Comment savez-vous que les gens ne veulent pas de sac ? » devient le préambule à tous les refus. Notre homme se tourne alors vers le marché japonais. C'est un succès immédiat qui lui permet de créer sa propre entreprise. Aujourd'hui la marque Dyson est un empire qui réalise 2 milliards d'euros de chiffre d'affaires. Chaque année, 250 millions d'euros sont investis dans la recherche et le développement. En 2018, la firme lance le premier aspirateur-balai sans fil. Plus léger et plus maniable, il modifie la manière de faire le ménage.

Pour défier l'hégémonie de Dyson, la marque Rowenta appartenant au groupe français Seb s'est engagée à réparer ses aspirateurs. Une démarche qui est originale à l'ère de la surconsommation et qui répond au désir de protéger la planète. Une démarche qui est aussi intéressée : réparer évite que les clients partent chez la concurrence. Rowenta stocke ainsi des millions de pièces détachées afin de donner une seconde vie à ses aspirateurs.

En 2014, l'amiral américain William McRaven faisait un discours devant des étudiants américains. Son discours filmé comptabilise immédiatement 10 millions de vues sur Youtube : « Si vous voulez changer le monde, commencez par faire votre lit tous les matins. Lorsque j'étais jeune soldat, nos instructeurs vérifiaient tous les matins que nos lits soient parfaitement faits. Nous qui étions des futurs commandos de marine, nous trouvions cela parfaitement ridicule. J'ai compris plus tard la sagesse de cette petite tâche : en faisant son lit, on réalise la première tâche de la journée qui aide à réaliser une autre tâche. Si vous ne pouvez pas faire des petites choses correctement, vous ne pourrez jamais faire de grandes choses correctement ». Commençons donc par le commencement ! ♦ **BD**



SON STYLE À ELLE

Par **Stéphanie-Lucie Mathern**

Le souverainement moche

Un pouvoir ne se maintient plus quand il a perdu sa vertu magique – Bertrand de Jouvenel, *Du pouvoir*

On mesure la misère d'un peuple à ses fêtes – Octavio Paz

Ce qui apparaît comme naturel ne le prenez pas pour naturel – Brecht

Que faire dans ce nouveau monde qui ressemble à la RDA ? Les intensités qui étaient faibles se réduisent encore plus. C'est l'été pourtant. L'infini ressemble au kitsch. L'Apérol de plus en plus démodé est une sorte d'essai sur la géographie des plantes.

On végète entre incivisme et déchèterie à ciel ouvert. La nuit est à tout le monde et il ne s'y passe plus rien. On préfère aller voir les photos de vieilles fêtes berlinoises au Jeu de Paume (les photographies de Michael Schmidt sont les prémisses de celles de Tillmans, du punk populaire, ce que la France peine à faire).

Notre niveau de solidarité est au plus bas. Mais la compassion ne s'exige pas. L'angoisse du réel est étouffée dans la volupté sous le tapis. La peur naît d'une conception fausse de l'existence. C'est Foucault qui disait qu'il fallait passer par le sexe pour avoir accès à son identité. Le sexe est devenu le passe sanitaire.

L'être serait toujours au-delà comme une théologie négative. Proche d'un chef-d'œuvre oscillant entre la norme et le caprice. Jouer le jeu absolument pour ne pas être hors-jeu. Penser, ça devait ressembler au classement et à la mise en ordre. À une juste sélection du regard.

Le but et le mouvement avaient trop de sens ; la modernité n'a fait qu'aggraver les infirmités. Tout a perdu sa transcendance. Sauvagerie libérale du *struggle for life* post darwiniste. La quantification remplace la réflexion. Plan Q ou contrat de mariage, même chose on pactise. C'est la fête de l'être suprême. Le ciel étoilé est sans Dieu. Le mensonge a ses petits profits. Luther a dit que c'était la loi qui faisait le péché [*en fait, c'est saint Paul, Ndlr*].

Le monde fait semblant. Il est temps de refuser l'engagement et de s'abstraire de tout. Il n'y a plus ni fondements, ni métaphysique. Pas de ressentiment, pas de vengeance : nous sommes tous responsables. La décadence est somptueuse.

Ou bien nous acceptons de vivre la dissolution comme une émancipation ou nous attendrons la reconstruction d'une civilisation avec un chef charismatique. On se fera toujours



rattraper par l'esthétique qu'on croit combattre. En 787, le concile de Nicée II autorise les images et leur vénération. La technologie nous a mis à disposition des choses qui ne sont devenus nécessaires que par habitude. La vraie valeur (des choses) est devenue incompréhensible. La banque est la voie du silence. On a dilapidé son fric et son cerveau. On a tué le père avec Freud et le Christ avec tout le monde. Le Credo est libéral. On publicise à outrance sa vie privée. L'enfant est vu comme une expression bête de l'épanouissement individuel. L'angélisme est un piège du démon. L'éthique est réduite au clinique.

L'inscription dans le réel se fait par des liens et des médiations. La vertu réside dans l'effort de synthèse. La confiance peut parfois faire des miracles si l'on oublie la prétention *ex nihilo* d'un moi-je. Et nous chrétiens disposons du modèle le plus sublime.

La nécessité d'un creux, de tout ce qui échappe à la domestication s'exprime, mais pas suffisamment. Tout implose et rien n'explose. Aujourd'hui, plus qu'hier, il faut qu'il y ait des mots pour qu'il y ait des choses. Il est temps de porter nos t-shirts « Vegan, trans-noir et pas vacciné » Même si nous n'avons plus ni l'énergie ni la capacité de lutte. Ou juste assez pour faire de la déchéance un style.

L'homme nouveau est mieux éduqué aux nuances qu'aux faux combats. Doux et affadi, il ne peut qu'anticiper le rien. L'agressivité est demi-sel. On vit comme si le jeu en valait la chandelle. Mais ma chandelle est morte et je n'ai plus de feu.

Les désagréments ont remplacé les plaisirs. On ne peut plus que courir après la perte. Nous n'aurons que le lot de consolation. Une vision claire demandera de la distance et du temps ; si bien qu'on finit souvent par comprendre trop tard. On verra qui vous êtes, poussés par le sens moral et les événements. Ce n'est pas nous qui changerons le monde, mais le monde ne nous changera pas. L'or est à nouveau au fond du Rhin. ♦

PARTOUT, LES SAINTS

Par **Domitille Faure**Illustré par **Romée de Saint Cérant**

Bienheureux Niels Stensen (dit Nicolas Sténon)

Dieu et la science seraient adversaires ? Le bienheureux Neils Stensen nous explique pourquoi cette connerie n'est qu'un gros mythe de révolutionnaires rageux. Niels naît en 1638 à Copenhague, dans une pieuse famille de parpaillots, aussi étrangement surnommés « protestants ». Dès son plus jeune âge, Niels prouve que son cerveau tient davantage du Pentium 4 que d'une tondeuse à gazon. Comme tout bon élève, il se spécialise en sciences, et plus spécifiquement dans ce nouveau domaine appelé l'anatomie. Auparavant, on considérait que découper des morts à demi grignotés par les vers relevait davantage de l'asile que de la faculté de médecine. Stensen y voit au contraire un hommage au Tout-Puissant : « Si l'on refuse de regarder le travail de la nature, si on se contente de lire ce que d'autres ont écrit, on pèche contre la majesté de Dieu ». D'une seule *punchline*, il envoie bouler de concert les ringards superstitieux, et les scientifiques athées qui ne se prennent pas pour la moitié d'un confetti sous le prétexte douteux qu'ils auraient lu trois bouquins.

C'est un anatomiste accompli qui reçoit en 1663 son doctorat de médecine. Paris n'étant pas encore le dépotoir hidalguesque en vingt arrondissements qu'il deviendra, Niels le choisit comme lieu de travail pour ses recherches. Il met au point le protocole scientifique qui sert à



AVEC UN TAUX AUSSI CONSÉQUENT DE MATIÈRE GRISE AU CENTIMÈTRE CUBE, NIELS NE POUVAIT PAS ÉTERNELLEMENT DEMEURER UN ALLUME-BÛCHER HÉRÉTIQUE.

bourrer le crâne des étudiants pendant deux bons siècles : « La vérité se cherche en lui confrontant des objections. Tant que ces objections tiennent, on ne doit cesser de rechercher cette vérité, et la confirmer par des preuves manifestes ».

Avec un taux aussi conséquent de matière grise au centimètre cube, Niels ne pouvait pas éternellement demeurer un allume-bûcher hérétique. Le Docteur fourre son ciboulot positif au contrôle technique dans des bouquins de théologie. Il faut le comprendre : depuis sa venue à Paris, il doit secrètement se vexer que les cathos fassent des cathédrales ne

ressemblant ni à un hôpital désaffecté ni à une cabane en bois.

Il applique alors la même rigueur dans sa recherche de Dieu que dans sa recherche scientifique.

Pour mieux se renseigner, il part à Florence, où tous les intellos de l'époque prennent la ville pour un genre de séminaire géant. Il parle avec plus de gens savants et admire de plus lourdes cathédrales. Mais cela ne le convainc pas, même s'il considère que les esprits les plus brillants sont (bien évidemment) cathos. Alors il squatte la bibliothèque municipale, cherche les rouleaux très poussiéreux rédigés



LA GRANDE BOUFFE

Par Jean-Baptiste Noé

La cave se rebiffe

en grec et en hébreu – parce que le latin est bien trop moderne, vous comprenez.

Sa conclusion est en somme la suivante: *« Je n'ai pu que me rendre à l'évidence ; ce que confessent les catholiques est la vérité »*. C'était pourtant pas sorcier.

Sa recherche fut longue et sa conversion absolue. S'il poursuit ses travaux scientifiques, Niels sent la prêtrise l'appeler plus qu'une daronne pendant l'adolescence de son aîné. Durant cette période, il profite de son temps libre pour se pencher sur la géologie. Devant les roches, il s'émerveille de la perfection de l'œuvre divine. Et là aussi, il définit les bases de la discipline, étudiées encore aujourd'hui par nos gosses en terminale.

Comme il n'est pas foutu de rater quoi que ce soit, il intègre le séminaire puis est ordonné prêtre en 1675. Il deviendra l'une des figures de la Contre-Réforme, aussi nommée « comment rendre leurs âmes à ces abrutis de parpaillots ».

Il maîtrise tellement son sujet que le pape le nomme évêque en 1677 et l'envoie ramener des hérétiques à la Vraie Foi dans le Grand Nord, à Hanovre puis Munster. Un duc un peu trop confiant veut se faire bien voir en lui refourguant un genre de Lamborghini de l'époque, à savoir un carrosse à six chevaux. Il refuse poliment : deux petits ânes lui suffiront pour se déplacer. Il donne tous ses biens aux pauvres et vit dans le dénuement, jusqu'à ce que la maladie le rattrape. Niels rejoindra le Père Éternel en 1686, à 48 ans. Son corps repose en la basilique Sainte Laurence à Florence. Le pape Jean-Paul II le béatifie en 1988. *« Merveilleuses sont les choses qu'on voit, bien plus celle que l'on perçoit et plus encore celles que l'on ignore »* nous dit Niels Stensen, le scientifique de Dieu. ♦

Tout l'art de la constitution d'une cave est d'associer des vins de consommation rapide avec des vins de longue garde. D'un côté des vins à boire dans les 2-3 ans, dont certaines bouteilles seront par ailleurs oubliées et découvertes longtemps après la date optimale de consommation. Il sera alors possible d'avoir une bonne surprise en constatant que le vin a conservé une partie de sa jeunesse. À côté de cela, les flacons de longue garde, destinés à rester dix ans ou plus sur leurs claies ou dans leurs caisses de bois. Ce sont des bouteilles de mémoire qui accompagnent la vie des hommes. Certaines ont été acquises à la naissance d'un enfant et la caisse sera vidée au cours de sa vie : baptême, communion, mariage, vie d'adulte. D'autres, acquises au domaine ou dans des foires, seront bues longtemps après la mort du vigneron qui les a faites. Dans le liquide s'ouvrant au palais, l'amateur retrouvera la pâte du vigneron défunt, son savoir-faire, sa vision du vin. Des bouteilles retrouvées au fond de la cave rappellent des événements heureux ou malheureux, des moments de vie qui avaient été oubliés, parfois refoulés, et qui ressurgissent à la lecture d'une étiquette, à la vue d'un millésime quelque peu effacé sur un flacon. On se souvient des vins de son grand-père, de son père ou de cet ami avec qui nous avons tant partagé. Le vin est alors le compagnon des souvenirs et des voyages intérieurs dans la mémoire humaine.

La mémoire des odeurs. Sans s'en rendre compte, l'homme emmagasine des livres de souvenirs dans sa mémoire olfactive. Des situations, des événements, des personnes qui ont été oubliés et qui ressurgissent à l'impromptu portés par une odeur. La sécheresse des blés coupés, l'humidité d'un jardin après l'orage, le parfum de bergamote saisi au vol dans le métro du matin, la poussière du tiroir d'une vieille commode, nous replongent des dizaines d'années en arrière. Ce sont des bruits, des intonations, des visages, des peurs qui réapparaissent, enfouis on ne sait où, portés par une odeur. Là, le nez détaché du verre, face aux herbes du maquis d'un Châteauneuf-du-Pape ou bien plongé dans la pierre cristalline et dorée d'un vieux riesling ou bien encore étreint par un grand millésime de Saint-Julien, c'est toute une vie de souvenirs qui défile.

Acheter pour transmettre. Cette cave, il sera impossible et encore moins souhaitable de la boire en entier. Ces flacons que l'on entre en septembre, c'est pour d'autres que nous. Viendra le moment où il faudra remettre les clefs de la cave, où un jeune écervelé trouvera les caisses de son aïeul, où il s'interrogera sur le sens d'un cru et d'un terroir. Une cave, c'est un patrimoine constitué pour les autres. De son vivant, pour sa famille et ses amis ; après sa mort, pour ses héritiers. Gage à eux de savoir apprécier, de ne pas gâter l'héritage, de ne pas confondre les trésors retrouvés. Gage donc aux vivants d'éduquer et de former pour que les palais futurs soient à même de goûter les vins d'autrefois. ♦





TRAITÉ DE LA VIE ÉLÉGANTE

Par **Frédéric Rouvillois**

Un ange passe

Dans le salon de Mathilde où un instant plus tôt les conversations allaient bon train, les invités étant tout heureux de retrouver des connaissances perdues de vue et de savourer avec elles des apéritifs variés en commentant une actualité qui ne l'était pas moins, le silence se fit tout à coup, subitement.

« Un ange passe ! » brama après une dizaine de secondes Maurice Bourguès-Maunoury, le célèbre professeur de droit administratif, ravi d'être le premier à énoncer ce qu'il prenait pour un mot d'esprit de grande classe. Joignant le geste à la parole, « MBM » lança une œillade complice à Gudrun, son épouse, qui tremblotait l'admiration, comme à chaque fois que son seigneur et maître daignait ouvrir la bouche.

E., en revanche, se contenta de soupirer en fixant le plafond.

– Un Anche passe ! *Wie lustig ! Gome zé droll, fou né droufé ba ?* Nous n'afons ba ça *auf deutsch !* s'inquiéta Gudrun qui, après trente-cinq ans passés en France, maniait avec aisance la belle langue de Guillaume Musso et d'Anna Gavalda.

– Ne vous tracassez pas, Gudrun ! intervint sèchement Chantal de S. Notre cher E. est un misanthrope qui se prend en plus pour l'arbitre des élégances. Je suis persuadé qu'il a sa petite théorie sur la formule « un ange passe », dont il va nous démontrer qu'elle ne se dit pas, et qu'il vaut bien mieux laisser le silence s'installer, avec le malaise qui l'accompagne.

– Ma douce Chantal, je n'aurais bientôt plus besoin de dire quoi que ce soit, c'est vous qui parlerez à ma place ! Mais de fait, vous n'avez pas tort, c'est le genre de lieu commun que j'abhorre.

– Parce que vous détestez les anges ?

– Au contraire ! Parce que j'adore le silence ! Et en particulier, cette sorte de miracle que nous avons éprouvé il y a une minute, quand soudainement, sans que l'on sache pourquoi, tout le monde se tait en même temps. Le silence en société, qui n'exprime alors ni le vide, ni l'ennui, ni le fait que l'on n'a plus rien à se dire ou que l'on n'est d'accord

sur rien, mais au contraire, une sorte de paix profonde. De contentement supérieur. Un instant suspendu, que chacun a la délicatesse instinctive de respecter – jusqu'au moment où, patatras, un olibrius quelconque décide que cela a assez duré à son goût, et balance son « un ange passe » comme une boule dans un jeu de quilles.

– Vous savez que Proust, que vous vénerez pourtant, parle dans *Du côté de chez Swann* d'un « silence profond mais intempestif et qu'il était poli de rompre » ? Vous entendez ? Poli de rompre !

– **Certes, mais vous n'ignorez pas qu'il s'agit d'une scène quasiment burlesque,** où les deux grands-tantes du narrateur, à moitié sourdes et légèrement cinglées, ont l'impression de ne plus rien entendre, et se mettent par conséquent à pérorer pour ne rien dire, l'une évoquant les coopératives suédoises, l'autre, les secrets du jeu d'acteur de théâtre de province... Bref, ma chère Chantal, l'inverse de ce que vous prétendez démontrer. Au fond, lorsque le silence se fait, c'est que l'ange est là, présent au milieu de nous. C'est pour cela que l'on se tait. En revanche, proclamer qu'il passe, cet ange, pour le simple plaisir de prendre la parole, suffit à le chasser de la pièce. Et à y introduire, à la place, les rires gênés de l'assistance, l'obscénité sous-jacente de la formule – sans doute connaissez-vous à ce propos la délicate variation attribuée à Jean Cocteau ? – et la vanité satisfaite de celui qui l'a énoncée. C'est effectivement un très joli cocktail.

– Mais si le silence se prolongeait ? siffla Chantal, prête à tout pour défendre l'honneur de son vieil ami MBM.

– D'abord, cela n'arrive jamais. Ensuite, je serais tenté de vous dire, qu'est-ce que cela peut faire ? Enfin, ce serait aux convives de ranimer la conversation, mais pas en ricanant sur le fait qu'« un ange passe ». Et rassurez-vous, ça n'est pas bien difficile, il suffit de lancer un mot comme « Zemmour », ou « pape François », ou « Pfizer », ou « hydroxychloroquine », pour que tout reparte comme en 14 !

– Et au pire, conclut Mathilde en arrivant de la cuisine, ce sera à la maîtresse de maison de briser le silence en annonçant, comme je le fais à l'instant, que nous pouvons passer à table ! ♦

**PARCE QUE J'ADORE
LE SILENCE ! ET EN
PARTICULIER, CETTE
SORTE DE MIRACLE
QUE NOUS AVONS
ÉPROUVÉ IL Y A UNE
MINUTE.**

ABONNEZ-VOUS !

1 AN
70 €
11 NUMÉROS
+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
2 ANS : 130 €

OU

1 AN
50 €
+ 11 numéros format
numérique
+ accès illimité à
notre site internet



POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :
lincorrect.org

**Bulletin à envoyer à L'Incorrect – Service Abonnement, 28 rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09
accompagné de votre chèque à l'ordre de L'Incorrect**

☐ **Je m'abonne** / ☐ **Je me réabonne**

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____@_____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09



Retrouvez notre émission **VU D'EUROPE**

sur



GRUPE IDENTITÉ ET DÉMOCRATIE - FRANCE



**POUR RECEVOIR VOTRE EXEMPLAIRE
DE NOTRE MAGAZINE**

VU D'EUROPE



laurent.husser@europarl.europa.eu

Groupe ID - Laurent Husser
ATR 07K066 - Rue Wiertz,
60 B-1047 Bruxelles - Belgique

WWW.ID-FRANCE.EU